

Chroniques d'ARCHIMÈDE

UMR 7044
2 | 2021



Territoires et Empires d'Orient

Histoire et archéologie
des mondes grec et romain



Préhistoire de l'Europe moyenne

Archéologie
médio-européenne et rhénane



Michel Humm
éditeur

Retrouvez tous les articles des *Chroniques d'Archimède* sur
archimede.unistra.fr/les-chroniques-darchimede

Crédits photo :

- Territoires et Empires d'Orient : © Mission archéologique de l'IFAO et de l'UMR 7044 à Bahariya.
- Histoire et archéologie des mondes grec et romain : © Luana Quattrocchi.
- Préhistoire de l'Europe moyenne : © Generaldirektion Kulturelles Erbe Rheinland-Pfalz, Dir. Landesarchäologie Außenstelle, Speyer.
- Archéologie médio-européenne et rhénane : © Landesamt für Denkmalpflege im Regierungspräsidium, Stuttgart.

Rédactrice en chef : Luana Quattrocchi

Logo : Shan Deraze

Maquette et mise en page PAO : Ersie Leria et Ariane Eichhorn

Conception de la mise en ligne : Sabine Dorffer

ISSN 2743-8538

Sommaire

Le mot du directeur

Bilan des activités scientifiques 2020-2021 de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE Michel Humm.....	3
--	---

Actualité et perspectives

Présentation de l'unité de recherche HisCAnt-MA de Nancy Christophe Feyel.....	7
L'Institut Thématique Interdisciplinaire Histoire, sociologie, archéologie et anthropologie des religions (ITI HiSAAR) Guillaume Ducoeur.....	9

Territoires et Empires d'Orient

Deux saisons dans l'Assassif. Résultats des campagnes de 2018 et 2019 Cassandra Hartenstein et Frédéric Colin.....	11
«Eridu 3D» les résultats des fouilles d'Eridu en 3D de 1853 à nos jours. Aux origines de la civilisation mésopotamienne Philippe Quenet et Anne-Caroline Rendu-Loisel.....	15
Caričin Grad en Serbie. Découvertes dans le quartier sud-est de la Ville Basse Catherine Vanderheyde.....	19
Étude et édition de manuscrits pour l'histoire du Proche-Orient à l'époque médiévale Anne-Sylvie Boisliveau.....	23

Histoire et archéologie des mondes grec et romain

Exposition participative: À l'aube de l'archéologie grecque (1797-1839) Daniela Lefèvre-Novaro.....	25
La mission franco-grecque de Dréros et la fouille de l'agora Alexandre Farnoux, Daniela Lefèvre-Novaro et Vasso Zographaki.....	27
«Archépolis»: pour une étude archéologique et historique du centre monumental de Thasos (Grèce) Julien Fournier.....	29
Architecture funéraire et organisation spatiale de la nécropole de Koenigshoffen Séverine Blin, Pascal Flotté et Mathias Higelin.....	33
Le projet «PPRET»: Les préfets du prétoire de l'Empire romain tardif Olivier Huck.....	35
Projet collectif de recherche «Briga» Jonas Parétias, avec la collaboration de: Étienne Mantel, Stéphane Dubois et Victor Viquesnel-Schlosser.....	39

Préhistoire de l'Europe moyenne

Les nombreuses occupations néandertaliennes présentes à Mutzig (Bas-Rhin) Héloïse Koehler	45
--	----

Archéologie médio-européenne et rhénane

Bilan 2020 de l'équipe 4 AMER Clément Féliu.....	49
L'étude des tours des Ponts-Couverts à Strasbourg. Bilan de 2019-2020 et projet pour 2021 Maxime Werlé.....	51

Programmes transversaux

L'établissement aristocratique gaulois et la villa romaine de Manchecourt, la Vallée Saint-Martin, la Grange des Musereaux (Loiret). Opérations réalisées en 2020-2021 Stephan Fichtl, avec la collaboration de: Jean-Philippe Droux et Christophe Devilliers.....	57
--	----

Journées d'étude interdisciplinaires «jeunes chercheurs»

Pratiques funéraires et identité(s) Juliette Floquet, Corentin Voisin et Laura Waldvogel.....	59
--	----

Chronique des services d'appui à la recherche

La plateforme ArkéoGIS Loup Bernard	63
Bibliographie des <i>Chroniques</i>	65

Articles et essais

La culture des jeux et des spectacles dans l'Afrique romaine. Permanence et continuité du Haut-Empire à l'Antiquité tardive Adeline Pichot.....	69
---	----

Publications

Les membres de l'UMR ARCHIMÈDE publient (2018-2020).....	77
--	----

Bilan des activités scientifiques 2020-2021 de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE

Comme partout en France et dans le monde, et comme dans presque toutes les activités professionnelles, la pandémie de la Covid-19 a profondément handicapé le travail de recherche au sein de l'UMR ARCHIMÈDE, que ce soit celui des chercheurs ou enseignants-chercheurs, des doctorants, des ingénieurs ou techniciens des services d'appui à la recherche, ou de nos agents administratifs. La fermeture des bibliothèques et des chantiers de fouille pendant les périodes de confinement de l'année 2020 ont particulièrement touché les activités de recherche des historiens, des archéologues et des philologues de notre laboratoire. Pourtant, en parcourant les *Chroniques* du laboratoire ARCHIMÈDE pour l'année 2020 et une partie de 2021, on se rend compte du maintien et du dynamisme des activités de recherche au sein des quatre équipes de l'UMR. Car la crise sanitaire n'a pas été synonyme de repli sur soi ou de gel des projets de recherche, bien au contraire. Parfois même, les périodes de confinement ont permis à certains d'entre nous d'achever des travaux de publication en cours (comme en témoigne un rapide aperçu sur les principales publications de monographies ou d'ouvrages collectifs pour la période 2018-2020), ou leur ont permis de préparer de nouveaux projets.

Ces *Chroniques* ont aussi offert l'occasion à certains de revenir sur les recherches entamées parfois bien avant la crise sanitaire, comme à Eridu en Iraq, à Dréros en Crète ou à Caričin Grad en Serbie, en les inscrivant dans le temps long de la recherche en sciences humaines. Ces *Chroniques* ont également permis à certains de faire état de découvertes encore inédites, comme celles qui ont été effectuées dans la nécropole de Thèbes en Égypte en 2018-2019, ou, plus proche de nous, de présenter l'étude de la nécropole romaine de Koenigshoffen, dont la mise en valeur de « l'allée des tombeaux » a été officiellement inaugurée en septembre 2020. L'absence d'autorisation de fouilles a pu donner lieu au déploiement de nouvelles méthodes de recherche, comme à la villa romaine de Manchecourt, dans le Loiret (prospection géophysique et cartographie à partir de photographies aériennes).

À condition de respecter les consignes sanitaires, les restrictions liées au contexte n'ont pas empêché des rencontres scientifiques programmées de se faire, comme ce fut le cas pour les études coraniques et l'étude de la pensée et des dogmes islamiques. Dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la guerre d'indépendance du peuple grec, une exposition « participative » consacrée aux

débuts de l'archéologie grecque a même pu être organisée en mars-avril 2021 dans la salle Europe de la MISHA. Il faut enfin souligner le dynamisme exceptionnel des doctorants de l'UMR ARCHIMÈDE, qui ont su organiser en avril 2021, en contournant les obstacles liés à la pandémie par une rencontre virtuelle « en distanciel », des Journées d'étude interdisciplinaires « jeunes chercheurs » consacrées aux pratiques funéraires et aux questions d'identité(s).

Comme en 2018-2019, Luana Quattrocchi, directrice-adjointe de l'UMR, a continué à préparer et à organiser les « Séminaires d'ARCHIMÈDE » en 2020 et au printemps 2021 : son état de santé ne lui a malheureusement pas permis de participer à la rédaction de ces *Chroniques*, dont elle a été en grande partie l'inspiratrice, ni de faire le compte rendu de ces séminaires, mais nous espérons qu'elle pourra prochainement réintégrer ses fonctions à la tête de l'UMR et reprendre sa place parmi les chercheurs et les enseignants-chercheurs du laboratoire.

De nombreux programmes de l'UMR ARCHIMÈDE s'inscrivent dans le cadre de la coopération scientifique internationale avec d'autres laboratoires ou d'autres universités, voire avec les écoles françaises à l'étranger, comme les travaux menés sur le site préhistorique néandertalien

de Mutzig en Alsace ou sur celui d'Eridu en Iraq, sur l'*agora* de Dréros en Crète, ou encore l'étude des espaces publics de la cité de Thasos. Grâce au financement assuré par une Chaire Gutenberg adossée à l'UMR ARCHIMÈDE et obtenue en mars 2020, la coopération internationale et interuniversitaire se retrouve également dans le projet « PPRET » consacré aux préfets du prétoire de l'Empire romain tardif : ce projet historique et prosopographique, exceptionnel par ses ambitions et son ampleur, a abouti à l'organisation d'un colloque « en ligne » en mai 2021 et à la construction d'une base de données inédite grâce au soutien technique du service informatique de la MISHA et de sa plateforme des Humanités Numériques (PHUN).

L'UMR ARCHIMÈDE bénéficie en effet, dans le cadre de la MISHA, d'un soutien informatique exceptionnel qui se retrouve également dans ses programmes au long cours, comme sa plateforme ArkéoGIS (dont une nouvelle version est en préparation) ou la base de données bibliographique du BAHR (*Bulletin Analytique d'Histoire Romaine*). Cette dernière a connu une mutation technologique majeure en 2021 en quittant l'ancienne base Flora, qui hébergeait ses données depuis presque 20 ans, pour migrer vers la base de données Heurist (spécialement créée pour les « humanités numériques ») qu'un ingénieur informaticien de la MISHA, Régis Witz, a su adapter aux besoins du BAHR (https://heurist.huma-num.fr/heurist/?db=misha_bahr&website). Enfin, le recrutement d'un assistant ingénieur, Mohammed Benkhalid, que la direction de la MISHA met à la disposition de l'UMR ARCHIMÈDE, a permis la création d'une *Newsletter* (https://typodun2012.unistra.fr/fileadmin/upload/DUN/archimede/newsletter-humanites-numeriques-archimede/index_01.html) numérique propre à notre UMR et qui est destinée à informer ses membres sur les nouveautés ou sur les nouvelles solutions informatiques qui pourront leur être proposées, notamment en matière de bases de données.

Ces *Chroniques* 2021 du laboratoire ARCHIMÈDE illustrent également une de ses caractéristiques fondamentales, à savoir ses liens étroits avec plusieurs opérateurs de l'archéologie préventive : au niveau national, avec l'INRAP (d'après l'accord-cadre signé avec l'INSHS en 2019, complété par une convention particulière au niveau de la Délégation régionale du CNRS), et au niveau régional, avec Archéologie Alsace, ANTEA Archéologie et, depuis 2021, GéoArchéon, dont les conventions de partenariat scientifique ont été conclues ou renouvelées en 2021. Aux termes de ces conventions de partenariat, un certain nombre d'agents titulaires de ces opérateurs, comme d'ailleurs du ministère de la Culture (DRAC Grand Est et SRA), sont membres titulaires de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE, avec des représentants élus au sein du Conseil de laboratoire. Ces agents issus de l'archéologie préventive et du ministère de la Culture représentent en tout 45 membres titulaires permanents de l'UMR, soit plus de 53% des effectifs du laboratoire (hors doctorants et agents ITA). Leur contribution au rayonnement et au bilan scientifiques de l'UMR ARCHIMÈDE est donc tout à fait essentielle, et se retrouve notamment, par exemple, dans les travaux menés sur la nécropole de Koenigshoffen (équipe II) ou sur le site préhistorique de Mutzig (équipe III), et dans les différentes opérations de l'équipe IV AMER (« Archéologie médio-européenne et rhénane »), comme l'illustre d'ailleurs, dans ce numéro, l'étude des tours des Ponts-Couverts à Strasbourg.

Pour surmonter les nombreux défis auxquels l'UMR ARCHIMÈDE a eu à faire face, le laboratoire a pu bénéficier du travail acharné et du dévouement de Bernadette Gein, notre nouvelle gestionnaire financière et administrative, arrivée dans l'unité le 1^{er} avril 2019. En l'espace d'une année, et au prix d'un effort personnel particulièrement coûteux pour sa santé, Mme Gein a pu complètement remodeler l'organisation financière et administrative de l'UMR ARCHIMÈDE, une unité de recherche complexe parce qu'à la

fois multi-tutelle et multi-équipe, dans un domaine scientifique, les SHS, qui voit le nombre des opérations financières et administratives se multiplier de manière exponentielle d'année en année (les nombreux projets financés par l'IdEx ainsi que les fouilles programmées (PCR) financées par la DRAC dépassent désormais en volume et en nombre d'opérations comptables la gestion des crédits sur le financement récurrent de l'UMR). Les membres de l'UMR doivent être conscients que derrière la réussite scientifique et technique de leurs opérations se cache le travail invisible, mais particulièrement lourd et essentiel, de notre gestionnaire.

L'année 2020 a aussi connu de bonnes nouvelles, et a même commencé sous d'excellents auspices avec l'obtention de l'Institut thématique interdisciplinaire (ITI) HiSAAR (Histoire, Sociologie, Archéologie et Anthropologie des Religions), porté par l'UMR 7044 ARCHIMÈDE et coordonné par Guillaume Duœur, professeur d'histoire des religions et directeur de l'Institut d'histoire des religions à la Faculté des sciences historiques. Associant recherche et formation autour de cinq axes thématiques et interdisciplinaires, l'ITI HiSAAR a obtenu pour huit ans (2021-2028) d'importants moyens financiers. Même si ces derniers sont gérés de manière complètement autonome et n'entrent aucunement dans le financement de l'UMR ARCHIMÈDE, les chercheurs et les enseignants-chercheurs de l'UMR peuvent y trouver des sources de financement pour leurs recherches, à condition de s'inscrire dans les programmes de formation et de recherche de l'ITI. Celui-ci témoigne par ailleurs du rayonnement et du dynamisme de la recherche menée au sein de l'UMR ARCHIMÈDE, qui peut légitimement trouver dans l'existence de l'ITI HiSAAR une reconnaissance de son excellence scientifique collective.

La communauté scientifique nationale a également su reconnaître l'excellence scientifique de l'une des enseignantes-chercheuses de l'UMR ARCHIMÈDE en attribuant à Esther Garel ([4](http://archimede.</p></div><div data-bbox=)

unistra.fr/laboratoire/membres/membres-titulaires/esther-garel/), maîtresse de conférences en Papyrologie, langue et archéologie coptes, la médaille de bronze du CNRS en octobre 2021 (fig. 1 et 2). Cette distinction, propre au CNRS, récompense les premiers travaux d'un chercheur ou d'un enseignant-chercheur «prometteur dans son domaine» et qui font de lui «un(e) spécialiste de talent dans son domaine». Esther Garel a été élue maîtresse de conférences à la Faculté des sciences historiques en 2018 et a aussitôt rejoint l'UMR ARCHIMÈDE (équipe I TEO, «Territoires et empires d'Orient»). Son poste de MCF en études coptes avait été créé en 2017 par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche au titre du soutien aux disciplines rares, et sa discipline représente désormais une des nombreuses «pépites» de notre UMR. Comme en témoigne d'ailleurs l'une de ses publications récentes (*infra* p. 81), E. Garel a su redonner vie, après plusieurs années de friche, aux *Cahiers de la bibliothèque copte*, une des collections historiques au sein des publications de l'UMR ARCHIMÈDE.

Au printemps 2022, les membres de l'UMR ARCHIMÈDE vont être invités

par nos tutelles (CNRS, Université de Strasbourg, Université de Haute-Alsace) à réfléchir sur l'avenir de leur projet collectif en vue du prochain contrat quinquennal (2024-2028). Une des perspectives qui s'offre à nous est un rapprochement avec l'unité de recherche HisCant-MA (Histoire et Cultures de l'Antiquité et du Moyen Âge) de Nancy (Université de Lorraine). Il s'agit d'une équipe interdisciplinaire qui réunit des historiens de l'Antiquité, des archéologues ainsi que des philologues: elle est présentée plus en détail par son directeur, Christophe Feyel, dans la contribution qui suit. Dans le cadre de la région Grand Est, au sein de laquelle ARCHIMÈDE est la seule UMR dans le domaine des sciences de l'Antiquité, un tel rapprochement fait sens et peut contribuer à renforcer la défense de nos disciplines, mais aussi à créer de nouvelles synergies, que ce soit en philologie classique, en histoire ancienne ou en archéologie régionale. Pour son prochain contrat quinquennal, l'HisCant-MA de Nancy prévoit de développer quatre axes de recherche qui me semblent entièrement compatibles avec nos propres objectifs et avec le projet, proposé par Luana Quattrocchi, de développer un axe

transversal d'édition de sources: philologie, édition de textes, linguistique et philosophie de l'Antiquité à l'époque moderne (Axe I); pouvoirs et cités dans l'Antiquité et au Haut Moyen Âge (Axe II); archéologie et culture matérielle des espaces lorrains et médio-rhéens dans l'Antiquité et au Moyen Âge (Axe III); réception de l'Antiquité (Axe IV, transversal). J'invite donc les responsables d'équipe, au sein de l'UMR ARCHIMÈDE, à réfléchir avec les membres de leurs équipes sur la possibilité d'accorder leurs futurs projets avec les axes de recherche proposés par nos collègues de Nancy.

Malgré la pandémie de la Covid-19, qui risque fort de perdurer à l'état endémique pendant un certain temps encore, l'UMR 7044 ARCHIMÈDE semble bien armée pour faire face aux défis qui l'attendent et montre, par son dynamisme collectif et son excellence scientifique, sa capacité à se projeter dans l'avenir. Chacun de ses membres, quel que soit son statut, doit être conscient de cette force collective et continuer à y apporter sa pierre.



Fig. 1 et 2. Médaille de bronze du CNRS remise à Esther Garel le 18 octobre 2021 à Strasbourg

Christophe Feyel

Professeur d'histoire grecque à l'Université de Lorraine
Directeur de l'UR 1132 HisCant-MA (Histoire et Cultures de
l'Antiquité et du Moyen Âge)
christophe.feyel@univ-lorraine.fr

Présentation de l'unité de recherche HisCant-MA de Nancy



L'unité de recherche HisCant-MA est une équipe *interdisciplinaire* qui, depuis sa création en 1992, a su réunir et regrouper au sein de l'Université de Lorraine différents spécialistes en sciences de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge – archéologues, épigraphistes, historiens, historiens de l'art et du droit, linguistes, littéraires et philologues de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ses membres se répartissent actuellement en quatre axes regroupant différentes thématiques, à la fois spécialisées et transversales, et qui sont destinées à évoluer en fonction de l'avancement de la recherche. Des chercheurs et enseignants-chercheurs intéressés par ces thématiques et relevant d'autres établissements lui sont rattachés.

L'UR HisCant-MA s'appuie sur deux grandes structures, le Centre Édouard Will et le Pôle archéologique universitaire. Le Centre Édouard Will est une bibliothèque spécialisée en sciences de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge. Riche de plus de 37 000 volumes, il comporte des sections consacrées aux textes (qu'ils soient littéraires, épigraphiques ou papyrologiques), à la linguistique des langues anciennes, à l'Orient Ancien, à l'histoire et à l'archéologie grecques, à l'histoire et à l'archéologie romaines ainsi qu'à toutes les questions liées au développement du judaïsme et du christianisme ancien. Il accueille aussi un fonds d'ouvrages consacrés à la philologie médiévale. Cette bibliothèque, qui est un vrai laboratoire, s'enrichit grâce à une politique dynamique d'achats et d'échanges, mais également grâce à des dons importants faits notamment par deux savants d'Outre-Rhin, les professeurs Manfred Clauss et Widu Ehlers. Elle est liée depuis quelques années par une convention d'échange avec la bibliothèque de la MISHA. Le Pôle archéologique universitaire est l'instrument de travail des archéologues qui étudient les *rea-*

lia antiques et médiévaux au sein du Grand Est. Il comporte lui aussi une bibliothèque (1 200 volumes) qui est, elle aussi, en plein développement et qui fait l'objet d'un nouveau catalogage, en vue de lui donner plus de visibilité.

Pour la *valorisation de sa recherche*, l'UR HisCant-MA dispose de plusieurs outils d'édition: l'ADRA (Association pour la diffusion de la recherche sur l'Antiquité: deux collections diffusées par De Boccard), la Société Albert Grenier (Antiquité nationale: deux collections diffusées par De Boccard), les PUN – Éditions universitaires de Lorraine (collection Archéologie, espaces, patrimoine) qui sont récemment devenues les Édulor.

L'HisCant-MA a par ailleurs su nouer, avec le temps, des relations internationales fortes: ses membres participent à de nombreuses missions à l'étranger (Grèce, Turquie, Chypre, Proche-Orient); des échanges ont lieu notamment avec les universités d'Athènes, Thessalonique, Nicosie. Telle qu'elle est aujourd'hui, l'HisCant-MA peut être regardée comme complémentaire sous de nombreux aspects avec l'UMR ARCHIMÈDE.

L'Institut Thématique Interdisciplinaire Histoire, sociologie, archéologie et anthropologie des religions (ITI HiSAAR)



Dans la continuité des Laboratoires d'excellence (LabEx) et des Écoles universitaires de recherche (EUR), les Instituts thématiques interdisciplinaires (ITI) sont au cœur de la stratégie de développement de l'Université de Strasbourg dans les domaines de la recherche et de la formation et s'inscrivent dans le cadre de l'Initiative d'excellence (IdEx) conjointe à l'Université de Strasbourg, au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm). Ils bénéficient d'un cofinancement relevant du Grand plan d'investissement (GPI) ou Programme d'investissements d'avenir (PIA). Parmi les quinze projets retenus par un jury international, dont quatre en sciences humaines, l'ITI HiSAAR a été lauréat pour huit ans.

Porté par l'UMR 7044 ARCHIMÈDE et coordonné par Guillaume Ducoeur, professeur d'histoire des religions et directeur de l'Institut d'histoire des religions de la Faculté

des sciences historiques de l'Université de Strasbourg, l'ITI HiSAAR a pour objectif de favoriser l'interdisciplinarité en fédérant des enseignants-chercheurs, chercheurs et étudiants de master et de doctorat strasbourgeois ou non autour de grandes thématiques en privilégiant un lien fort entre recherche et formation doublé d'une ouverture importante sur l'international. L'ITI HiSAAR qui vise à l'étude critique des systèmes religieux d'hier et d'aujourd'hui par des approches disciplinaires telles que l'histoire, la sociologie, l'archéologie et l'anthropologie, fédère actuellement soixante-dix enseignants-chercheurs et chercheurs strasbourgeois, plusieurs centaines de doctorants et de masterisants, tous rattachés à 8 Facultés, 7 Unités de recherche, 4 Écoles doctorales et 11 masters, ainsi que 147 collègues nationaux ou internationaux.

La recherche thématique interdisciplinaire et transversale, « Re-structurations religieuses : transformations internes et interac-

tions externes » s'appuie sur 5 axes de recherche et de formation :

1. Texte, intertextualité et tradition (coresponsables A.-S. Boisliveau, M. Cutino, L. Quattrocelli),
2. Identités et altérités (D. Campo, D. Fricker, J.-N. Sanchez),
3. Religions et politique (S. Deboos, M. Humm, E. Kaynar),
4. Pratiques rituelles : gestes, objets et représentations (S. Donnat, P. Lefranc, D. Lefèvre-Novaro),
5. Sexe, genre et religions (K.-K. Kim, A.-C. Rendu-Loisel, S. Schaal).

Fort de ses formations de Master, déjà en partie interdisciplinaires, et doctorales, de projets de recherche financés et de nombreuses collaborations et contacts internationaux, l'ITI HiSAAR organise depuis janvier 2021 des actions de recherches interdisciplinaires transversales (journées d'étude, colloques, etc.), et, à partir de septembre 2021, mettra en œuvre, dans le cadre de sa formation, sanctionnée par le DU HiSAAR, des séminaires interdisciplinaires, des masterclasses, des universités d'été et d'hiver, offrira des bourses doctorales et postdoctorales, des aides à la mobilité et à la publication scientifique, et éditera des bases de données, des manuels, des outils pédagogiques innovants, des dispositifs de diffusion de connaissance et interagira avec le monde socio-économique et les Humanités numériques.

Deux saisons dans l'Assassif Résultats des campagnes de 2018 et 2019

Lors de la Journée du laboratoire du 16 septembre 2020, nous avons communiqué les résultats des deux premières campagnes de fouilles (2018 et 2019) et les importantes découvertes qui en ont découlé. La campagne 2019 a bénéficié du soutien de l'USIAS, dans le cadre d'un projet intitulé « Archéologie numérique dans une nécropole monumentale à Thèbes d'Égypte ». La mission a mis au point un protocole de numérisation par photogrammétrie des étapes significatives de la fouille, ainsi que du mobilier trouvé. Cette méthode de relevé à échelles emboîtées¹ a également été employée pour enregistrer systématiquement le démontage de l'équipement funéraire contenu dans les trois sarcophages découverts en 2019 (fig. 1 et 2), ce qui a permis de relever un maximum d'informations en un temps court.

Le contexte archéologique de l'assemblage présenté ici est très original : il s'agit à la fois d'un environnement funéraire – une inhumation multiple simultanée en dépôt secondaire (*Secondary simultaneous multiple burial*) – et d'une phase de construction d'une chaussée processionnelle, dans le cadre des grands aménagements royaux de la vallée funéraire et culturelle reliant Deir el-Bahari à la plaine



Fig. 1 : Sarcophage SA-1246 en cours de dégagement (© Frédéric Colin, Université de Strasbourg, Ifao)



Fig. 2 : Vue *in situ* des trois sarcophages découverts en 2019 (© Frédéric Colin, Université de Strasbourg, Ifao)

¹ COLIN 2020a.

alluviale du Nil. Les premières analyses de cet ensemble ont déjà été publiées², de même que l'édition de la stèle de Tétiankh, un monument remarquable mettant en scène un scribe astronome spécialiste de la mesure du temps et plusieurs hauts responsables du domaine d'Amon thébain, dans le cadre du culte mortuaire accompli au bénéfice des ancêtres³. Nous focaliserons donc cette brève présentation sur les cinq sarcophages intacts dont l'étude est en cours, en soulignant leur intérêt archéologique et patrimonial exceptionnel.

Les sarcophages

L'un des deux sarcophages découverts en 2018 dans l'Opération A⁴, décoré au nom d'une certaine Pouyou (AS-2018-1070-1), fait partie de la catégorie des cercueils à fond blanc et bandes jaunes, datée généralement de la première moitié de la XVIII^e dynastie (jusqu'au règne de Thoutmosis III). Le second (AS-2018-1090-1), anépigraphe, se rattache au type dit *rishi*, attesté par différentes variantes, de la fin de la XVII^e dynastie jusqu'au début de la XVIII^e. Ses caractéristiques permettent de le situer également au commencement de la XVIII^e dynastie (type E selon la typologie de Miniacci⁵). De plus, la datation au radiocarbone d'un fragment de la sangle de lin qui entourait le sarcophage *rishi* au moment de sa découverte confirme que la date de ce dépôt se situe effectivement aux origines de la XVIII^e dynastie [1633-1501 BCE cal (2σ, 95,4%)⁶]. L'association de sarcophages à fond blanc et *rishi* dans un même assemblage funéraire est attestée à plusieurs reprises, entre autres dans une tombe de l'Assassif (C 37), fouillée en 1910-1911 par Lord Carnarvon et H. Carter, dans laquelle un ensemble de huit cercueils, dont trois à fond blanc et un *rishi*, a

été déposé dans la « chambre A », dont la (dernière) fermeture est marquée d'un sceau au nom de Thoutmosis I^{er}. Les fouilles de W. Hayes en 1935⁷ ont produit un autre exemple de ce type d'association : dans une tombe (n° 729) du cimetière 700 d'El-Birabi, dans une des deux chambres scellées par un mur de briques, se trouvaient un sarcophage de type *rishi* et un autre à fond blanc et bandes jaunes. Le mobilier d'accompagnement permet de rattacher les propriétaires de ces cercueils au règne de Thoutmosis I^{er} et à la régence d'Hatchepsout.

cassé en deux placés derrière et à côté de la tête et une paire de sandales en cuir déposées au niveau des membres inférieurs du corps.

Le deuxième (AS-2019-1245), décoré au nom d'une certaine Raou, se rattache à la catégorie des cercueils à fond blanc et bandes jaunes, mais ici, les couleurs sont inversées. À notre connaissance, il s'agit du seul exemple de cercueil présentant cette particularité, qui annonce en quelque sorte les sarcophages à vernis jaune, dont l'exemple le plus ancien remonterait au règne d'Amenhotep III et dont le type se généralisera après



Fig. 3 : Cuillère à fard en bois AS-2019-1244-E (© Frédéric Colin, Université de Strasbourg, Ifao)

Chacun des trois sarcophages découverts en 2019 s'apparente soit à la catégorie *rishi*, soit au type à fond blanc, voire aux deux, et tous présentent des éléments originaux dans leurs décors, qui les démarquent de la typologie classique connue des égyptologues. L'un d'entre eux (AS-2019-1246), fabriqué à partir d'un tronc d'arbre coupé en deux dans la longueur, puis grossièrement évidé, est anépigraphe. Son décor semble inspiré à la fois du type des sarcophages à fond blanc et bandes jaunes (dont la couleur tire ici plus sur l'orange) et du type *rishi* : en effet, les points de différentes couleurs de la coiffe peuvent rappeler des plumes très schématisées. Les traits horizontaux que l'on observe entre et sur les pans du *némès* tombant sur la poitrine imitent ceux que l'on trouve, par exemple, sur les deux couvercles *rishi* découverts en 2018 et 2019. À l'intérieur, en plus de la momie, se trouvait un appui-tête

la période amarnienne⁸. Sur chacun des deux côtés de la cuve se trouvent un œil *oudjat* dans la partie supérieure et une représentation animale du dieu Anubis, perché sur un autel dans la partie inférieure. Ces motifs sont courants et présents aux mêmes emplacements dans les autres exemples de sarcophages à fond blanc. Un panier tressé en végétaux, ainsi qu'un pot à cosmétique avec son couvercle encore scellé par un fragment de tissu, étaient placés sous le corps.

Le dernier sarcophage (SA 1244) présente un décor original : le couvercle est de type *rishi* classique (type E selon la typologie de Miniacci⁹), et la cuve est décorée de scènes mortuaires séparées par des bandes jaunes, ce qui rappelle le type dit à fond blanc. Ces images mettent en scène d'un côté du sarcophage la défunte (nommée Ta-Abou) assise sur une chaise, recevant des offrandes de la part de femmes et d'enfants et de l'autre côté, à nouveau des filles et des femmes, mais qui sont cette fois-ci agenouillées

² COLIN 2019, COLIN *et al.* 2020

³ COLIN 2020b.

⁴ COLIN *et al.* 2019.

⁵ MINIACI 2010 et 2011, p. 143-144.

⁶ Pôle d'archéométrie de l'Ifao – Laboratoire de datation par le radiocarbone, Ifao_825.

⁷ HAYES 1935.

⁸ DODSON 2000, p. 89-100.

⁹ Voir *supra* note 5.

pour pleurer Ta-Abou, dont le sarcophage se trouve dans la barque funéraire. Le style de ces personnages ne va pas sans rappeler ceux que l'on trouve par exemple sur le sarcophage de Matcha (Musée du Louvre), de la catégorie à fond blanc et bandes jaunes, trouvé dans une tombe du cimetière de l'est fouillé par B. Bruyère dans les années 1930¹⁰. Un autre parallèle intéressant a été découvert dans la tombe C37 fouillée par Lord Carnarvon et H. Carter, déjà évoquée ci-dessus¹¹. Un sarcophage à fond blanc inscrit au nom d'un homme nommé Montouhotep comporte sur sa cuve une scène d'offrandes au défunt d'un côté et, de l'autre, une représentation du transport du cercueil dans un bateau tiré par des vaches. Ce sarcophage se trouvait dans la salle fermée avec un sceau au nom de Thoutmosis I^{er}.

Le cercueil de Ta-Abou comprend le mobilier d'accompagnement le plus riche des cinq découverts par notre mission : ce ne sont pas moins de dix-sept objets qui y ont été déposés, parmi lesquels figurent un pot à *khôl* et son bâtonnet, deux cuillères à fard en bois (fig. 3), un appuie-tête en bois, un vase contenant une poudre orange, un rhyton en faïence, deux lames de rasoir dans leur étui en bois, un miroir en bronze décoré¹², un panier contenant notamment des fruits séchés, un vase contenant des restes alimentaires. On notera que trois objets déposés dans le cercueil sont également représentés sur le sarcophage, dans la scène d'offrande mortuaire à Ta-Abou, un pot à *khôl*, son bâtonnet et un miroir en bronze (fig. 4). Cette corrélation entre la représentation d'un rituel et les indices matériels présents dans le sarcophage constituera un des axes d'étude de cet assemblage funéraire. Par ailleurs, cette scène peut faire penser aux représentations dites « de gynécées » que l'on retrouve plus tardivement, notamment sur des *ostraca* de Deir el-Médina, où des femmes offrent un pot à *khôl*



Fig. 4 : détail de la cuve du sarcophage AS-2019-1244 (© Frédéric Colin, Université de Strasbourg, Ifao)

et un miroir à une jeune accouchée, dans ce qui a été interprété comme un « rituel des relevailles ».

Conclusion

Les prochaines campagnes de fouille élargiront l'Opération A pour étudier la suite du gisement funéraire, sous la chaussée menant au temple de Thoutmosis III. Il sera également intéressant d'explorer les niveaux sous-jacents, afin de déterminer si les étapes de construction de la chaussée reposent elles-mêmes sur des aménagements antérieurs et de chercher des structures éventuellement liées à la voie parallèle qui menait

au temple de Montouhotep II. Enfin, la découverte en 2019, de neuf briques estampillées au nom du roi (Ahmosé I^{er}) Héqataoui, dont aucun monument n'était clairement attesté jusqu'ici sur la rive gauche thébaine, laisse augurer une enquête prometteuse sur les dispositifs culturels et funéraires du fondateur de la XVIII^e dynastie dans la nécropole.

¹⁰ BRUYÈRE 1937, p. 29-30.

¹¹ CARNARVON & CARTER 1912, p. 64-88 et pl. LXIII.

¹² COLIN 2020c.

Philippe Quenet

Professeur en archéologie de l'Orient ancien
Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
pquenet@unistra.fr

Anne-Caroline Rendu-Loisel

Maîtresse de conférences en assyriologie et archéologie
de l'Orient ancien
Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
renduloisel@unistra.fr

« Eridu 3D »

Les résultats des fouilles d'Eridu en 3D de 1853 à nos jours

Aux origines de la civilisation mésopotamienne

Introduction et point de départ

L'histoire des fouilles sur le site d'Eridu, l'actuel Tell Abu Šahrayn en Irak du Sud, a déjà fait l'objet d'une présentation dans la précédente livraison des *Chroniques d'Archimède*. Nous y renvoyons le lecteur¹. Il est plus important d'insister dans cette contribution sur les publications auxquelles ces travaux ont donné lieu². Elles sont dues principalement aux acteurs mêmes de ces recherches de terrain, qui s'échelonnèrent du milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, et elles sont de diverses natures. Pour ce qui est la forme, elles consistent essentiellement en articles. Elles comprennent également un chapitre d'ouvrage et une monographie. Pour ce qui est du fond, on a affaire à des écrits d'une grande

variété. Comme on pouvait légitimement s'y attendre, il s'agit en majorité de rapports de fouille, préliminaires³ ou finaux⁴, et d'études de détail⁵. Les découvertes sans précédent faites dans les années 1940 ont aussi été rapportées dans la presse, dans *l'Illustrated London News* en particulier⁶. Ajoutons que certains des fouilleurs ont évoqué le site dans des textes qui relèvent davantage du récit – ainsi Lloyd, par exemple, dans ses mémoires⁷ – ou de la synthèse savante⁸. Il y a encore les voyageurs de passage, qui, c'est selon, ont consigné quelques observations⁹ ou pris des photographies¹⁰. Il existe enfin des comptes rendus de fouille rédigés par des tiers¹¹ et des recensions¹². Une liste exhaustive serait fastidieuse à dresser.

L'ensemble de ces sources, primaires et secondaires, rassemble

au final des dizaines de titres qui ont été presque intégralement passés au crible ces deux dernières années, pour ainsi dire en lot de consolation faute de pouvoir partir en mission après l'annulation des campagnes 2020 et 2021. Paradoxalement, l'expérience s'est révélée être une bénédiction, et pour plusieurs raisons. Il est d'abord rapidement apparu qu'une vulgate s'était créée autour du site d'Eridu et que, si l'on prenait en compte la totalité de la documentation disponible, les données que le site avait produites étaient bien plus riches qu'on ne l'aurait soupçonné, qu'elles se faisaient écho dans bien des cas ou même se complétaient. Il est aussi devenu évident que chaque mission s'était mise au travail sans avoir scruté de près les résultats des précédentes ou avait mené son projet à terme sans essayer d'intégrer, sinon superficiellement ou de manière incidente, les découvertes antérieures à la somme des nouvelles trouvailles, comme si un site vierge avait été fouillé à chaque fois. La nécessité s'est donc fait sentir qu'il fallait remédier à cette absence d'approche globale. Il nous était ainsi rappelé, en fin de compte et à plus d'un titre, que le « temps long » de la recherche n'est pas un vain mot.

1 RENDU LOISEL & QUENET 2020. Un *erratum* s'impose d'ailleurs ici : Taylor, le premier fouilleur d'Eridu, a très précisément décrit l'emplacement du site, qui est d'ailleurs correctement placé sur la carte que Vaux utilisa (Society of Antiquaries of London [2005] *Society of Antiquaries of London Catalogue of Drawings and Museum Objects* [data-set], York: Archaeology Data Service [distributeur], <<https://doi.org/10.5284/1000409>>) pour une de ses conférences à la Society of Antiquaries of London (VAUX 1860); les erreurs de localisation qui suivirent ne peuvent donc être imputées à Taylor, comme nous l'avions laissé entendre.

2 On en trouvera quelques exemples dans les notes suivantes, de façon à ne pas les surcharger.

3 HALL 1923; SAFAR 1949.

4 TAYLOR 1855; THOMPSON 1920; HALL 1930; SAFAR *et al.* 1981.

5 LLOYD 1948.

6 LLOYD 1947.

7 LLOYD 1986, p. 113 *sqq.*

8 LLOYD 1984, p. 39-47 en particulier.

9 BUDGE 1920, p. 241.

10 Voir les photographies prises dans les années 1930 par Frans Marius Theodor de Liagre Böhl, professeur d'assyriologie à l'Université de Leyde : <<https://www.nino-leiden.nl/collections/nino-collection-glass-slides-iraq-archaeology>>

11 VAN BUREN 1949.

12 AMIET 1988.

Le dépouillement méthodique auquel nous avons procédé – et qui n’est pas tout à fait achevé – se matérialise à ce jour dans un document de travail d’environ 230 pages, réunissant des listes bibliographiques, des citations, des résumés, des commentaires et des illustrations. Outre que la démarche a permis de faire le point sur les résultats des fouilles passées et d’en évaluer la fiabilité, elle a mis en lumière une série de problématiques, rarement ou jamais envisagées jusqu’à maintenant, qui, peu à peu, ont surgi de l’examen et de la confrontation des données récoltées pendant un siècle. Mentionnons-en quelques-unes parmi celles qui se trouvaient être les plus urgentes à traiter : les quatre plans topographiques du site (dont le modèle numérique de terrain géoréférencé de 2018 était le plus récent) pouvaient-ils être fusionnés en un seul et tous les chantiers ouverts, de 1853 à nos jours, placés sur celui-ci ? Y avait-il un moyen de remédier à l’absence de cotes sur les plans publiés, qu’ils soient topographiques ou architecturaux, pour restituer l’élévation des bâtiments mis au jour et leur position stratigraphique ? L’évolution de la topographie de l’établissement, de période en période, pouvait-elle être saisie à travers les fouilles déjà réalisées sachant qu’elles couvrent l’ensemble du site ? C’est pour répondre en particulier à ces questions que le programme « Eridu 3D » fut conçu.

Le programme « Eridu 3D » : cadre et méthodes

Ce programme comprenait deux volets, à dominante stratigraphique et architecturale pour l’un (volet A), plutôt tourné vers la topographie et l’administration de données pour l’autre (volet B). Des méthodes et des outils adaptés ont été développés dans chaque cas. Le projet a été mené en partenariat avec l’Institut national des sciences appliquées de Strasbourg (INSA). Deux étudiants ingénieurs en 5^e année de la filière topographie, M^{me} Yasmine Idam et M. Edouard Court, ont choisi, parmi les nombreuses possibilités

qui leur étaient offertes, d’effectuer leur stage de fin d’études (PFE) dans l’UMR 7044 ARCHIMÈDE. Dans ce cadre, ils ont été accompagnés, entre février et juillet 2021, d’une part par l’auteur, en sa qualité de tuteur, et d’autre part par MM. Mathieu Koehl et Emmanuel Alby, maîtres de conférences au département génie civil et topographie de l’INSA et membres du laboratoire ICube (UMR 7357), qui ont été leurs superviseurs. Deux sources de financement ont permis l’accueil de ces deux stagiaires : l’un accordé à l’auteur par le Conseil scientifique de la Maison interuniversitaire des Science de l’Homme – Alsace (projet MISHA « Eridu 3D »), l’autre à M^{me} Anne-Caroline Rendu Loisel au titre de l’Initiative d’excellence de l’université de Strasbourg (projet IdEx « Attractivité » intitulé « Nouvelles fouilles à Eridu [Irak du Sud] »). Plusieurs autres personnes ont contribué à la bonne marche du projet et nous voulons les remercier ici : M^{me} Touriya el-Ansari (INSA, Strasbourg), MM. Michel Humm et Mohammad Ben Khalid et M^{me} Bernadette Gein (CNRS-UMR 7044, Strasbourg), MM. Didier Breton et Régis Witz, ainsi que M^{mes} Sophie Siegel and Derya Kilicoglu (MISHA, Strasbourg).

Dans le cadre du volet A, plusieurs objectifs ont été poursuivis. La modélisation en réalité virtuelle tri-dimensionnelle de l’état de fouille de plusieurs bâtiments mis au jour dans les années 1940 et de l’élévation de certains d’entre eux, mais aussi de leur superposition stratigraphique quand il y avait matière à le faire, a été entreprise. Une fois que le choix se fut arrêté sur le logiciel Autodesk Maya pour mener cette tâche à bien, il restait à en fixer les modalités de mise en œuvre. En l’absence totale de plans cotés des bâtiments concernés, les élévations manquantes ont été restituées à partir de deux sources principales, conjuguées ou non : les descriptions textuelles des fouilleurs (où les hauteurs de conservation de certains murs et aménagements étaient indiquées) et les photographies. Celles-ci étaient propres à fournir au moins des hauteurs relatives et des rapports de proportion,

qui furent tantôt estimés à l’œil, tantôt chiffrés (quand les vestiges se trouvaient dans un même plan de la prise de vue). Des perches graduées étaient visibles dans la plupart d’entre elles, permettant la prise de mesures absolues (au décimètre près). À défaut, d’autres catégories d’indices furent mises à profit, en vue d’évaluer des ordres de grandeur ou d’opérer des vérifications croisées : la hauteur des assises de briques quand elle était connue ou, en dernier recours (et même en désespoir de cause !), la taille des personnes figurant dans l’image, fixée conventionnellement à 1,70 m. Effets de lentille et de perspective furent également pris en compte : des allers-retours constants furent faits entre photos et vues 3D en affichant ces dernières dans une orientation et sous un angle similaires à ceux des clichés et en leur appliquant une longueur focale approchante.¹³ À force de tâtonnements et d’opiniâtreté, des résultats plus que satisfaisants ont été obtenus.

Le volet B était décomposé en deux sous-projets, distincts quoique connexes :

1. produire un modèle topographique 3D du Site 1 où seraient géolocalisés tous les chantiers ouverts jusqu’à ce jour et
2. élaborer un système de gestion de base de données relationnelle où pourraient être enregistrées tant les données passées que nouvelles, qu’elles soient codées sous forme de textes ou d’images.

La première étape a consisté à rechercher les moyens de replacer les plans topographiques antérieurs dans le système de repères du MNT de 2018. Celui-ci fut, pour commencer, transféré de QGIS (en coordonnées WGS 84), un logiciel libre à code source ouvert, dans ArcGIS pro (en coordonnées IGRS = UTM Zone 38N), car ce logiciel, commercialisé par la société ESRI, est conçu pour gérer la 3D, à la diffé-

¹³ La marque de l’appareil photographique utilisé sur la fouille dans les années 1940 nous était connue, un Contax. En revanche, la source (ANONYME 1947) ne précisait ni le modèle ni le type d’objectif.

rence du précédent. Le plan topographique des années 1940 a été le plus facile à recalcr : la détermination de points homologues s'est passée sans encombre en raison de sa qualité. Il n'en est pas allé de même pour le plan de 1918, à la fiabilité discutable. Il existait heureusement une mosaïque de photographies aériennes prises par la RAF en 1926 et sur laquelle tous les chantiers des années 1918 et 1919 étaient clairement visibles¹⁴. Il en a été tiré un MNT du Site 1 à la date des photos, mais surtout une orthophotographie, qui, après détermination de points homologues, a permis de fixer l'emplacement des chantiers ouverts lors de ces deux années de fouille. L'exploitation du plan ou plutôt du croquis de 1854 s'annonçait plus problématique, jusqu'à ce que de réels points de concordance puissent, contre toute attente, être établis avec le MNT de 2018. De plus, Hall avait refouillé en 1919, sans apparemment s'en rendre compte, un chantier de Taylor. Au moins un chantier de 1854 a donc pu être géoréférencé. Les autres n'ont pu être localisés qu'au jugé en fonction de repères topographiques remarquables. La base de données fut, elle, développée sous Microsoft Access. Au contraire de nombreux autres, ce logiciel fournissait en effet un gage d'interopérabilité fluide avec ArcGIS pro, ce qui était le but recherché.

Résultats et prolongements

L'état de fouille des vestiges architecturaux d'une vingtaine de niveaux d'occupation fouillés dans les années 1940 ont été modélisés en 3D. Il s'agit des bâtiments H/5, du Portico Building et des constructions mises au jour dans quinze des dix-huit niveaux du sondage dit du Temple (I-XI et XV-XVIII)¹⁵ (fig. 1). L'étude des plans

¹⁴ Nous remercions l'Institute of Archaeology de l'University College of London, qui nous a procuré les copies numériques de ces photos. Elles sont consultables en ligne en basse résolution et barrées d'un filigrane : <<https://www.flickr.com/photos/apaame/34797318693/in/photostream/>>.

¹⁵ Les niveaux XII et XIII n'ont fourni aucun vestige architectural dans les limites du sondage. Le niveau XIV n'est constitué que de briques éparses.

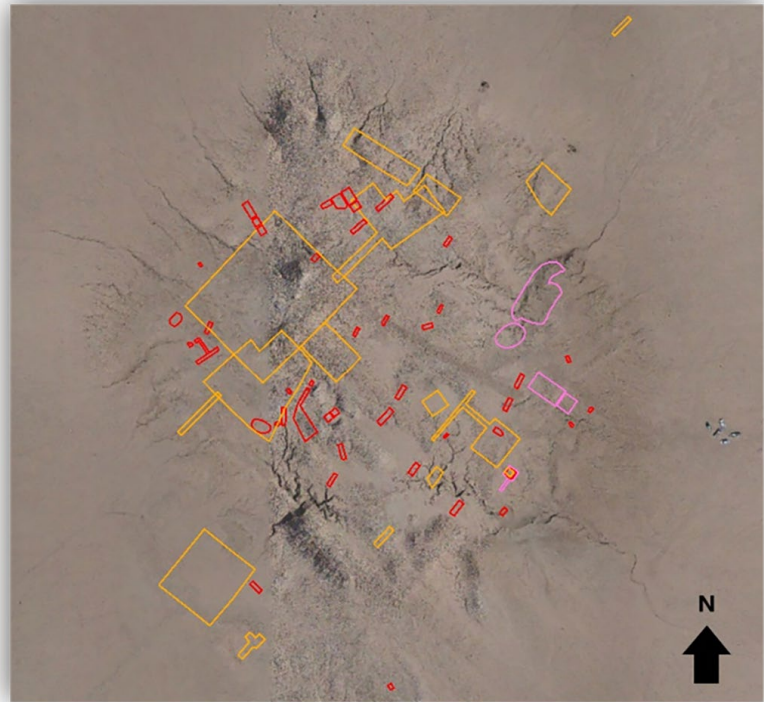


Fig. 1. Localisation des anciennes fouilles (1853-1949) sur le Site 1 (AMer – E. Jund, INSA, Strasbourg).

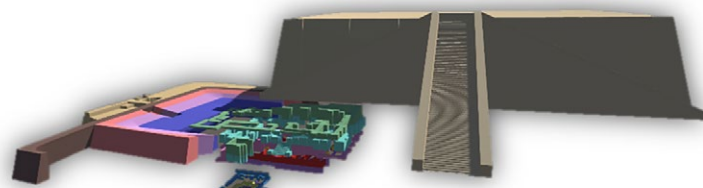


Fig. 2. Modèle 3D des vestiges architecturaux du «sondage du Temple» et de la ziggurat (AMer – Y. Idam, INSA, Strasbourg).

de ce chantier et de sa séquence stratigraphique, le tout couplé à un examen attentif des photos, a par ailleurs mis en évidence l'existence d'incohérences, de discordances, d'omissions et de lacunes dans la documentation graphique publiée. L'approche tri-dimensionnelle s'est avérée déterminante dans la résolution de certains de ces problèmes. 70 ans après la fouille, l'orientation d'origine des bâtiments et leur emplacement dans le sondage (avec une marge d'erreur inférieure au demi-mètre) ont été rétablis et il a pu être démontré que la séquence stratigraphique devait être raccourcie de 2 m environ. Un article co-signé par l'auteur,

Y. Idam et E. Court est en cours de finalisation pour rendre compte de ces avancées («Eridu Studies 1: The Temple Sounding Reloaded. Revisions to the Stratigraphy and Architecture of Level XIX to VI»). Ajoutons par ailleurs qu'un code couleur intégré aux modèles 3D indique le degré de fiabilité avec lequel leur état de fouille a été restitué. Dans une volonté de pousser plus loin la recherche, des restitutions en élévation du bâtiment H/5 et du temple VII ont été modélisées¹⁶. Sur la base d'indices tenus mais cruciaux, il a aussi été possible

¹⁶ Une impression 3D de ce dernier bâtiment a été réalisée.

de proposer, pour la première fois, une restitution de la terrasse inférieure de la *ziggurat* d'Eridu. Une communication a été présentée sur le sujet au colloque «Gestaltung, Funktion und Bedeutung antiker Treppenanlagen. Multiperspektivische Analyse einer transkulturellen Konstante», qui s'est tenu au Schloss Herrenhausen de Hanovre du 20 au 22 octobre 2021.

Les chantiers des fouilles passées sur le Site 1 n'ont pas été replacés seulement en plan sur le MNT de 2018 (fig. 2). Leur stratigraphie a été intégrée dans sa version 3D de 2021. Il a fallu d'abord, dans cette optique, retrouver le modelé de la surface ancienne du site à la date de 1918-1919 et de 1946, différente de l'actuelle dans plusieurs secteurs en raison des monceaux de déblais qui l'ont définitivement modifiée depuis les dernières fouilles. Le MNT obtenu à partir de la mosaïque de photographies aériennes de 1926, quoique d'une précision imparfaite, a servi temporairement de référence en attendant une exploitation du jeu complet des données disponibles (qui n'a pu être mise en œuvre dans le temps imparti des six mois de PFE). Les séquences des sondages de Thompson, qui furent cotées en pieds sous la surface, ont donc pu être incorporées dans le modèle 3D du Site 1. Les vestiges du bâtiment H/5, du Portico Building et des constructions du sondage du Temple ont pu être exactement replacés en plan et en élévation grâce aux traces affleurant le sol qui en sont encore visibles aujourd'hui et au MNT de 1926. Une prochaine phase du travail étendra la manœuvre aux autres chantiers des années 1940 (notamment le sondage de la Hutte), à ceux de Hall et à au moins deux sondages de Taylor pour lesquels le fouilleur a laissé des indications stratigraphiques. Dès maintenant, toutefois, une réévaluation de la datation des niveaux mis au jour par Thompson, dans la vingtaine de sondages qu'il a ouverts et qui se répartissent sur l'ensemble du Site 1, va permettre d'étudier l'évolution de la topographie du Site 1 et de l'occupation sur celui-

ci. C'est à ce stade du processus que le SGBD/R trouve son utilité.

Cette base de données a été bâtie en vue de répondre à deux besoins majeurs :

1. enregistrer les données des fouilles en cours, mais aussi celles des fouilles passées, et donc consigner l'ensemble dans une seule unité de stockage ;
2. mettre en lien les entités spatiales du SIG avec la documentation textuelle et graphique qui s'y rapporte dans la base de données, c'est-à-dire instituer une interopérabilité entre les deux logiciels.

Deux principes directeurs ont gouverné de ce fait la conception de l'architecture de la base. Pour une part, cette dernière se compose ainsi de tables qui entretiennent un rapport strictement hiérarchique. Ce sont celles dans lesquelles sont inventoriées les entités spatiales (sites, chantiers, niveaux, vestiges architecturaux etc.), qui sont liées à leurs avatars graphiques dans le SIG. Pour une autre part, elle se compose de tables purement thématiques (mobilier, céramique, faune, flore, textes, échantillons, bibliographie, images etc.). Celles-ci gravitent autour des premières, leur sont liées quand la logique l'impose (les objets proviennent forcément d'un contexte donné) et, le cas échéant, sont aussi liées entre elles. L'interrogation de cette base permet donc de visualiser dans le SIG les niveaux appartenant à une période choisie et d'en connaître la position stratigraphique. Il reste par conséquent à alimenter méthodiquement et le SGBD et le SIG pour tirer de ces outils tout le profit attendu, une tâche qui a déjà commencé pour ce qui est des sondages de Thompson et qui se poursuivra par tranches régulières de chantier en chantier avec le concours de toute l'équipe AMER (Archaeological Mission at Eridu).

Caričin Grad en Serbie Découvertes dans le quartier sud-est de la Ville Basse

Caričin Grad, «La cité de l'impératrice», en Serbie a été identifiée à Justiniana Prima, la ville que l'empereur Justinien (527-565) a fait construire près de son lieu de naissance. Les premières fouilles archéologiques de ce site ont été entreprises en 1912 et depuis 1978, les recherches qui y sont menées font l'objet d'une collaboration franco-serbe entre l'Institut archéologique de Belgrade, le Ministère de la Culture et de l'Information serbe et l'Académie serbe des Sciences et des Arts d'une part, et l'École française de Rome, le MEAE et l'UMR 7044 ARCHIMÈDE d'autre part¹.

Durant l'été 2019, des fouilles ont été entamées sous la direction conjointe de Vujadin Ivanišević (Institut archéologique de Belgrade) et de Catherine Vanderheyde (UMR 7044 ARCHIMÈDE) dans un secteur situé au sud-est de la Ville Basse. La décision de fouiller à cet endroit s'explique par les résultats livrés par la prospection géoradar réalisée durant le printemps 2015 en collaboration avec l'Institut *Ludwig Boltzmann* de Vienne, spécialisé dans la prospection archéologique et l'archéologie virtuelle. Ces tra-

vaux ont permis de localiser deux bâtiments présentant des plans différents: une église à nef unique et un complexe architectural composé de quatre conques au nord de cette dernière (fig. 1).

Sur le document géophysique, la forme de cet édifice, appelé tétraconque, est bien reconnaissable bien qu'elle soit masquée au sud-est par un éboulement. Ce

bâtiment mesure environ 30 m de côté. Les quatre conques saillantes étaient manifestement bordées au nord, à l'ouest et au sud par un mur qui devait délimiter un déambuloire. Le mur extérieur nord semble avoir été renforcé par des pilastres ou des contreforts. Le document livré par la prospection géoradar laisse aussi deviner que le portique oriental de la rue principale traver-

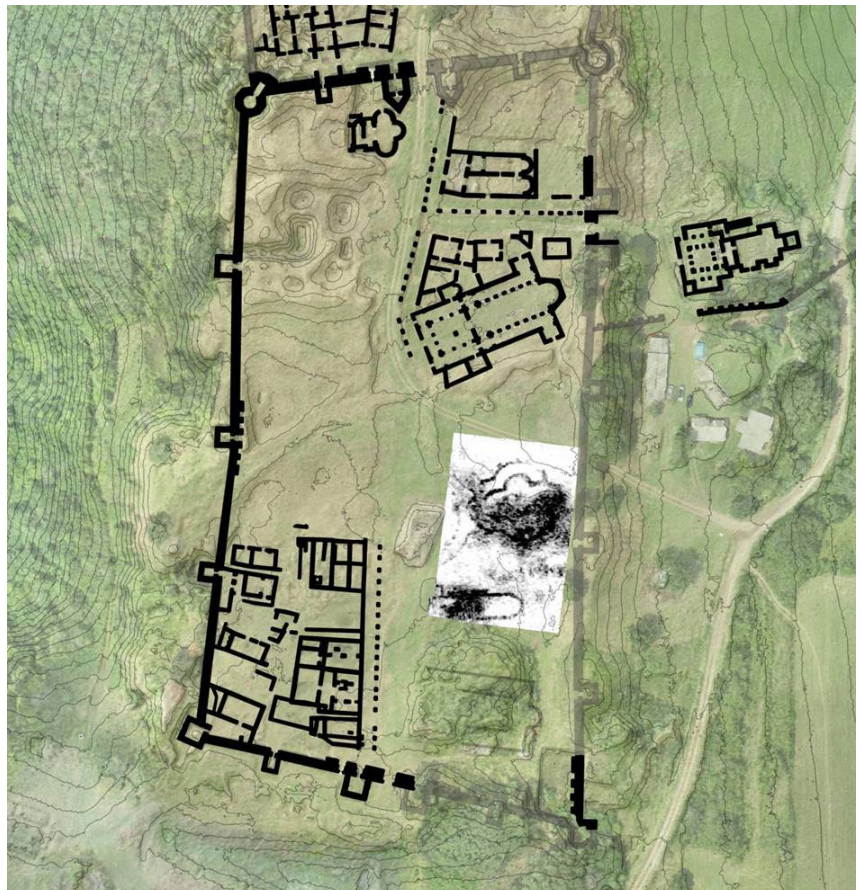


Figure 1 : Localisation de l'édifice tétraconque dans la Ville Basse d'après les résultats de la prospection géoradar

¹ Cette collaboration a fait progresser les connaissances tant sur l'architecture religieuse que sur l'habitat profane de cette ville protobyzantine située au cœur des Balkans. En témoignent notamment les quatre volumes parus dans la collection de l'École française de Rome: DUVAL, POPOVIĆ *et al.* 1984; BAVANT, KONDIĆ & SPIESER 1990; DUVAL & POPOVIĆ 2010; BAVANT & IVANIŠEVIĆ 2019.

sant la Ville Basse dessine un large demi-cercle dont l'axe de symétrie correspond exactement à celui du tétraconque. Une grande exèdre délimitant une place semi-circulaire semble précéder l'entrée de l'édifice et un élargissement de la rue paraît avoir été effectué à cet endroit. Ces observations induisent une mise en valeur de cet édifice dans l'urbanisme de la ville.

À partir des résultats de la prospection géoradar, une esquisse du plan supposé de ce tétraconque a pu être établie par Aleksandar Stamenković, topographe et photogrammètre de la mission. Ce document nous a aidés à réfléchir sur le choix de l'emplacement du premier sondage archéologique (fig. 2). En examinant le tracé des structures révélées par la prospec-

tion, il nous a paru pertinent de commencer à fouiller une zone susceptible de contenir les vestiges de la partie occidentale de l'édifice, à savoir une large partie de la conque extérieure ainsi que l'extrémité de la conque intérieure. Une surface rectangulaire a donc été délimitée à cet endroit et élargie du côté ouest pour comprendre l'agencement architectural de l'édifice avec la place semi-circulaire donnant sur la rue principale de la ville que la lecture des résultats issus de la prospection géophysique induisait.

Après avoir délimité un sondage de 25 m de long sur 10 m de large dans la zone choisie, la fouille a pu commencer. L'humus recouvrait manifestement le haut d'une couche de destruction composée de petits moellons de pierre, de

fragments de tuiles et de briques. Dès la fin de la première journée de fouille, un alignement de pierres appartenant à un mur tardif a été repéré. Son orientation nord-ouest/sud-est correspond au mur de jonction oblique sud qui semble se raccrocher au portique de la rue que l'on peut voir sur le schéma issu du relevé géoradar. La progression de la fouille a mis au jour un chapiteau ionique à imposte réutilisé dans ce mur tardif. La surface d'un autre mur tardif orienté nord-ouest/sud-est a également été dégagée et trois segments du mur de la conque extérieure ouest du tétraconque ont pu être identifiés. De gros blocs, dont l'épaisseur est de 75 cm, ont été utilisés pour sa construction. Au sud-est du sondage, l'écroulement du haut des murs de cette conque en *opus mixtum* et déversée vers le sud, est bien visible. Une base de colonne présentant un diamètre de 40 cm a aussi été mise au jour. Son emplacement semble correspondre à celui de l'une des colonnes du portique interne de la place semi-circulaire visible sur le tracé réalisé à partir de l'image issue de la prospection géoradar.

Si la fouille n'a pu être réalisée que sur une surface partielle de l'édifice, un résultat inattendu réside dans la découverte de plusieurs structures qui n'apparaissent pas sur le relevé issu de la prospection géoradar effectuée en 2015 (fig. 3). Plusieurs vestiges de murs appartenant à des aménagements ultérieurs à la construction du tétraconque ont en effet été repérés et suggèrent sa réoccupation. D'après l'emplacement et l'orientation des murs décelés, il semblerait que certaines structures du tétraconque encore en place après destruction aient été réutilisées en vue d'un compartimentage ultérieur à des fins domestiques. Deux ou trois phases d'occupation se sont probablement succédé à l'endroit du sondage pratiqué cette année: une première phase qui correspond à la période au cours de laquelle l'église était en fonction; une deuxième phase lorsque cet édifice était partiellement détruit et au moment où certaines de

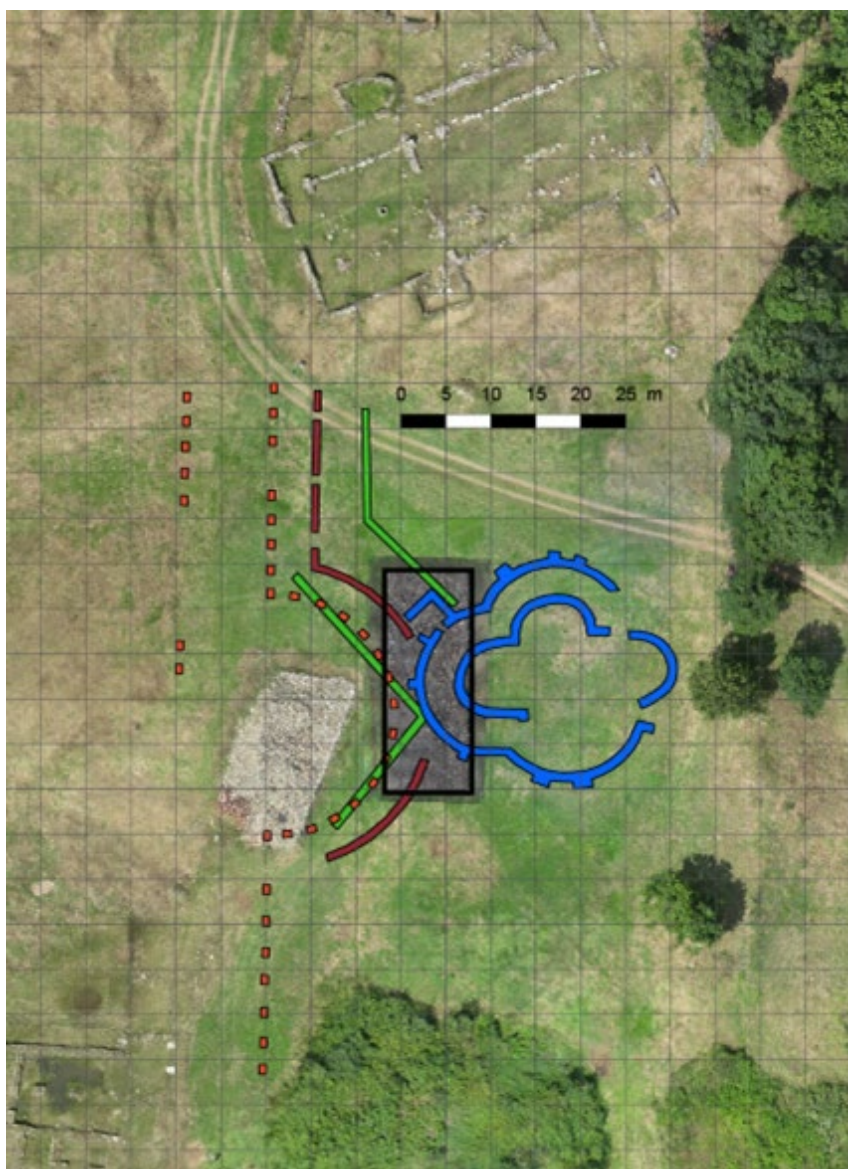


Fig. 2: Esquisse du plan d'après le relevé géoradar et implantation du sondage de 2019



Fig. 3: Superposition du tracé du plan issu de la prospection géoradar avec l'orthophoto de la zone fouillée

ses structures ont été adossées à de nouvelles constructions; une troisième phase d'occupation se distingue en observant certaines structures qui laissent penser que les ruines du tétraconque ont pu être complètement recouvertes par des murs tardifs. Les prochaines missions devront bien sûr confirmer cette hypothèse et nous tâcherons aussi de mieux comprendre la fonction d'autres aménagements partiellement repérés en fin de campagne, notamment les deux segments de mur au nord du sondage et l'alignement semi-circulaire correspondant peut-être à un four. Seul l'élargissement de la fouille livrera des résultats sur la dernière occupation de cette zone de la Ville Basse et sur l'aménagement des accès entre le tétraconque et l'axe de circulation menant de la porte sud de la ville vers les autres sanctuaires situés au nord-est, tels la basilique à transept.

À l'échelle de l'Empire byzantin, ce type d'édifice composé de quatre conques est rare, surtout en contexte urbain. Le plan et la forme architecturale que l'on peut restituer en élévation d'après les résultats de la prospection géophysique font immédiatement penser à un martyrium, dont la construction

serait liée au développement du culte des martyrs dans la région. Cette forme architecturale particulière était répandue dans le diocèse d'Orient durant la période protobyzantine, comme en témoigne par exemple le martyrium d'Apamée en Syrie – qui correspond au premier état, daté du ^v^e siècle, de l'édifice identifié à la « cathédrale de l'Est »². À Caričin Grad, le contexte est bien sûr différent car la ville n'a été construite qu'au ^{vi}^e siècle et les grandes persécutions des chrétiens avaient alors déjà eu lieu. L'insertion de cet édifice et sa mise en valeur dans la partie centrale de la Ville Basse où il borde la voie d'accès principal conduisant à la Ville Haute, sont particulièrement originales. La construction de cet édifice au plan particulier durant le ^{vi}^e siècle demeure exceptionnelle car les exemples analogues sont plus anciens et datent du ^{iv}^e et surtout du ^v^e siècle. Sa forme particulière évoque certains grands sanctuaires de pèlerinages, tels par exemple le tétraconque construit à l'initiative de l'empereur Justinien à Abu Mena en Égypte sur la tombe du martyr Ménas³. La vénération de

la sépulture du martyr honoré suscitait parfois l'installation de tombes dans l'environnement immédiat des tétraconques et explique leur construction à la lisière des villes, et souvent à proximité des cimetières, comme on peut le constater à Béroé, l'ancienne *Augusta Traiana* (Stara Zagora en Bulgarie), où des sépultures privilégiées occupent l'*atrium* du tétraconque situé à une centaine de mètres des remparts orientaux de la ville⁴. De toute évidence, la fonction des édifices présentant quatre conques n'est pas systématiquement la même et elle pouvait évoluer au cours du temps, comme on le constate par exemple à Apamée en Syrie, où le *martyrium* construit durant le ^v^e siècle a été transformé en cathédrale au ^{vi}^e siècle à l'initiative de l'évêque Paul. Dans d'autres cas, tels ceux d'Athènes⁵ et de Milan⁶, les édifices tétraconques sont liés à l'expression fastueuse du soutien du pouvoir impérial en matière de politique religieuse.

Tout l'enjeu des recherches et des fouilles qui seront menées à Caričin Grad dans les années à venir sera de préciser le plan de cet édifice imposant, de comprendre son insertion dans l'urbanisme de la ville et de déterminer sa fonction. Plus généralement, notre objectif est de faire progresser les connaissances sur l'urbanisme et l'architecture religieuse de ce site byzantin exceptionnel des Balkans grâce à l'implication d'une équipe internationale et pluridisciplinaire qui poursuit une fructueuse collaboration avec dynamisme et enthousiasme.

² BALTŲ 1972, p. 187-205, en part. p. 188-190, fig. 1 et 2.

³ GROSSMANN 1989; IDEM 1998, p. 281-302.

⁴ ČURČIĆ 2010, p. 147-148.

⁵ KARIVIERI 1994, p. 89-113.

⁶ DELL ACQUA 1985, fig. 75.

Étude et édition de manuscrits pour l'histoire du Proche-Orient à l'époque médiévale

L'opération « Étude et édition de manuscrits pour l'histoire du Proche-Orient à l'époque médiévale » au sein de l'axe 2 de l'équipe TEO est menée par Véronique Pitchon et Anne-Sylvie Boisliveau, en coopération avec El-Houssaine Oussiali. Elle est orientée vers deux domaines : l'alimentation et les pharmacopées d'une part, la pensée et les pratiques religieuses islamiques d'autre part. Le premier de ces domaines a poursuivi son chemin en 2020, avec la poursuite de l'étude des relations entre alimentation et santé dans la cuisine arabe médiévale, selon trois volets : traduction, étude de pharmacopées médiévales arabes susceptibles d'être utilisées comme médicaments actuels, et enfin étude du fond de manuscrits arabes de la BNU de Strasbourg. Lors de cette assemblée générale, nous nous sommes davantage arrêtés sur les actions concernant la pensée et les pratiques religieuses islamiques, actions se focalisant sur la question de la réception des textes fondateurs islamiques lors des cinq premiers siècles de l'hégire (VII^e-XI^e siècle ap. J.-C.). Ces actions se sont ainsi déployées en deux directions : les études coraniques et l'étude de la pensée et des dogmes islamiques.

Les études coraniques

Les études coraniques sont un vaste champ pluridisciplinaire. Un de leurs aspects consiste à analyser le texte coranique dans son contexte historique, c'est-à-dire en

lien avec le Proche-Orient à l'antiquité tardive. C'est dans ce but qu'a été lancé le groupe « Coran et Antiquité Tardive – Unistra » (CAT-Stra). Il vise à regrouper les chercheurs (au sens large, incluant enseignants-chercheurs, post-docs, doctorants, etc.) qui le souhaitent, travaillant sur l'antiquité tardive et/ou sur le Coran. La première séance de présentation des travaux a eu lieu le 4 novembre 2020 avec Esther Garel, Maîtresse de conférences en Papyrologie, langue et archéologie coptes.

Un autre aspect concerne les travaux sur la structure et le contenu du corpus coranique, toujours en lien avec son contexte. Des travaux déjà entamés se poursuivent, ainsi un travail sur le genre des *Fadâ'il al-Qur'ân* « Mérites du Coran », ouvrages précieux pour la compréhension de la réception du texte coranique dans les quatre premiers siècles de l'islam. 2020 a également vu la co-soumission d'une demande de financement pour un projet sur la Syrie-Palestine à l'époque omeyyade comme contexte pour le Coran ; le financement obtenu fin 2020 permettra l'organisation d'un colloque interdisciplinaire en lien avec l'ITI HiSAAR (voir *supra* p. 9).

En ce qui concerne la diffusion de la recherche, l'année écoulée a vu la mise en œuvre du cycle de conférences interuniversitaires, avec les universités de Lorraine, de Lyon 2 et de Strasbourg, intitulé « Composer, écrire et transmettre le Coran au premier siècle de l'islam »

(2019-2020) et co-organisé par Mehdi Azaiez (alors MCF Université de Lorraine/KU Leuven, maintenant Professeur à l'Université de Louvain), Iyas Hassan (alors MCF à Lyon 2, maintenant Professeur à la Sorbonne), Rémi Gareil (Lyon 2) et Anne-Sylvie Boisliveau (MCF Unistra). Les conférences ont été organisées alternativement dans ces universités – et en ligne lorsque la situation sanitaire l'imposait. Les séances sont accessibles en vidéos gratuitement sur divers sites dont la chaîne de télévision de l'Unistra (canal C 2) : <<http://www.canal2.tv/video/15672>>.

L'étude de la pensée et des dogmes islamiques

Enfin, en ce qui concerne l'étude de la pensée et des dogmes islamiques, 2020 a vu la poursuite, malgré la situation, du séminaire de recherche interdisciplinaire inter-laboratoires coorganisé avec le laboratoire SAGE (UMR 7363) : « Représentations des islams : regards et vécus panchroniques », mis en place conjointement par Salomé Deboos (MCF Ethnologie/SAGE) et Anne-Sylvie Boisliveau sur un financement des deux laboratoires. <https://sage.unistra.fr/fileadmin/upload/DUN/sage/Manifestations_scientifiques/ProgSemRecherchIslam_SD-ASB.pdf> avec des séminaires concernant principalement le soufisme médiéval et contemporain, le chiisme (Liban, Pakistan) et la « médecine du Prophète ».

Exposition participative À l'aube de l'archéologie grecque (1797-1839)

Dans le cadre des célébrations pour le bicentenaire du début de la guerre d'indépendance du peuple grec contre l'Empire ottoman (25 mars 1821), les enseignants-chercheurs des Universités de Strasbourg et de Mulhouse, membres de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE, ont organisé une exposition participative en collaboration étroite avec les étudiants, la BNU de Strasbourg, les personnels de la MISHA et du SCD (bibliothèque de la MISHA), et les associations Alsace-Crête et ARELAS-CNARELA (Association régionale des enseignants de langues anciennes – Coordination nationale des associations régionales des enseignants de langues anciennes). L'exposition *À l'aube de l'archéologie grecque*, assortie de son catalogue¹, a proposé à travers un parcours chronologique et topographique d'explorer les sites archéologiques grecs avant le début des grandes fouilles, dans les premières décennies du XIX^e siècle, lorsque la Grèce était encore ottomane. Dans un contexte historique dominé par la montée de l'opposition au pouvoir ottoman et par la naissance des identités nationales en Europe, des voyageurs européens comme C. Haller von Hallerstein, R. Cockerell et O. M. von Stackelberg, ces derniers auteurs d'ouvrages de référence, vont être les protagonistes des premières découvertes archéologiques en Grèce, notamment à Égine et à Bassae, et en même temps les

spectateurs des prémices de l'État grec moderne. Leurs témoignages directs (dessins, aquarelles, carnets), provenant notamment des fonds documentaires conservés à la BNU de Strasbourg (fonds C. Haller von Hallerstein), ont été exposés dans la salle « Europe » de la MISHA afin de souligner le rôle joué par ces premiers explorateurs-archéologues pendant une période historique particulièrement complexe et mouvementée. L'exposition a permis en outre d'évoquer la naissance d'associations d'intellectuels épris de philhellénisme, comme le *Xeionion* fondé à Athènes en 1811.

Les sites archéologiques analysés dans le parcours de visite (Athènes, Égine, Corinthe, Bassae, Olympie, Troie, etc.) ont été également présentés à travers des objets antiques (vases, objets en pierre et en métal) appartenant aux collections de l'Université de Strasbourg et exposés au public pour la première fois. L'exposition a été accompagnée d'autres initiatives culturelles (conférences, visites guidées par les enseignants-chercheurs et les étudiants, publication du catalogue) adressées à la société civile, selon les principes de la « science ouverte ».



¹ LEFÈVRE-NOVARO 2021.

Alexandre Farnoux
Professeur en Archéologie grecque
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes
Université Paris-Sorbonne
UMR 8167 Orient & Méditerranée
alexandre.farnoux@sorbonne-universite.fr

Daniela Lefèvre-Novaro
Professeure en Archéologie grecque
Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
dlefevre@unistra.fr

Vasso Zographaki
Archéologue, Éphorie du Lassithi (Crète)
veima@yahoo.fr

La mission franco-grecque de Dréros et la fouille de l'agora

La fouille du site de Dréros, commencée en 2009 dans le cadre d'une collaboration internationale entre l'École française d'Athènes (EfA), l'Éphorie du Lassithi (ΕΦΑΛΑΣ), les Universités de Paris Sorbonne et de Strasbourg ainsi que l'UMR 7044 ARCHIMÈDE, a permis d'avancer dans la connaissance de cette ville crétoise et notamment de la zone clé de l'agora, plus spécifiquement liée à l'activité de D. Lefèvre-Novaro (professeure d'Archéologie grecque à l'Unistra

et membre de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE). Cette fouille a accueilli au fil des années de nombreux étudiants provenant d'universités françaises et grecques qui ont pu ainsi se former à la fouille archéologique et au relevé topographique sur le terrain.

La polis de Dréros, située en Crète orientale à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de l'actuelle ville d'Haghios Nikolaos, s'est développée sur une double acropole qui domine la vallée de Néapolis/Limnes, entre la plaine de Milatos

à l'ouest et le golfe du Mirabello à l'est (fig. 1). Grâce à cette localisation stratégique, la ville a joué un rôle fondamental dans le contrôle du principal axe de communication entre les régions centrales et orientales de l'île à partir de la fin du XII^e-XI^e siècle av. J.-C. (Minoen Récent III C – Subminoen). Le site de Dréros fut occupé jusqu'à la période hellénistique, quand la ville fut détruite vers 180 av. J.-C. par les habitants de Lyttos, la cité rivale installée sur les pentes septentrionales du mont Diktè, à l'époque en pleine expansion.

Après quelques découvertes sporadiques (entre autres, en 1854, le « Serment des Drériens », une longue inscription hellénistique conservée aujourd'hui au musée d'Istanbul), dans les années 1930 Henri Van Effenterre, Pierre Demargne et Spyridon Marinatos ont mis au jour en plusieurs campagnes de fouille au cœur de la ville un temple à foyer central abritant la fameuse triade apollinienne en bronze, une citerne hellénistique où étaient tombées de nombreuses inscriptions archaïques et hellénistiques (dont les inscriptions étéo-crétoises et la loi sur l'itération du cosmat) et enfin des gradins qui délimitent l'agora au sud. Après l'interruption due à la seconde guerre



Fig.1 : Le site de Dréros installé sur la double acropole (cliché D. Lefèvre-Novaro)

mondiale, cette fouille prometteuse fut délaissée et il a fallu attendre 2009 pour que les recherches à Dréros reprennent sous l'impulsion d'Alexandre Farnoux (EfA) et de Vasso Zographaki (ΕΦΑΛΑΣ)¹.

Les recherches ont concerné ces dernières années cinq secteurs: d'importants édifices hellénistiques sur la pente de la colline (secteur 5, responsable de la fouille N. Thanos), un imposant bâtiment rectangulaire et le sanctuaire sans doute consacré à Athéna sur l'acropole ouest, les fortifications byzantines sur l'acropole est et la zone de l'*agora* dont il sera question dans cette présentation (fig. 2).

Au moment de la reprise des fouilles, l'*agora* avait déjà été identifiée, notamment grâce à la découverte de nombreuses inscriptions à caractère institutionnel, mais elle n'était pas encore précisément délimitée. On connaissait le temple consacré à Apollon qui surplombe la place, la citerne hellénistique creusée juste à l'est et une partie des gradins en pierre qui disparaissaient sous un imposant pierrier où Pierre Demargne avait aperçu trois blocs alignés laissant présager la présence d'autres gradins. À partir de ces données, nous avons commencé à ôter les énormes amas de pierres et débris qui entouraient la place pour ensuite implanter les secteurs de fouille. Le but principal était celui de délimiter l'*agora* et d'en comprendre les systèmes de circulation, de découvrir et identifier les édifices qui l'entourent et enfin de préciser si les structures d'époque hellénistique couvrent des vestiges plus anciens, remontant aux premières phases de développement de la *polis*, contemporains du temple archaïque situé juste à côté².

Après dix ans de travail, nous savons que l'*agora* de Dréros telle qu'elle nous apparaît actuellement est d'époque hellénistique et présente de nombreuses réfections aussi bien dans la construction des ailes sud et ouest des gradins que



Fig.1: Vue générale du secteur occidental de l'*agora* lors de la fouille de 2018 (cliché D. Lefèvre-Novaro)

dans l'accès identifié au nord-est du secteur. Au nord l'*agora* est délimitée par un puissant mur de soutènement. Seul le côté est, couvert d'arbres et de pierres, ne présente pour l'instant aucune installation. Le plan de l'*agora* de Dréros, souvent citée dans les manuels d'urbanisme grec comme l'exemple le mieux conservé d'*agora* archaïque en Crète, a donc radicalement changé. Lors de sa dernière phase (fin III^e-début II^e siècle av. J.-C.), cette *agora* était caractérisée par des gradins disposés en équerre à l'ouest et au sud de la place où pouvaient se réunir quelques centaines de personnes. Entre les deux secteurs de gradins, fut aménagé un escalier qui permettait d'accéder à la terrasse du temple, mais qui pouvait aussi être utilisé en tant que *théâtron*, un espace où les spectateurs prenaient place pour assister à des cérémonies ou participer à des réunions. À l'ouest de cet escalier se trouve une pièce dotée d'une banquette, sans doute destinée à accueillir des réunions de magistrats. Juste à côté une petite pièce rectangulaire pouvait servir de lieu de stockage, comme l'indique la découverte de quelques

objets en bronze et vases entiers. À partir de 2016, nous avons en outre commencé à dégager la zone ouest du secteur où a été découvert un large dallage délimité au nord par un édifice rectangulaire, sans doute construit à l'époque hellénistique, doté d'une base de colonne probablement *in situ*³.

En définitive la fouille de l'*agora* de Dréros a permis jusqu'à présent non seulement de préciser les contours à l'époque hellénistique de la place, entourée de nombreux édifices dont les fonctions seront précisées grâce à la poursuite des recherches, mais aussi de confirmer la longue histoire de cette *agora* en relation étroite avec le temple à foyer central consacré à la triade apollinienne.

¹ FARNoux, LEFÈVRE-NOVARO, ZOGRAPhAKI *et al.* 2021; ZOGRAPhAKI, FARNoux 2014.

² Pour un parallèle entre les *agorai* de Phaïstos, Dréros et Praïsos, cf. LEFÈVRE-NOVARO 2018, p. 194-197.

³ FARNoux, LEFÈVRE-NOVARO, ZOGRAPhAKI *et al.* 2021.

« Archépolis » : pour une étude archéologique et historique du centre monumental de Thasos (Grèce)

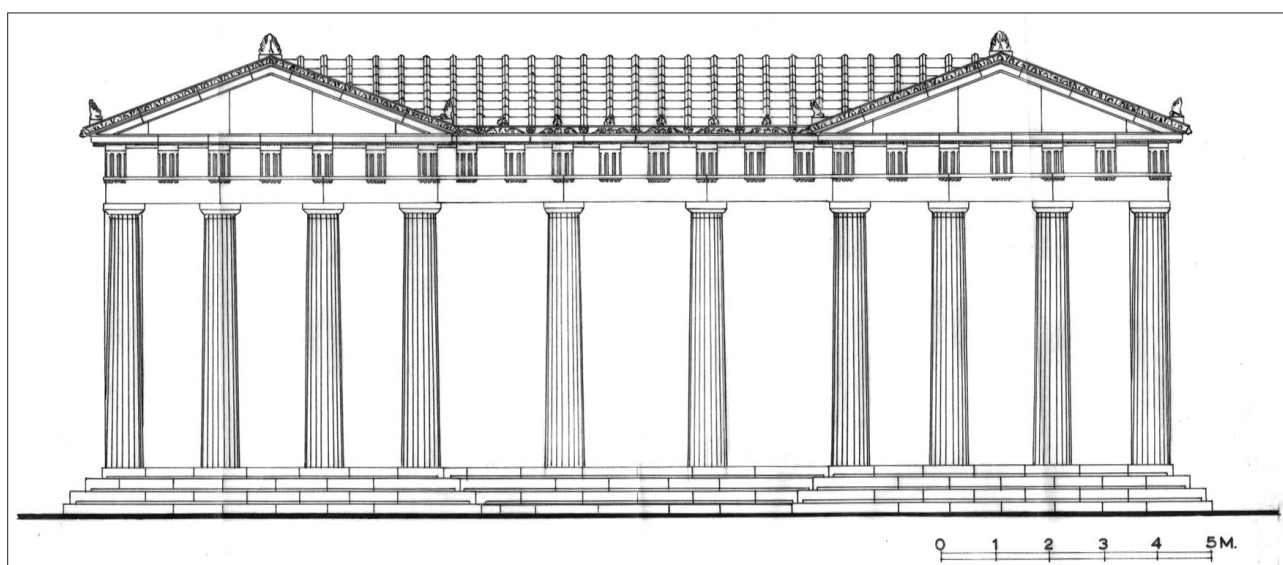


Fig. 1. Élévation restituée de la façade de l'Édicule à paraskénia (d'après R. MARTIN, *L'agora, ÉtThas VI* [1959], pl. K)

Le programme « Archépolis » entend mener l'étude des espaces publics de la cité de Thasos au moyen d'une approche pluridisciplinaire, mêlant archéologie, architecture, sculpture, épigraphie et histoire. Ce programme, inscrit dans le contrat quinquennal de l'École française d'Athènes, associe des enseignants-chercheurs de plusieurs universités françaises (G. Biard pour Aix-Marseille, N. Trippé pour Bordeaux Montaigne, P. Hamon pour Paris-Sorbonne, J. Fournier pour Strasbourg). Il bénéficie notamment du soutien de l'IUF (G. Biard) et de l'IdEx « Attractivité » de l'Université Strasbourg (J. Fournier).

L'un des aspects du projet, mené par J. Fournier avec le concours de

deux architectes (M. Wurch-Kozelj et S. Kriemadi), concerne les listes de magistrats de la cité de Thasos à l'époque impériale, envisagées tant dans leurs aspects architecturaux que pour leurs implications institutionnelles et sociales. Cette entreprise s'insère dans l'opération « Institutions civiques et panoplie monumentale » de l'équipe II de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE.

La fouille de l'agora de Thasos a été menée par les archéologues de l'EFA entre les années 1920 et 1950. Elle a occasionné la mise au jour des grands portiques encadrant la place publique, ainsi que des petits monuments votifs qui parsemaient l'aulè (fig. 2). Sur la bordure nord-est de cet espace, une série de monuments étaient dévolus aux

activés politiques de la cité (Prytanée¹ et *bouleutérion*², notamment). Certains d'entre eux portaient de longues listes de magistrats. Au début des années 360 av. J.-C., les Thasiens décidèrent en effet de faire inscrire, en une seule fois et de manière récapitulative, les noms des titulaires des deux grands collèges annuels de trois magistrats, théores et archontes, qui s'étaient succédé depuis les origines de la cité. À la suite de cette opération de gravure initiale, ordonnée en longues colonnes régulières couvrant trois siècles, trois nouveaux noms vinrent s'ajouter chaque année à chacune des deux listes. Les deux

¹ GRANDJEAN & SALVIAT 2000, n° 14.

² GRANDJEAN & SALVIAT 2000, n° 11.

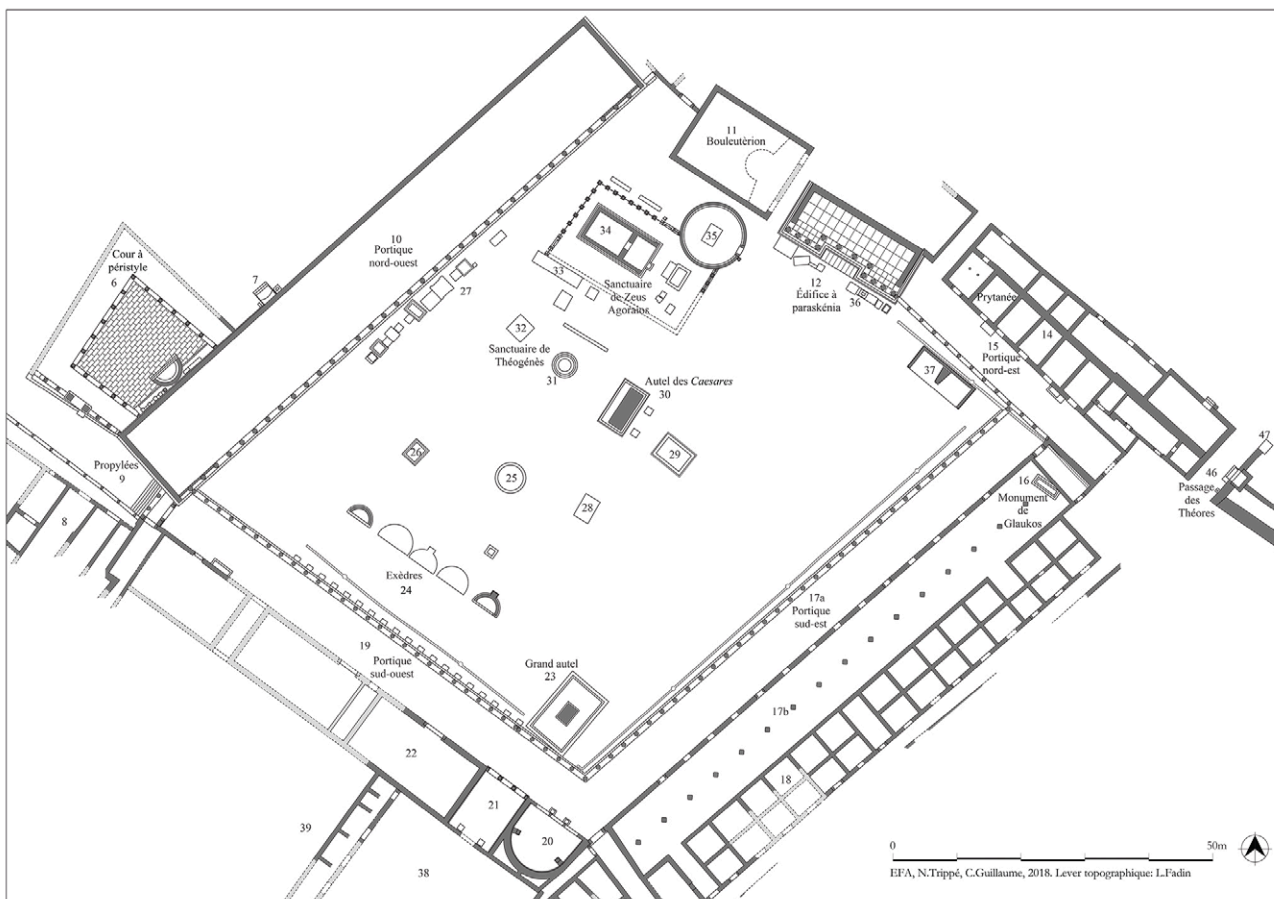


Fig. 2. Plan de l'agora de Thasos (© Natacha Trippé, Cindy Guillaume, Lionel Fadin, EFA)

listes furent chacune gravées et tenues à jour pendant quelques décennies sur un premier support, avant d'être intégralement recopiées vers le milieu des années 320 av. J.-C. à leur emplacement définitif, où elles ont été complétées pendant des siècles : la Grande Liste des théores fut gravée sur les assises hautes de la paroi nord-ouest du Passage des Théores³, tandis que la Grande Liste des archontes se déploya sur une série de grandes plaques abritées sous le portique en *Pi* – appelé aussi édifice à *paraskénia*⁴ (fig. 2) – de la bordure nord-est de l'agora, ou dans ses parages immédiats⁵.

Vers la fin de l'époque hellénistique, la gravure en colonnes régulières fut abandonnée, tant sur la liste des théores que sur celle des archontes. À partir de ce moment, les collèges furent inscrits de manière dispersée. Les noms des archontes de l'époque impériale (I^{er}-III^e siècle ap. J.-C.) sont directement gravés sur certains blocs d'assise appartenant à l'élévation du portique en *Pi*, ainsi que sur quelques petits monuments situés à ses abords immédiats. La graphie et la hauteur des lettres peuvent ainsi varier considérablement d'un collège à l'autre, ou d'un groupe de collèges à l'autre, gravés côte à côte mais parfois séparés de plusieurs décennies. La perte du dispositif en colonnes n'abolit pas complètement la fonction initiale de chaque liste, mais elle en affaiblit certainement le caractère de fil conducteur de la chronologie et de l'histoire thasienne. Les choix de gravure se firent alors le reflet d'autres enjeux, caractéristiques d'une société prin-

cipalement animée par un souci de distinction personnelle ou familiale. Quelques noms sont suivis de titres honorifiques ou de prêtrises, d'autres inscrits dans des cadres incisés en forme de *tabula ansata* ou encore accompagnés de petits reliefs. Certains groupements de noms ou de collèges se firent en fonction de lignages, de manière à rehausser le prestige de familles où l'on était archonte de père en fils.

Ces collèges d'époque impériale se déploient sur un ensemble d'assises de carreaux de marbre se distinguant les unes des autres par leur hauteur décroissante, du bas vers le haut du mur, selon un principe courant dans l'architecture thasienne, ainsi que sur des assises de panneresses qui rythmaient l'élévation du mur. Les listes couvraient le parement interne de l'édifice, sur au moins deux murs perpendiculaires. Outre que la régularité est perdue, la liste d'époque impériale est très incomplète. Nous ne conservons qu'une quinzaine de blocs inscrits,

³ GRANDJEAN & SALVIAT 2000, n° 46.

⁴ GRANDJEAN & SALVIAT 2000, n° 12.

⁵ Les parties plus anciennes des listes, qui comportent la grande majorité des noms, sont étudiées par P. Hamon : voir, en particulier, HAMON 2015-2016. L'ensemble de cette documentation sera à terme réunie dans un fascicule du *Corpus des inscriptions de Thasos* (CITh I), en cours d'élaboration.

ainsi qu'une poignée de fragments. Pour cette époque, la liste prend l'apparence d'un puzzle dont il manquerait environ 70 % des pièces⁶.

L'un des enjeux du programme est d'aboutir à une reconstitution de ces murs inscrits, en combinant les données architecturales (études de l'édifice à *paraskénia*) et épigraphiques (disposition des textes, formes de l'écriture, rapprochements prosopographiques, etc.). Cette reconstitution n'a pas qu'un objectif architectural. Elle doit permettre, *in fine*, de passer de l'archéologie à l'histoire. Ces vestiges de listes font en effet connaître quelque cent soixante noms, plus ou moins complets. Si l'on y ajoute une vingtaine de noms d'archontes connus par d'autres documents – décrets, dédicaces ou épitaphes – on aboutit à un total d'environ 180 noms, ce qui représente à peine plus de 20 % des quelque 850 archontes qui furent en fonction entre l'avènement d'Auguste et les années 260, au moment de l'interruption finale de la liste. Il n'est donc plus possible, pour l'époque impériale, de dater les collèges d'archontes à l'année près, comme cela était possible pour les époques antérieures, grâce à la régularité des colonnes. Nous manquons cruellement de points de repère fixe, permettant d'établir une datation absolue.

Quelque incomplète et irrégulière qu'elle soit, cette liste permet toute de même de lire quelques-unes des mutations qui touchèrent la cité de Thasos à cette époque, et qui reflètent, de manière générale, les transformations institutionnelles et sociales des cités du bassin égéen à cette époque. Le début de l'époque impériale coïncide avec les premières irrégularités dans la composition de la liste des archontes, qui traduisent les premières difficultés à pourvoir régulièrement les trois postes d'archontes annuels. Les collèges comportent ainsi la première – et

jusqu'à présent unique – mention d'un dieu, Asclépios fils d'Apollon, titulaire aux côtés de deux autres magistrats: il est probable que la caisse de son sanctuaire fut mise à contribution pour pallier l'absence d'un troisième archonte et financer les dépenses du collège. C'est sans doute en de pareilles circonstances que, à la même époque, on éleva une Thasienne, épouse de Lyètos, à la dignité d'archonte⁷. Cette occurrence féminine est unique dans les fragments préservés de la liste des archontes, mais pas dans l'épigraphie thasienne: les inscriptions funéraires font connaître trois femmes qui furent chacune deux fois ἀρχεῖτις dans le courant du I^{er} siècle puis au II^e siècle. Le statut de l'*archeitis* – femme archonte ou femme d'archonte – a suscité un long débat. La présence, désormais avérée, d'une femme dans un fragment de la liste monumentale tranche en faveur de la seconde hypothèse: une femme pouvait bien être archonte en titre, c'est-à-dire – probablement – assurer le statut d'éponyme, s'acquitter des dépenses inhérentes à la magistrature, mais sans doute pas en exercer les prérogatives politiques. Enfin, l'itération de l'archontat est attestée, pour la première fois également, dans la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. Un bloc porte la mention du second archontat exercé par Caius Iulius Hékataios, fils de Pankratidès⁸. La pratique devint courante aux siècles suivants: on recense, entre le I^{er} et le III^e siècle, treize à quatorze cas d'itération, mais aucun où un magistrat aurait exercé trois fois ou davantage: un règlement interdisait probablement l'exercice de plus de deux archontats. Autant que l'on puisse en juger par l'état des listes conservées, aucun magistrat n'exerça ses deux archontats consécutivement: une telle pratique était peut-être elle aussi prohibée, pour ne pas perturber outre mesure le jeu de l'éponymie. Autre particularité notable: les listes du début d'époque impériale

laissent apercevoir les premiers noms de citoyens romains. Ce qui frappe surtout, à vrai dire, est leur rareté, au I^{er} comme au II^e siècle ap. J.-C. Alors que dans les grandes cités du bassin égéen, comme Athènes ou Éphèse, la citoyenneté romaine paraît être devenue une sorte de pré-requis à l'exercice des plus prestigieuses magistratures civiques, ce ne fut jamais le cas à Thasos. Les pèlerins de condition restèrent majoritaires dans les listes d'archontes jusqu'à la *Constitutio Antoniniana* de 212, qui accorda la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire. Dans une cité de moyenne importance comme Thasos, la citoyenneté romaine n'était pas un levier de promotion sociale particulièrement recherché⁹.

⁶ Sur les listes d'époque impériale, voir, en dernier lieu, FOURNIER 2018.

⁷ SEG LVI 741, l. 7 (attribué à Thasos par HAMON 2017, p. 280-284, inscription n° 7).

⁸ Dunant & Pouilloux (1958), n° 225, l. 11-13.

⁹ Voir, à ce sujet, FOURNIER 2020.

Séverine Blin

Chargée de recherche au CNRS
UMR 8546 AOrOc – membre associée de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE
severine.blin@ens.fr

Pascal Flotté

Archéologue territorial
Archéologie Alsace – UMR 7044 ARCHIMÈDE
pascal.flotte@archeologie.alsace

Mathias Higelin

Archéologue territorial
Archéologie Alsace – UMR 7044 ARCHIMÈDE
mathias.higelin@archeologie.alsace

Architecture funéraire et organisation spatiale de la nécropole de Koenigshoffen

Les fouilles d'archéologie préventive réalisées depuis quelques années dans le quartier strasbourgeois de Koenigshoffen ont permis de révéler une partie importante d'une nécropole du I^{er} siècle ap. J.-C., organisée sous la forme d'une allée des tombeaux. De part et d'autre de l'axe antique situé sous l'actuelle route des Romains, sur une distance d'au moins 300 m, étaient aménagées des dizaines de monuments funéraires et de mausolées destinés à commémorer les défunts, notamment des soldats et vétérans de la II^e légion qui est à l'origine de la création du premier camp militaire de Strasbourg-*Argentoratum*¹.

Les recherches engagées depuis lors, et qui mobilisent une vingtaine de chercheurs dans une perspective interdisciplinaire et interinstitutionnelle, s'appuient autant sur les résultats des fouilles récentes que sur la révision des données anciennes. En 2020, des études carpologiques complémentaires ont été réalisées sur des sépultures à crémation découvertes

au 8-20 route des Romains, les consultations au Musée archéologique ont débuté sur des collections provenant du secteur de l'allée des tombeaux. Le 8 décembre 2020, une première journée d'étude a permis de rassembler l'ensemble des membres du projet autour d'une série de contributions qui visaient à présenter les principaux axes scientifiques relatifs aussi bien aux questions d'histoire des recherches, d'architecture et de topographie de la nécropole, de corpus épigraphique, que celles liées aux études anthropologiques² par exemple. À partir de 2021, le projet de recherche sera organisé en PCR (Programme Collectif de Recherche) soutenu par le Service Régional de l'Archéologie, ce qui permettra d'engager des moyens adéquats pour publier dans les délais prévus.

À l'issue des fouilles, un projet de valorisation a été développé à l'initiative de la Ville, de l'Euro-métropole de Strasbourg et de la Compagnie des Transports Strasbourgeois à l'emplacement de la

Route des Romains. Les membres de l'équipe ont été particulièrement actifs à toutes les étapes de l'élaboration de ces travaux qui constituent l'aboutissement des recherches menées, en particulier celles consacrées à l'architecture des monuments funéraires mis au jour lors des fouilles qui se sont tenues sur la section située entre le 8 et le 20 de la route des Romains. Cet espace de médiation dédié à l'histoire de Strasbourg à l'époque romaine, inauguré en septembre 2020, est le premier du genre dans l'espace public de la ville. L'étude des vestiges des monuments funéraires du I^{er} siècle en partie conservés *in situ* ainsi que la riche collection d'éléments architecturaux, épigraphiques et sculptés ont permis de restituer les formes et les décors des architectures funéraires³. Dans le cadre du projet de médiation, les principaux types identifiés dans l'allée des tombeaux (enclos végétaux ou maçonnés avec une stèle en façade, monuments pyramidaux et mausolée à édicule) ont fait l'objet

¹ BLIN & FLOTTÉ 2017; BLIN & FLOTTÉ 2020; KUHNLE 2018.

² Les aspects anthropologiques ont été présentés par Amélie Pélissier lors des Rencontres du Groupe d'Anthropologie et d'Archéologie Funéraire (GAFF), du 26 au 28 mai 2021, à Chartres.

³ BLIN 2017; BLIN 2019.



Fig. 1. Modélisation 3D de l'allée des tombeaux, au niveau du 8-20 route des Romains (© C. Garvia-Mendivil)

d'une modélisation 3D coordonnée par S. Blin (UMR AORoc, CNRS) et réalisée par C. Garvia-Mendivil (Architecte DPLG) en vue de leur valorisation sous la forme d'une maquette en bronze⁴ d'une partie des monuments situés sur la bordure nord de l'allée des tombeaux, qui a été réalisée à l'échelle 1/25 (fig. 1 et 2). Situés à l'entrée de la route des Romains, un espace paysagé et du mobilier urbain aux lignes contemporaines, qui matérialisent l'emplacement et le volume de plusieurs monuments en grandeur réelle, accueillent la maquette ainsi que des panneaux servant de support pour évoquer l'histoire ancienne de la ville et sa romanisation. Le long de la route des Romains, des plaques signalent au sol l'emplacement des découvertes des différentes stèles funéraires des membres de la légion et le nom des défunts.



Fig. 2. Inauguration de la valorisation et de la maquette en bronze restituant une section de l'allée des tombeaux, 18 septembre 2020 (cliché I. Déchanetz-Clerc, © Archéologie Alsace)

⁴ Dans le cadre de la réalisation de la maquette, l'élaboration a été menée en collaboration avec la société CAD'Indus et la fonderie Strassacker de Mulhouse.

Le projet «PPRET» Les préfets du prétoire de l'Empire romain tardif

Adossé à la Chaire Gutenberg de Pierfrancesco Porena, le projet PPRET – *Les préfets du prétoire de l'Empire romain tardif: une élite face à la crise* – s'inscrit dans le cadre du programme transversal «Aristocraties et interculturalité» de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE. Il est co-dirigé par Pierfrancesco Porena, Professore Ordinario di Storia Romana à l'Università degli studi Roma Tre et membre associé de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE et Olivier Huck.

Objectifs

Répondre à un manque (relatif) de synthèse

Du IV^e au VI^e siècle ap. J.-C., les préfets du prétoire ont été les plus importants administrateurs civils de l'Empire romain. Ils ont géré la justice et la fiscalité d'un empire immense, formant une puissante aristocratie de fonction. De fait, les sources relatives à la préfecture du prétoire tardo-antique sont nombreuses, variées, et souvent très riches de contenu. Pourtant, en dépit de cette abondance de matériel, les études consacrées à l'institution sont plutôt rares. Ou, en tous les cas: bien moins nombreuses que ce à quoi la quantité et l'excellence des sources permettrait de s'attendre. Surtout, il n'existe à ce stade aucune étude globale capable de faire réellement autorité sur la question de la préfecture du prétoire tardo-antique. À ce jour, le travail le plus complet, le plus englobant et, à bien des égards, le

moins contestable, reste – et c'est assurément symptomatique! – l'entrée *Praefectus Praetorio* de Wilhelm Ensslin, dans la *Pauly Wissowa*¹.

Réviser en profondeur la chronologie de la préfecture du prétoire tardo-antique

En suppléance d'une approche «synthétique» quelque peu défailante, des filons, plus étroits, moins ambitieux, mais prometteurs, ont été balisés et exploités de longue date. En premier lieu, l'étude prosopographique des préfets du prétoire. Ainsi retrouve-t-on déjà, dans le monumental volume X des *Œuvres complètes* de Bartolomeo Borghesi (publié en 1897, à titre posthume, par la volonté de Napoléon III)², le répertoire de toutes les mentions afférentes aux préfets du prétoire, d'Auguste à Justinien, connues de l'auteur jusqu'en 1860 (année de son décès). Depuis le XVII^e siècle et les travaux pionniers de Jacques Godefroy³, l'étude de la législation adressée aux préfets du prétoire est encore une autre voie d'accès à la thématique, laquelle n'a cessé d'être parcourue, en particulier par les spécialistes du droit romain. Bien qu'ayant été à l'origine, parfois, de résultats remarquables, les approches prosopographique et juridique de la préfecture du prétoire tardo-antique se sont néanmoins heur-

tées, très souvent, à un problème aussi récurrent qu'important: celui de la chronologie, et de la difficulté insigne que l'on rencontre dès lors que l'on entreprend de restituer, dans le détail, l'évolution de la préfecture du prétoire, ainsi que les séquences chronologiques de ses titulaires. Une tâche tellement intimidante que même un savant aussi audacieux que Theodor Mommsen, ne s'y essaya qu'avec une surprenante retenue (et, partant, des résultats à l'avenant)⁴. À bien des égards, le manque relatif – mais persistant! – de travaux de synthèse dédiés à la préfecture du prétoire tardo-antique (cf. *supra*) découle, lui aussi, de cet écueil chronologique. La reconstitution des carrières préfectorales proposée par Otto Seeck dans ses *Regesten*⁵, si elle a eu le mérite, en son temps, d'empoigner les questions de chronologie à bras-le-corps, pose néanmoins de gros problèmes, tant de fond que de cohérence. Des problèmes qui, par extension et de manière systématique, affectent les (nombreux) travaux postérieurs adossés aux propositions de Seeck⁶. À ce jour, l'approche la plus heureuse – sans être parfaite, loin s'en faut! – des questions de chronologie et de carrières préfectorales reste certainement celle d'Arnold Hugh Martin Jones, dans un article⁷ dont

1 ENSSLIN 1954.
2 BORGHESI 1897.
3 GODEFROY 1665.

4 MOMMSEN 1901.
5 SEECK 1919.
6 Cf. à titre d'exemple PALANQUE 1933
7 JONES 1964.

les acquis ont ensuite été réinvestis (et en quelque sorte «fossilisés») dans la *PLRE*. C'est assurément ce qui explique qu'à l'heure actuelle les propositions de Jones restent canoniques et ce, alors même qu'elles ont plus de cinquante ans désormais, et qu'une abondance de découvertes récentes, épigraphiques en particulier, inciterait à les réviser en profondeur.

Proposer une nouvelle approche centrée sur les 'préfets' (plutôt que sur la 'préfecture') du prétoire

Un autre aspect du projet PPRET, manifesté par son sous-titre «une élite face à la crise», tient à son insertion dans le cadre des programmes de l'UMR 7044, et en particulier dans le programme

transversal *Aristocraties et interculturalité* (dir. St. Fichtl & M. Humm). Alors même que la préfecture du prétoire tardo-antique, entendue comme institution, a toujours retenu l'attention (en dépit d'un manque relatif de synthèse, cf. *supra*), les détenteurs de la fonction, soit les préfets du prétoire eux-mêmes ont, à ce jour, suscité un intérêt bien moindre. L'approche prosopographique des préfets du prétoire de l'empire tardif, telle qu'elle est mise en œuvre dans le cadre du projet PPRET, permet de caractériser les préfets du prétoire comme une «élite», une «aristocratie de fonction» dont la culture, les orientations religieuses, et les pratiques caractéristiques (pensons par exemple à l'évergé-

tisme), peuvent être envisagées par le moyen de mises en séries. Les origines sociales des membres de ce groupe dirigeant, ainsi que les modalités d'accès en son sein peuvent, elles aussi, être examinées à la lumière de ce procédé, de même que l'évolution de l'ensemble de ces paramètres au fil du temps, en particulier au regard des évolutions et bouleversements spécifiques de l'Antiquité tardive (d'où la notion de «crise», introduite dans le sous-titre du projet PPRET).

Bilan et perspectives

Base de données 'PPRET Inscriptions'

La pierre d'angle du projet PPRET est la base de données *PPRET Inscriptions*, laquelle se donne pour objectif de regrouper et de permettre d'interroger par le biais de moteurs de recherche les inscriptions grecques et latines concernant les préfets du prétoire de la période 284-395 (soit la période qui méritait assurément la révision la plus urgente). L'équipe constituée de Pierfrancesco Porena, Irene Vagionakis (post-doctorante, spécialiste des humanités numériques, Università di Bologna), Andrea Bernier (docteur, Università degli studi di Parma), Giordana Franceschini (doctorante, Università Roma Tre) et Eleonora Angius (laureanda, Università Roma Tre) a identifié et réuni un total de quatre-vingt-seize inscriptions (dont vingt-sept inconnues d'A.H.M. Jones et de la *PLRE*)⁸. Pour chaque inscription, la base de données propose une édition du texte latin ou grec, des informations relatives à la forme de l'inscription, à sa provenance, à son auteur, au(x) préfet(s) du prétoire mentionné(s), des traductions (en anglais, italien et français), un commentaire substantiel et une bibliographie à jour. Soit un nombre considérable d'informations susceptibles d'être mobilisées dans le cadre de recherches simples

Colloque international du Projet PPRET
 "Les Préfets du prétoire de l'Empire tardif : une élite face à la crise"
 (Chaire Gutenberg 2019 – UMR 7044 Archimède)

La préfecture du prétoire tardo-antique et ses titulaires (IVE-VIe siècle)

MAI
26-28
 2021

organisé par P. Porena (Chaire Gutenberg 2019 / Université Roma Tre)
 et O. Huck (Université de Strasbourg)

colloque en ligne
 contact & inscription : pierfrancesco.porena@uniroma3.it
 olivier.huck@unistra.fr
<https://archimede.unistra.fr>

Fig. 1. Affiche du colloque international du Projet PPRET (26-28 mai 2021).

⁸ Le critère de choix retenu est celui d'une mention explicite, au sein de l'inscription, de la fonction de préfet du prétoire (auteur et/ou destinataire et/ou élément de contenu).

ou combinées. À ce jour, le travail (commencé en mars 2020) est pratiquement achevé. La mise en ligne de la base de données, est prévue pour le début de l'année civile 2022 (format *EpiDoc*, libre accès par *Huma-Num*). Un suivi et une mise à jour régulière de la base de données (bibliographie, découverte de nouvelles inscriptions, etc.) sont prévus. Un prolongement chronologique est également envisagé à moyen terme.

Monographie de Pierfrancesco Porena

En travaillant à la réalisation de la base de données *PPRET Inscriptions* et en exploitant, pour ainsi dire «en avant-première», certaines de ses capacités de recherche, Pierfrancesco Porena a rédigé une monographie consacrée à l'épigraphe des préfets du prétoire du IV^e au VI^e siècle. Le manuscrit a été proposé à *L'Erma di Bretschneider* qui a accepté de le publier dans la collection *Saggi di Storia Antica*. Intitulé *Prefetti di pietra*, le volume paraîtra en juin 2022⁹.

Colloque «La préfecture du prétoire tardo-antique et ses titulaires (IV^e-VI^e s.)»

Initialement programmé à l'automne 2020, et prévu pour se dérouler à Strasbourg selon des modalités «classiques» (présentiel), le colloque du projet *PPRET*, co-organisé par Pierfrancesco Porena et Olivier Huck, a été reporté à plusieurs reprises, du fait d'une situation sanitaire particulièrement complexe et mouvante (flux et reflux de l'épidémie de Covid-19). Le colloque s'est finalement tenu en ligne, du 26 au 28 mai 2021¹⁰ (fig. 1). Les actes du colloque (dir. O. Huck & P. Porena) sont actuellement en préparation. Ils paraîtront dans la collection *Études*

d'archéologie et d'histoire ancienne de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE.

Traduction et révision de la 'Zeitfolge der Gesetze Konstantins'

Dans le courant de l'année 2022 Pierfrancesco Porena et Olivier Huck entendent proposer une traduction française, commentée et actualisée, de l'étude d'Otto Seeck consacrée à la *Zeitfolge der Gesetze Constantins*¹¹. L'objectif serait de réinvestir les acquis chronologiques de la base de données *PPRET Inscriptions* et de la monographie de P. Porena dans un réexamen systématique des positions d'O. Seeck (souvent problématiques car dérivant de datations consulaires et préfectorales, sinon clairement erronées, du moins contestables). À terme, il s'agirait d'établir une nouvelle séquence chronologique, substantiellement mise à jour, de la législation constantinienne. À moyen (voire long) terme, une approche du même type est envisagée pour les *Regesten*¹².

⁹ Il s'inscrira ainsi dans la continuité d'un premier volume, déjà paru chez *L'Erma*, dans la même collection, et consacré aux origines de la préfecture du prétoire tardo-antique (cf. PORENA 2003).

¹⁰ Le programme détaillé du colloque est accessible en ligne sur le site de l'UMR 7044, dans la rubrique consacrée au projet *PPRET*: <https://archimede.unistra.fr/actualites-agenda/agenda/evenement/?tx_ttnews%5Btt_news%5D=22794&cHash=f02c07c082c-8ca7109b6904b3134262b>.

¹¹ SEECK 1889.

¹² SEECK 1919.

Jonas Parétias
Doctorant en Sciences de l'Antiquité
Université de Strasbourg – UMR 7044 Archimède
j.paretias@yahoo.com

avec la collaboration de :

Étienne Mantel
Coordinateur du PCR «Briga»
DRAC SRA de Normandie – UMR 7041 ArScAn
etienne.mantel@hotmail.fr

Stéphane Dubois
Chercheur indépendant – UMR 7041 ArScAn
stefdubois@yahoo.fr

Victor Viquesnel-Schlosser
Doctorant en archéologie romaine
Université de Toulouse Jean-Jaurès – UMR 5608 TRACES
victor.viquesnelschlosser@gmail.com

Projet collectif de recherche «Briga»

Initié en 2018, le projet de recherche collectif (PCR) «Topographie générale et insertion territoriale de la ville antique de *Briga*» coordonné par Étienne Mantel (DRAC-SRA de Normandie) étudie le site archéologique du «Bois-l'Abbé», situé sur le territoire de la commune d'Eu (Seine-Maritime) (fig.1). Issus de différentes institutions¹, les membres de l'équipe actuelle poursuivent un double objectif : comprendre la structuration et l'évolution de la ville de manière dynamique, depuis ses origines protohistoriques jusqu'à son déplacement en fond de vallée à l'emplacement de l'actuelle ville d'Eu, et évaluer l'insertion de *Briga* dans le territoire². Les grandes orientations de recherche et les moyens mis en place pour en optimiser les résultats sont définis en concertation avec le conseil scientifique du PCR composé de Jean-Yves Marc (professeur d'archéologie classique, Université de Strasbourg)

qui en assure également la présidence, Séverine Blin (chargée de recherche, CNRS), Matthieu Poux (professeur d'archéologie, Université Lyon II Lumière), Thierry Dechezleprêtre (conservateur du patrimoine, Conseil départemental des Vosges) et Laurent Popovitch (maître de conférences, Université de Bourgogne).

Les recherches récentes menées au «Bois-l'Abbé» ont considérablement renouvelé les connaissances

sur ce site reconnu jusqu'aux années 2000 comme un sanctuaire isolé équipé d'un temple monumental, d'un théâtre et de thermes. Les campagnes de fouilles successives conduites depuis 2006 sous la direction d'Étienne Mantel, et dont ce PCR conforte l'action, ont mis en évidence leur intégration dans un ensemble bâti beaucoup plus vaste qui s'étend (d'après les prospections pédestres) sur une superficie d'au moins 65 hectares au



Fig. 1. Vue vers l'ouest de la clairière du «Bois-l'Abbé», à l'arrière-plan, la Manche (cliché Benjamin Carles, août 2020).

¹ DRAC-SRA, association FATRA (Fédérations des Archéologues du Talou et des Régions Avoisnantes), Université de Strasbourg et différents laboratoires de recherche : UMR 7044 ARCHIMÈDE, EOST – UMR 7516 IPGS, UMR 7362 Live, Université de Toulouse Jean Jaurès – UMR 5608 TRACES, Université de Caen Normandie – UMR 6554 LETG.

² MANTEL *et al.* 2020.

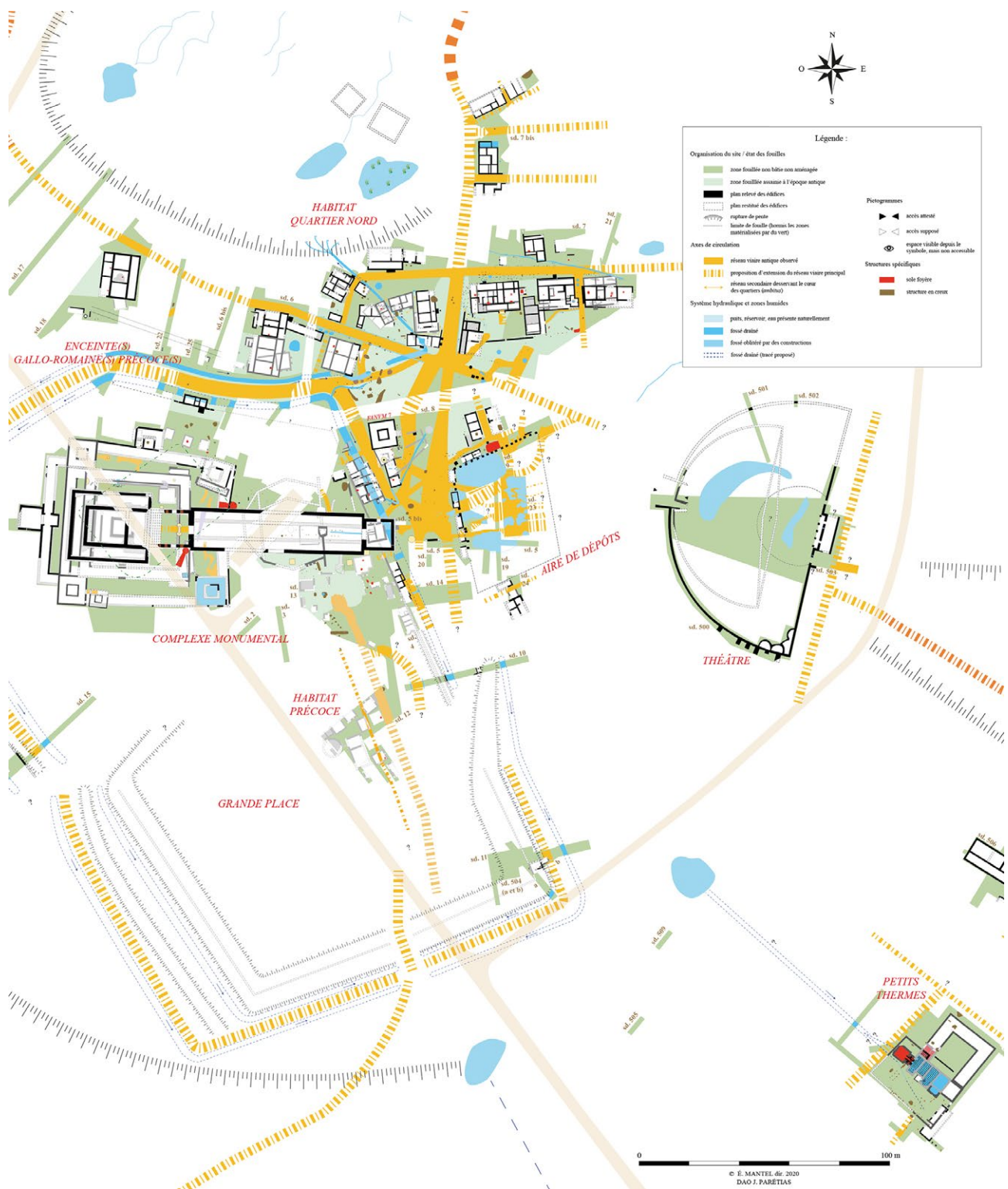


Fig. 2. Plan des vestiges découverts et interprétés au nord-ouest de *Briga*, toutes phases confondues (Étienne Mantel, dir., 2020, DAO Jonas Parétias).

début du III^e siècle de notre ère. Une telle densité d'indices anthropiques laissait alors supposer la présence d'une véritable ville. Dès 2006, la découverte de l'inscription, fragmentaire mais complète, de la basilique révéla également le nom de cette agglomération – *Briga* –, issu d'un mot celtique désignant une colline ou, par extension, un site fortifié de hauteur, jusqu'alors totalement inconnu des sources littéraires ou iconographiques antiques et médiévales³. Les découvertes archéologiques effectuées depuis n'ont eu de cesse de confirmer que les édifices reconnus depuis le XIX^e siècle appartenaient en réalité à un ensemble de monuments situés à l'ouest d'une ville dont l'importance a été progressivement révélée (fig. 2)⁴.

La campagne de fouilles 2020 a globalement pu être menée à bien malgré quelques ralentissements du fait de la baisse d'effectif liée à la situation sanitaire exceptionnelle et de la réduction de la période d'intervention en juin. Trois opérations se sont succédé de la mi-juin à la fin du mois d'août et ont rythmé cette deuxième année de la triennale 2019-2021. Les espaces fouillés font systématiquement l'objet d'un rebouchage raisonné et d'un engazonnement destiné à participer à la mise en valeur. Les interventions sont présentées dans l'ordre chronologique de déroulement. À la suite de la campagne précédente qui avait principalement concerné la cour sud-ouest du petit établissement thermal situé dans le quartier central de *Briga* et pour laquelle d'ultimes investigations ont été menées, les recherches ont porté sur la section orientale du portique (fig. 3) et les espaces adjacents non bâtis (opération dirigée par Victor Viquesnel-Schlosser). Dans la continuité des opérations menées depuis 2017 par Étienne Mantel, les dernières parties qui restaient à investiguer en périphérie nord-est du complexe monumental ont été fouillées et mises en valeur. Dans le secteur du *Fanum 7* (fig. 4), les



Fig. 3. Les « Petits Thermes » en cours de fouille, vue vers le sud-ouest (cliché Jonas Parétias, juin 2020).



Fig. 4. Vue vers le sud-ouest des abords nord de la basilique, en cours de mise en valeur. Au premier plan, à droite, le *Fanum 7* (cliché Benjamin Carles, août 2020).

vestiges d'un état antérieur de ce petit édifice cultuel ont été mis au jour, tandis qu'une série de cinq petites boutiques contiguës alignées sur une voirie a été observée. Enfin, l'opération du théâtre a concerné les abords sud du bâtiment de scène (fig. 5), permettant de restituer un plan rectangulaire (opération dirigée par Jonas Parétias). Une petite partie de la section sud de la façade diamétrale du théâtre, qui a partiellement glissé vers l'est probablement dès

l'époque antique, et un système de contrefortement superficiel implanté contre l'extérieur de la façade diamétrale ont également été fouillés (fig. 6). Ces résultats conjoints contribuent à préciser le phasage et la chronologie de ces éléments bâtis, ainsi que leur insertion dans la trame urbaine de *Briga*.

Conjointement aux trois opérations de fouilles programmées, cette année s'est accompagnée d'un développement croissant aux disciplines connexes des sciences

³ MANTEL, DUBOIS & DEVILLERS 2006.

⁴ MANTEL, DUBOIS & PARÉTIAS 2020; MANTEL, PARÉTIAS & MARLIN, dir., 2020; MANTEL & DUBOIS, dir., à paraître.



Fig. 5. Vue vers le nord du bâtiment de scène du second état du théâtre et d'une partie de la section sud de la façade diamétrale, effondrée vers l'est (cliché Benjamin Carles, août 2020).

de la terre. Les prospections géophysiques menées par Bruno Gavazzi (Institut de physique du globe de Strasbourg – UMR 7516 EOST) entre 2017 et 2019 dans l'emprise de la zone classée au titre des Monuments historiques (15 ha couverts à ce jour) n'ont pu être poursuivies en raison de la situation sanitaire et des retards induits. Néanmoins, les résultats stimulants obtenus lors des trois précédentes campagnes participent à mettre en exergue des concentrations de bâtiments et confirment le caractère dense de l'occupation, même si leurs plans ne peuvent pas être précisés dans le détail⁵. Leur reconduction lors de la campagne 2021 permettra de couvrir l'ensemble de la clairière et participera à cibler, à terme, les actions de terrain. Après une première campagne LIDAR par drone menée par l'entreprise Altamétris sur une surface d'environ 19 ha en 2020, l'acquisition

⁵ MANTEL *et al.* 2020.

a été poursuivie par le prestataire Aird'eco Drone sur plus de 200 ha dans les zones boisées situées aux abords de la clairière classée. Ces résultats contribuent à appréhender toutes les anomalies topographiques dans un environnement élargi, même si les traces d'activités anthropiques contemporaines liées à l'exploitation agricole et forestière menées depuis les années 1950 jusqu'à nos jours ont contribué à raser des vestiges archéologiques et en perturbent la lecture.

Suite aux observations de glissements de terrain caractérisés archéologiquement depuis près d'une décennie en différents secteurs, deux interventions complémentaires ont été menées en 2020 afin d'en préciser la nature. L'une (menée par Dominique Schwartz, Université de Strasbourg – UMR 7362 LIVE, épaulé par Céline Lu, Licence 3 géographie – Université d'Artois) a consisté à effectuer des sondages mécaniques limités en quatre lieux du site caractérisés, en

autres, par l'absence de vestiges archéologiques. Des observations pédologiques et des prélèvements ont été effectués pour caractériser la nature et la composition des sols des zones test. Des analyses carbonées et de la spectroscopie proche infrarouge qualitative (NIRS), dont les résultats seront connus à l'été 2021, viendront compléter ces données. La seconde (en collaboration avec Olivier Maquaire et Stéphane Costa, Université de Caen Normandie – UMR 6554 LETG) s'intéresse à la mise en place d'un protocole d'étude géomorphologique et à la caractérisation des mouvements de terrain observés en divers endroits de l'étrémité orientale duquel est implantée une partie de la ville romaine. Cette opération sera mise en œuvre en avril 2021 dans le cadre d'un stage de fin de licence effectué par Céline Lu au laboratoire de Caen.

Ce projet scientifique est complété d'un important volet de valorisation des connaissances acquises ces quinze dernières années à *Briga*. Différents supports ont été utilisés pour faire connaître et diffuser aux citoyens les résultats relatifs à la genèse, au développement et au déclin de cette agglomération encore inconnue jusqu'en 2006. L'année 2020 devait être marquée par la tenue d'une exposition, intitulée *Quand la Normandie était romaine. Briga, une ville retrouvée*, consacrée à *Briga* à la capitale régionale, une première pour le site du « Bois-l'Abbé »⁶. Après de multiples reports en 2020 en raison de la situation sanitaire, elle devait ouvrir ses portes le 26 décembre 2020 au Musée des Antiquités de Rouen jusqu'au 16 mai 2021. Elle sera ensuite réinstallée à la chapelle du collège des Jésuites d'Eu du 24 juillet au 31 octobre 2021 (sous

⁶ Commissaires de l'exposition: Étienne Mantel, Laurence Marlin, Jonas Parétiats. Cet événement est organisé par la DRAC-SRA de Normandie, la Métropole Rouen Normandie et la Réunion des Musées métropolitains, en partenariat avec la Ville d'Eu, l'Université de Strasbourg, l'UMR 7044 ARCHIMÈDE et l'association FATRA.



Fig. 6 : Vue vers l'est d'une partie de la section sud de la façade diamétrale et des systèmes de contrefortement effondrés (cliché Jonas Parétias, août 2020).



Fig. 7. Modélisation tridimensionnelle du complexe monumental au milieu du III^e siècle de notre ère (vue vers le nord-ouest), extraite du film *Briga, la ville oubliée* de David Geoffroy (2020), Court-jus Production, Gilles Saubestre, Paul Dormont, Nicolas Cayré ; conseillers scientifiques Étienne Mantel et Jonas Parétias.

réserve d'éventuelles annonces gouvernementales). En attendant l'ouverture et pour permettre à un large public de la découvrir, une visite virtuelle de l'exposition est proposée en ligne. Un catalogue richement illustré, articulé autour de chapitres synthétiques présentant l'histoire et l'évolution de la ville romaine, d'encarts thématiques et de notices descriptives des 250 objets sélectionnés pour l'occasion a été édité à cette occasion par Silvana Editoriale en novembre 2020⁷. Enfin, le documentaire «Briga, la ville oubliée» (52 minutes), réalisé par David Geoffroy, revient sur les deux dernières décennies de recherche au «Bois-l'Abbé»⁸. Tout au long du récit, il expose la manière dont l'archéologue Étienne Mantel et son équipe mettent progressivement au jour cette ville romaine tombée dans l'oubli. Diffusé sur France 3 Normandie en décembre 2020, il retrace l'histoire de *Briga* de son origine à son abandon et propose de premières modélisations tridimensionnelles des principaux bâtiments attestés en plan (complexe monumental, quartier d'habitat, théâtre, petit établissement thermal) et dont une partie de l'ornementation architecturale est nous est parvenue (fig. 7). Cette volonté de diffusion et de valorisation des connaissances sera poursuivie en 2021 avec plusieurs articles dans des revues archéologiques nationales à grande diffusion et notamment l'organisation d'une journée d'études intitulée « Programmes décoratifs et complexes monumentaux : regards croisés sur quelques villes du nord des Trois Gaules » qui aura lieu à Eu à l'automne 2021⁹.

⁷ MANTEL, PARÉTIAS & MARLIN, dir., 2020.

⁸ Produit par Caroline Chassaing ; coproduction Court-jus Production – France Télévision/France 3 Normandie, avec le soutien de la DRAC-SRA de Normandie et du Centre national de la cinématographie et de l'image animée (CNC) ; conseillers scientifiques : Étienne Mantel et Jonas Parétias.

⁹ Organisateur : Jonas Parétias et Étienne Mantel, avec le soutien de la DRAC-SRA de Normandie, de la ville d'Eu, de la FATRA et de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE.

Les nombreuses occupations néandertaliennes présentes à Mutzig (Bas-Rhin)

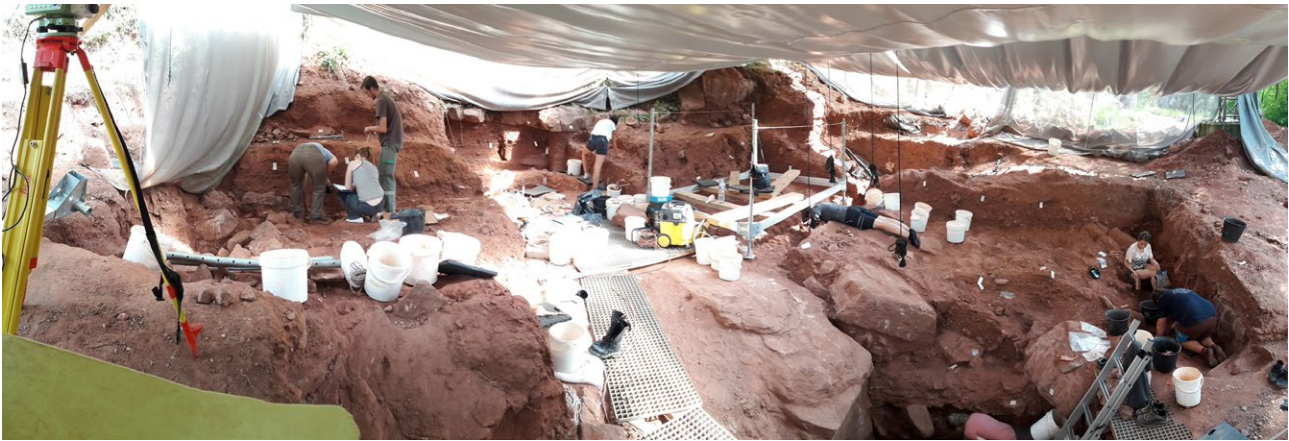


Fig. 1. Chantier de fouille de Mutzig (© Archéologie Alsace)

Le site préhistorique de Mutzig est daté autour de 90 000 ans avant notre ère et il est rattaché au Paléolithique moyen, période associée à l'homme de Neanderthal. Il est, à l'heure actuelle, un des rares témoins fiables de cette période dans le Rhin supérieur, permettant ainsi de documenter une zone encore assez méconnue pour la Préhistoire ancienne¹.

Dès sa découverte fortuite en 1992 à l'occasion de travaux entrepris par un particulier dans son jardin, il suscite l'attention des archéologues. Des sondages réalisés en 1992 par Jean Sainty aboutissent au rachat du terrain par le Conseil départemental du Bas-Rhin et la Direction régionale des affaires culturelles d'Alsace en

2007 pour en assurer sa protection. Des recherches systématiques commencent en 2009 dans le cadre d'une fouille programmée sous l'impulsion d'Archéologie Alsace avec la collaboration des universités de Strasbourg, Bâle (Suisse), Cologne (Allemagne), Lille et du Museum national d'Histoire naturelle². Chaque année la fouille accueille une vingtaine d'étudiants,

2 Collaborent à cette opération de fouille: F. Wegmüller, M. Lutz, C. Pümpin et D. Wojtczak (IPNA, Bâle); N. Sévêque (GéoArchéoN – UMR 7044 ARCHIMÈDE); S. Diemer (Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE et UMR 7041 ArScAn); P. Wuscher (Archéologie Alsace – UMR 7362 LIVE); B. Audiard (UMR 7264 CEPAM); J.J. Bahain, E. Stoetzel et J. Utge (Museum national d'Histoire naturelle); G. Moreau (Archéospacial); C. Delgay (Université de Strasbourg et Tübingen); H. Bocherens et D. Drucker (Université de Tübingen); F. Preusser (Université de Tübingen).

principalement des universités de Strasbourg (France) et de Bâle (Suisse), pendant 5 semaines en août, permettant de les former aux différentes techniques de fouille (fig. 1). Par ailleurs, le site et les vestiges exhumés ont fait l'objet de nombreux travaux universitaires: 6 masters et 4 doctorats précisément (E. Hanus, Université Strasbourg; N. Sévêque, Université Lille; S. Diemer, Université Strasbourg et Université Nanterre; B. Audiard, Université Nice; Q. Marimoutou, Museum national d'Histoire naturelle; M. Lutz, Université de Bâle; C. Delgay, Université de Strasbourg et de Tübingen; T. Burcet, Université de Strasbourg et de Bâle).

Le site de Mutzig est un abri-sous-roche situé au pied du saillant rocheux du Mutzigberg. Avec une fenêtre de fouille de 50 m² environ,

1 KOEHLER *et al.* 2020.

10 niveaux archéologiques ont été détectés à l'heure actuelle, tous témoins d'occupations néandertaliennes. Ces occupations sont intercalées par des niveaux d'abandon, probablement en raison de cycles de nomadisme répétés. Ces phases d'abandon semblent révéler pour certaines des occupations de l'abri par des carnivores, probablement des hyènes des cavernes comme l'indiquent les coprolithes (déjections fossiles) retrouvés. Le substrat n'ayant toujours pas été atteint, il est probable que d'autres niveaux archéologiques plus anciens soient à l'avenir détectés.

Les restes retrouvés à Mutzig sont très variés et nombreux. Leur remarquable état de conservation offre l'opportunité d'y mener une approche pluridisciplinaire, faisant intervenir un grand nombre de spécialistes, issus d'institutions de recherche différentes : datations ESR et OSL, études anthracologiques ; palynologiques ; micromorphologiques ; isotopiques ; génétiques ; de la microfaune (rongeurs) ; archéozoologiques ; lithiques, pétrographiques et traçéologiques³.

Ces données sont croisées avec une étude spatiale minutieuse des vestiges exhumés, rendue possible grâce à une fouille planimétrique, c'est-à-dire un décapage d'un même niveau archéologique sur une surface la plus grande possible et l'insertion des données au sein d'un SIG. Cette démarche qualifiée de palethnologie permet ainsi de saisir les organisations spatiale et sociale du campement et de leurs occupants.

Le site a préservé de nombreux indices permettant de reconstituer l'environnement paléolithique, tels que des charbons ou les restes de microfaune, composée de l'ensemble des petits rongeurs très sensibles aux variations climatiques. Leurs études évoquent un climat frais et sec et un paysage de steppe ouverte pourvue de quelques refuges forestiers. Des distinctions mineures sont perceptibles entre les occupations. Un des niveaux

les plus anciens traduit un léger réchauffement climatique, favorisant le développement d'une forêt boréale (pins, bouleaux et érables) et un environnement davantage humide avec notamment la présence de castor et de grand hamster.

Dans tous les niveaux, des traces de taille et de fabrication d'outils en pierre sont détectées (fig. 2). Pour produire ses outils, Neandertal prélève la matière première soit à proximité immédiate du campement, soit plus rarement dans les Vosges à environ 15 km et un outil est en silex provenant de la région de Bâle, à plus de 100 km à vol d'oiseau. Il s'agit majoritairement de roches sédimentaires (phtanite,

schiste et silex) ou volcaniques (rhyolite). Neandertal ramène sur le campement des galets ou blocs déjà préalablement testés et taille ensuite sur le site ce dont il a besoin pour ses activités, probablement en lien avec le traitement des carcasses animales après la chasse. Il est vraisemblablement reparti avec certains de ses outils pour un autre campement, comme le souligne la présence importante d'éclats de retouche dans des matériaux non présents dans le corpus des outils retouchés.

Les occupations de Mutzig sont plutôt tournées vers des activités de boucherie comme le nombre impressionnant d'ossements exhu-



Fig. 2. Détail de fouille d'outils en pierre et d'ossements de renne fracturés (© S. Diemer)



Fig. 3. Fouille d'ossements de rhinocéros laineux (© Archéologie Alsace)

³ KOEHLER *et al.* 2016 ; KOEHLER *et al.* (sous presse).

més portant fréquemment des traces anthropiques l'atteste. Un travail qui s'est révélé efficace dans la mesure où les traces de carnivore sur les os sont quasiment absentes pour les niveaux anthropiques.

L'étude des restes osseux révèle une chasse plutôt orientée vers un type de gibier, variant selon les occupations. Le mammoth domine pour un seul niveau, tandis que le renne est nettement majoritaire voire exclusif dans les autres niveaux. Des restes moins nombreux de chevaux, bisons, rhinocéros laineux, mégacéros, cerfs et chamois sont également exhumés (fig. 3). De rares restes de carnivores ont été retrouvés dans les occupations anthropiques, comme c'est le cas pour l'ours, le lion des cavernes ou le loup, portant pour certains des stigmates résultant d'activités anthropiques.

Concernant les rennes, ils sont majoritairement représentés par des individus juvéniles et leurs mères, parfois gravides, suggérant un abattage en masse d'un troupeau plutôt au printemps. Ils sont ramenés entiers sur le campement, tandis que les espèces minoritaires sont toujours présentes sous la forme de quartiers de viande isolés.

La question des techniques de chasse reste ouverte. Il est vraisemblable que la topographie de la vallée à Mutzig ait été mise à profit pour le piégeage des troupeaux, qui plus est pour le mammoth ou le rhinocéros laineux. L'abri-sous-roche est localisé au pied de la vallée de la Bruche, à l'endroit même où la vallée se resserre avant de déboucher dans la plaine rhénane, créant une sorte de goulet d'étranglement. La plausible présence d'un marais à cet endroit a pu faciliter l'abattage des troupeaux d'animaux.

Il est ainsi tentant d'y voir un comportement structuré : Néandertal serait venu séjourner sur le site avec quelques quartiers de viande préalablement collectés pour attendre un type de gibier spécifique (mammoth ou renne) et l'abattre en masse, au gré des cycles de nomadisme des troupeaux et/ou des saisons. Il ramène ensuite les carcasses entières sur le

campement, ce qui traduit nécessairement un travail de groupe conséquent et organisé.

On aurait ainsi à Mutzig des occupations répétées, liées à une chasse spécialisée dans l'abattage en masse d'un type de gibier et à son traitement, au moins pour certains niveaux. Le site de Mutzig fait ainsi écho à d'autres campements néandertaliens du sud-ouest de la France pour lesquels une chasse spécialisée au bison ou à l'aurochs a été mise en évidence, toujours avec une topographie favorable du site pour un abattage en masse efficace⁴.

Ces vestiges sont parfois associés à des zones de combustion, encore en cours d'étude. Les données récoltées, insérées au sein d'un SIG par niveau, tendent à révéler une structuration du campement assez organisée. Des postes de taille de la pierre sont clairement distingués et circonscrits, et certains mettent en évidence des zones dédiées à la fabrication d'un type d'outil, traduisant la pratique d'une activité spécifique et localisée. De plus, la dispersion des différentes parties anatomiques des ossements animaux met en évidence des zones de rejet et de possibles partages de nourriture.

Ces données demandent largement à être confirmées mais, en écho avec certaines recherches menées sur d'autres campements néandertaliens en Espagne, en Israël ou en Jordanie, tendent à démontrer que les occupations néandertaliennes, contrairement à ce qui a longtemps été affirmé, sont loin d'être inorganisées et opportunistes⁵.

⁴ DAVID *et al.* 1994 ; JAUBERT *et al.* 1990.

⁵ VAQUERO & PASTÓ 2001 ; HENRY *et al.* 2012.

Bilan 2020 de l'équipe 4 AMER

En 2020, les opérations de l'équipe 4 – AMER ont été assez fortement déstabilisées par les restrictions et adaptations conjoncturelles liées à la pandémie de Covid-19. Un certain nombre de manifestations prévues ont été reportées, comme les journées d'étude internationales sur le *Banquet cérémoniel* organisées en collaboration avec l'UMR 7363 qui se sont finalement tenues en 2021, des campagnes de fouilles ont été annulées et d'autres ont dû être reprogrammées pour s'adapter aux modifications du calendrier des membres de l'équipe.

Les travaux appartenant à l'axe 1, «Enceintes et sites fortifiés du Rhin supérieur», se sont poursuivis sur le terrain: sept sites de hauteurs ont fait l'objet de prospections par l'équipe emmenée par S. Gentner et M. Water: la *Heidenstadt* à Ernolsheim-lès-Saverne, le *Brotschberg* à Haegen, le *Kastelring* à Lampertsloch, le *Jardin des Fées* à Lutzelhouse, le *Kastel* et le *Petit Ringelsberg* à Oberhaslach et le *Purpurkopf* à Rosheim. Une dizaine d'autres ont été visités afin de préparer les opérations des années suivantes. À la *Burg* à Ratzwiller, l'ouverture de deux sondages a permis de mettre au jour les indices d'une fréquentation du site au néolithique et les vestiges d'une occupation difficilement caractérisable de la fin du premier âge du fer¹. La poursuite de l'exploration des

pententes du *Frankenbourg* à Neubois a abouti à la découverte d'un nouveau système de fortification de l'âge du fer situé à mi-hauteur, sur le versant occidental du promontoire; son étude constitue le centre de la campagne de fouille de 2021. Enfin, les actes du 43^e colloque de l'AFEAF sur *Les espaces fortifiés à l'âge du fer*, organisé au Puy-en-Velay par F. Delrieu, C. Féliu, P. Gruat, M.-C. Kurzaj et É. Nectoux, sont en cours de publication. Une table-ronde internationale sur les portes des fortifications de l'âge du fer a encore été annulée et reportée à novembre 2021.

Les opérations du second axe, «Agglomération, production et territoire de la Protohistoire au Moyen Âge», ont connu des développements variés. La publication des nécropoles tumulaires de Haguenau se poursuit, sous la direction de L. Tremblay Cormier et devrait aboutir à l'issue du programme quinquennal 2018-2022. Les travaux sur la céramique protohistorique, dirigés par A.-M. Adam se poursuivent, à un rythme légèrement ralenti par le contexte sanitaire. Deux ouvrages regroupant les actes de deux rencontres organisées dans le cadre des recherches de Protohistoire de l'équipe 4 – AMER ont été publiés en 2020: le premier correspond à une table ronde organisée à Strasbourg sur les puits protohistoriques², le second au 42^e colloque internatio-

nal de l'AFEAF, organisé à Prague en 2018, sur le thème «Unité et diversité du monde celtique»³. L'opération sur les céramiques romaines de Koenigshoffen, comme les deux PCR qui soutiennent la dernière opération consacrée aux «sociétés, territoires et peuplement en Alsace à la période du haut Moyen Âge» sont toujours en cours.

Enfin, le développement du SIG libre ArkeoGIS se poursuit, sous la direction de L. Bernard⁴. Un nouveau site web a été réalisé et mis en ligne; de nouvelles bases de données ont été intégrées, elles regroupent ainsi 120 885 objets interrogeables. La *Newsletter* mise en place en 2019 paraît toujours, à raison d'un ou deux numéros par an.

¹ GENTNER & WALTER 2021.

² CROUTSCH, GOEPFERT & ADAM 2020.

³ PIERREVELCIN, KYSELA & FICHTL 2020.
⁴ <<http://arkeogis.org/>>

L'étude des tours des Ponts-Couverts à Strasbourg Bilan de 2019-2020 et projet pour 2021

Les tours dites des Ponts-Couverts sont de hautes tours construites en briques, appartenant à l'enceinte de Strasbourg édifée dans la première moitié du XIII^e siècle. Elles ont été bâties pour défendre l'entrée de la rivière Ill dans la ville, sur les rives et en pointe d'îlots implantés dans le cours d'eau¹ (fig. 1). Le caractère monumental de ces tours, leur état de conservation et leur situation dans un paysage urbain exceptionnel, marqué par l'eau, en font des ouvrages emblématiques du patrimoine monumental de Strasbourg.

Pour autant, les tours n'ont jamais fait l'objet, jusqu'à présent, d'une étude détaillée, de sorte qu'elles demeurent largement méconnues d'un point de vue archéologique et historique. Le projet d'étude, pluriannuel, a pour ambition de résorber autant que possible ce déficit de connaissances. Il vise à étudier, au rythme d'une tour par an, chacune des quatre tours conservées, utilisées jusqu'en 1823 comme prisons de la ville.

Conçu en 2018, le projet est entré en 2019 dans une phase active de recherches de terrain. Cette première année, probatoire, a été mise à profit pour mieux identifier le potentiel documentaire des tours et pour préciser la problématique scientifique de l'étude. Il en ressort en particulier que l'étude des cellules de prison vraisemblablement médiévales (pour les plus anciennes) et

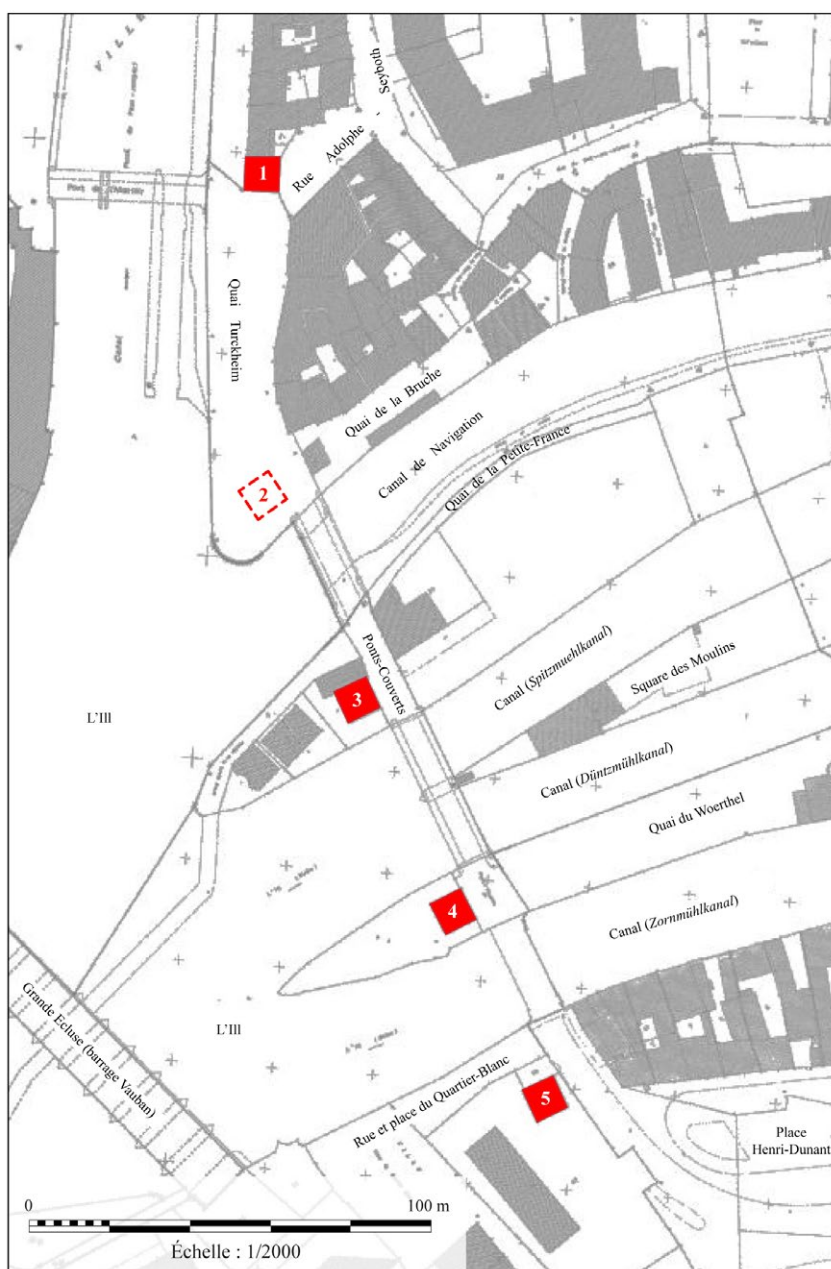


Fig. 1. Plan de localisation des tours concernées par le projet (sur fond IGN Géoportail)

¹ SCHWIEN, PÉTRY & WATON 1994.

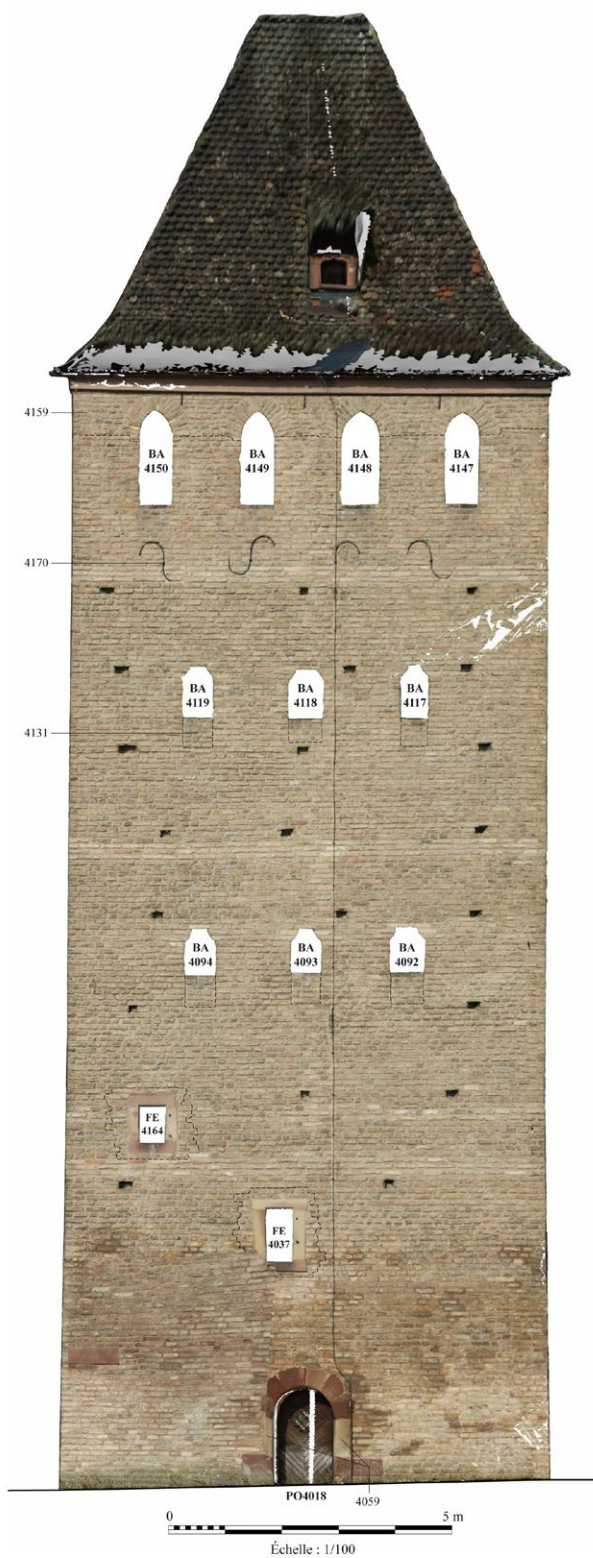


Fig. 2. Tour 4, façade est. Relevé: F. Durieux / INSA Strasbourg, 2020. DAO: M. Werlé, 2021.

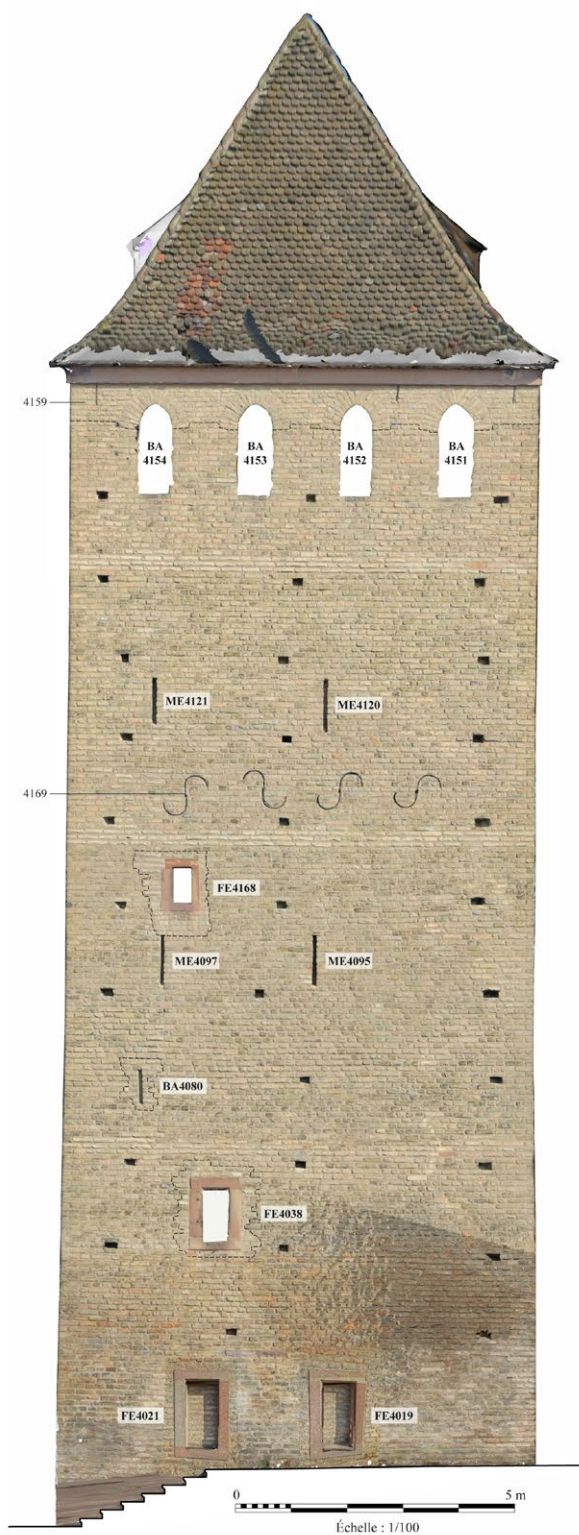


Fig. 3. Tour 4, façade sud. Relevé: F. Durieux / INSA Strasbourg, 2020. DAO: M. Werlé, 2021.

modernes conservées dans chacune des trois tours visitées constituera l'un des enjeux scientifiques majeurs du programme de recherches. Suite aux visites préalables, la première couverture photographique professionnelle à l'intérieur des tours (normalement fermées au public) a été réalisée, dans le cadre d'un partenariat

avec le service de l'Inventaire de la Région Grand Est.

Il est apparu opportun, au cours de cette année probatoire, d'engager l'étude d'une des tours (tour 4, dite *Hans von Altheimsturm*), qui devait faire l'objet de travaux d'entretien en 2020 (reportés à 2021 en raison de la crise liée au Covid). C'est dans ce cadre que

le partenariat avec l'Institut national des sciences appliquées (INSA) de Strasbourg a été formalisé, par la mise en place d'un projet de recherche technologique (PRT) puis d'un projet de fin d'études (PFE), voués au levé topométrique et laser 3D de cette tour (fig. 2, 3 et 4). Cette documentation a servi de support à une étude archéolo-

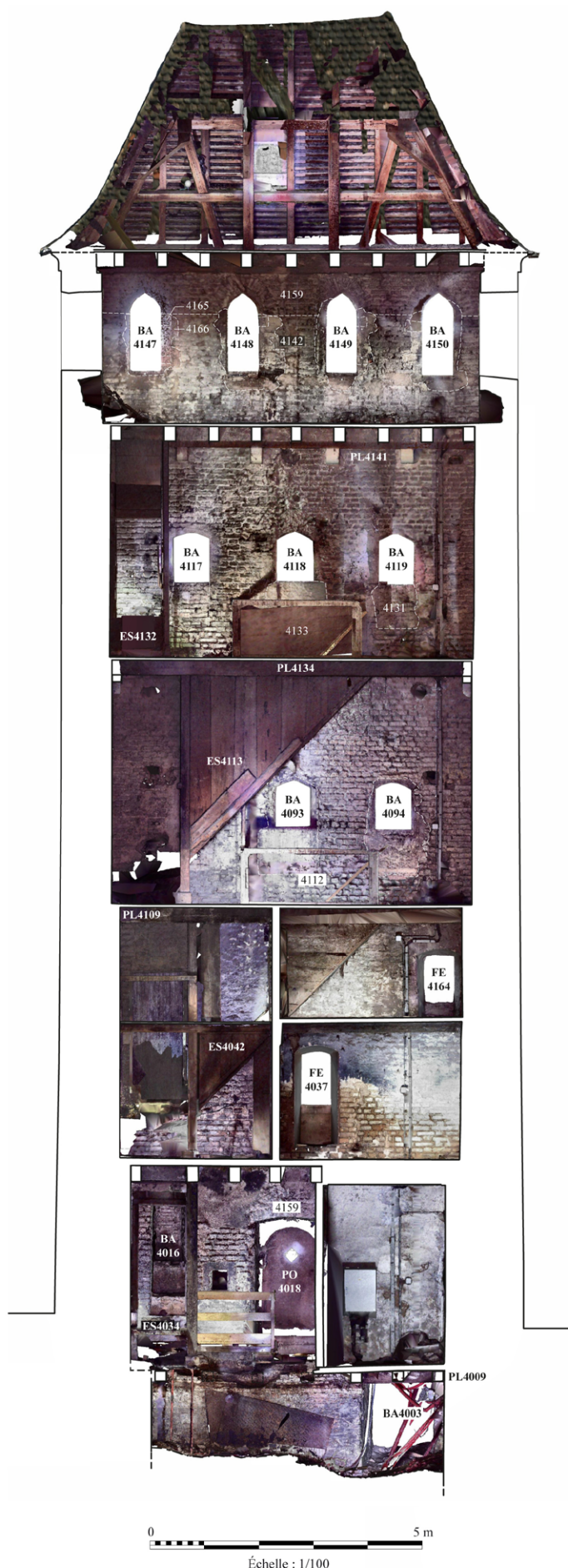


Fig. 4. Tour 4, coupe nord-sud et parement interne du mur est. Relevé: F. Durieux / INSA Strasbourg, 2020. DAO: M. Werlé, 2021.

gique du bâti, menée sur la partie inférieure (cave, rez-de-chaussée et premier étage) de la tour, concernée par les travaux de réfection projetés. En 2020, la première campagne de fouille programmée a permis de terminer l'étude de la tour 4, engagée en 2019². Exploitant les levés laser 3D effectués par l'Insa et les analyses dendrochronologiques réalisées par Willy Tegel (Dendronet), l'étude archéologique a permis de reconnaître le phasage des élévations de la tour et de restituer les grandes lignes de son histoire architecturale. Celle-ci s'articule autour de huit phases, qui se succèdent depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours.

La première phase a vu la construction de la tour dans la première moitié du XIII^e siècle, probablement dans les années 1230 (phase A). L'étude a notamment permis de mieux appréhender ses caractéristiques structurelles, les matériaux de construction employés et leur mise en œuvre, les questions d'accès et, surtout, les dispositifs de défense active, concentrés dans de multiples meurtrières (fig. 5) et dans un étage sommital pourvu de baies libres apparentées à des créneaux. Elle a par ailleurs montré que le couronnement de la tour correspond à une reprise, datée de la fin XIII^e ou de la première moitié du XIV^e siècle (phase B), qui a vu l'aménagement de singuliers volets en bois (disparus) dans les baies, désormais couvertes d'arcs brisés. Les premiers indices de l'adaptation de la tour à une fonction carcérale et de l'aménagement de cellules de prison (non conservées) ne sont pas bien datés: ils pourraient remonter au XVI^e ou au XVII^e siècle (phase C).

La tour fait ensuite l'objet d'une reconstruction intégrale de ses structures internes en bois: planchers, escaliers, cloisons, charpente, etc. (phase D). Cette phase, bien datée par dendrochronologie de 1696^d ou d'une année postérieure proche, pourrait être consécutive à un incendie ayant détruit tout ou partie des aménagements internes préexistants (fig. 6). La

² WERLÉ 2020; WERLÉ & TEGEL 2021.



Fig. 5. Tour 4, deuxième étage : plan phasé. Relevé : J.-L. Combe, F. Durieux / INSA Strasbourg, 2019. DAO : M. Werlé, 2021.

restructuration, intégrant l'aménagement d'espaces de circulation et de service, de pièces d'habitation ou de travail (pour les gardiens?) et de cellules de prison, semble dès lors essentiellement répondre à la vocation carcérale de l'ouvrage. Celui-ci a en effet perdu une grande partie de ses fonctions défensives depuis la construction, à partir de 1686, du barrage-écluse (aujourd'hui barrage Vauban) en amont des Ponts-Couverts : la tour est depuis lors établie en seconde ligne défensive. La phase suivante voit l'aménagement, dans un étage en entresol, de deux cellules supplémentaires, probablement dans la première moitié du XVIII^e siècle (phase E). Par la suite, et jusqu'au début du XIX^e siècle, la tour, où subsistent quelques traces de la vie des détenus (graffitis), fera l'objet de réaménagements internes et de réparations ponctuelles (phase F).

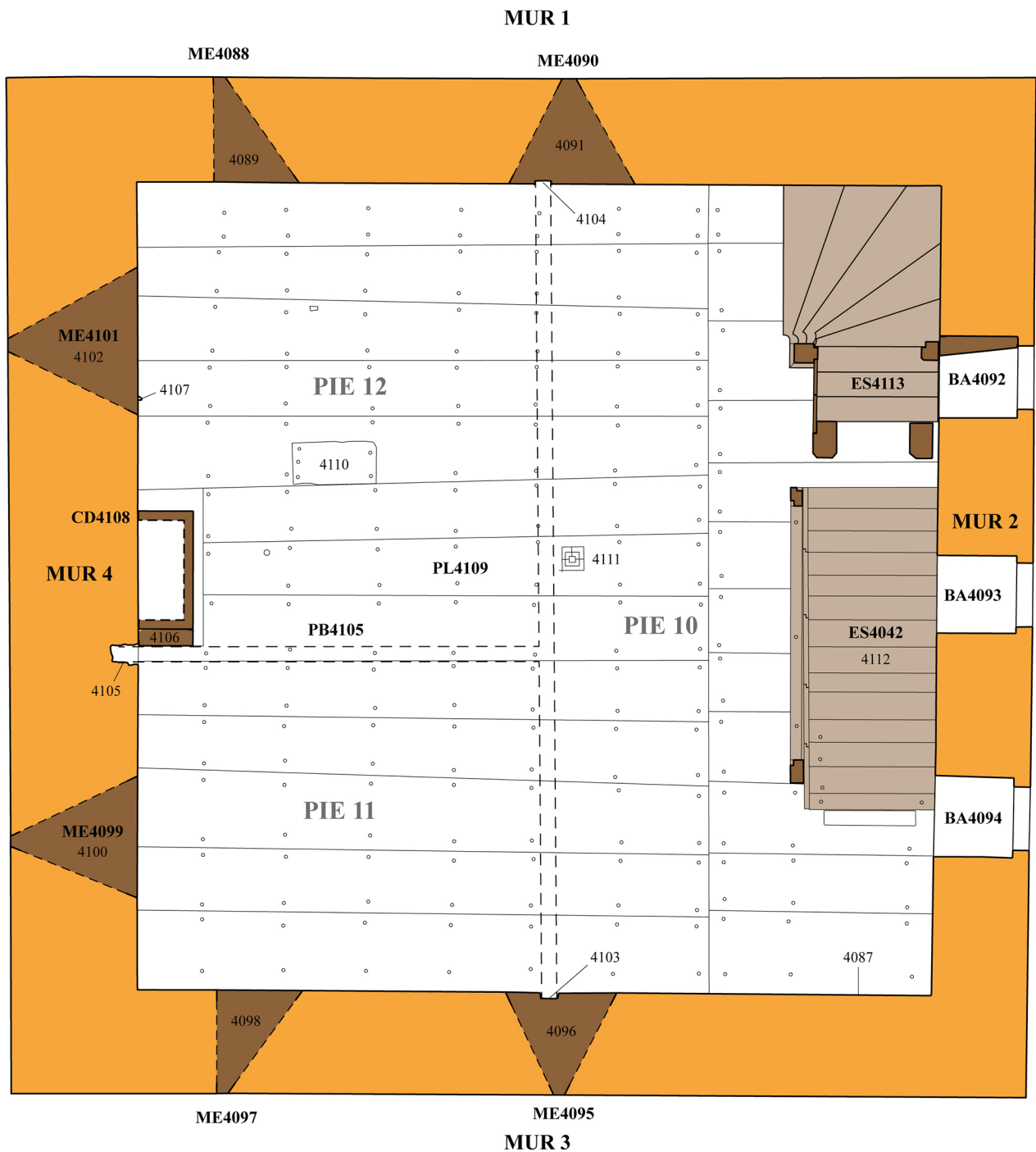
Après la fermeture des prisons en 1823 et leur transfert dans une prison municipale nouvellement

construite, la tour continuera de connaître quelques travaux de réfection et d'adaptation à de nouvelles fonctions *a priori* peu pérennes (phase G). La dernière phase est marquée, à la fin du XX^e siècle, par une restauration des élévations externes de la tour, réalisée entre 1977 et 1981 (phase H).

La fouille programmée pluriannuelle s'est poursuivie, en 2021, par l'étude archéologique du bâti d'une autre tour, celle appelée *Heinrichsthurm* (tour 3). D'après les premiers examens sommaires et les résultats des analyses dendrochronologiques réalisées en 2020, cette tour conserve un potentiel documentaire remarquable et présente un intérêt historique majeur : elle recèle des vestiges significatifs de l'état primitif de l'ouvrage, daté par dendrochronologie de 1229^d, et de campagnes de modification au milieu du XIV^e (cellule de prison de 1351^d?) et au début du XV^e siècle (charpente et couverture en tuiles creuses de 1408^d). Les cellules de

prison de 1529^d, dont les parois en chêne portent de très nombreux graffitis pour la plupart antérieurs au XVII^e siècle, ouvrent par ailleurs des perspectives d'études prometteuses sur l'histoire carcérale des tours³.

³ Ces cellules et leurs graffitis ont fait l'objet d'une étude sommaire en 1981-1982 par H. Zumstein, publiée de manière quasi confidentielle en 1997 (ZUMSTEIN 1997).



- Phase A (première moitié XIII^e s.)
- Phase B (fin XIII^e - XIV^e s.)
- Phase C (XVI^e - XVII^e s.)
- Phase D (1696^d)
- Phase E (fin XVII^e - début XVIII^e s.)
- Phase F (fin XVII^e - 1823)
- Phase G (1823-1977)
- Phase H (1977-1981)

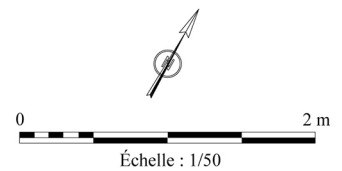


Fig. 6. Tour 4, deuxième étage : vue montrant la trémie et le garde-corps de l'escalier desservant l'étage inférieur et la cage de l'escalier desservant l'étage supérieur, relevant de la phase D (1696^d) (cliché : M. Werlé, 2020)

Stephan Fichtl
Professeur de Protohistoire
Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
fichtl@unistra.fr

avec la collaboration de :

Jean-Philippe Droux
Géographe-cartographe, Ingénieur d'étude en archéologie
CNRS – UMR 7044 ARCHIMÈDE
droux@unistra.fr

Christophe Devilliers
Archéologue
Membre de la Société Archéologique de Puiseaux
christophe.devilliers@departement77.fr

L'établissement aristocratique gaulois et la villa romaine de Manchecourt, la Vallée Saint-Martin, la Grange des Musereaux (Loiret) Opérations réalisées en 2020-2021

Le site de Manchecourt, grand établissement rural gaulois de la fin du II^e siècle av. J.-C., qui se développe en villa romaine à plan axial et pavillons alignés, est situé en Beauce, dans le nord du département du Loiret. Son étude s'inscrit dans l'opération 3 de l'équipe IV, AMER : « Agglomérations et territoires de La Tène moyenne à l'époque romaine ». Ce site illustre la question de la romanisation des campagnes en Gaule entre la fin de la période gauloise et la période romaine. Il a fait l'objet d'une première campagne de fouille en 2019, dans le cadre du chantier-école de l'université de Strasbourg.

Présentation des méthodes mises en œuvre en 2021

En l'absence d'autorisation de fouilles, les objectifs de l'année 2021 se sont appuyés sur deux opérations qui permettent d'avoir une meilleure connaissance du site sur l'ensemble de son étendue.

La première opération consiste en une prospection géophysique de l'intégralité de 12 ha du site. C'est la société GeoCarta qui a été chargée de ces prospections. Elles

ont été conduites en deux temps afin de s'adapter aux différentes cultures. La première tranche a été réalisée le 26 août 2020, et portait sur la partie sud du site, qui correspond à la plus grande portion de la *pars rustica*. Le 16 août 2021, c'est sur la partie nord que les prospections ont été réalisées. Elles ont consisté en une couverture magnétique complète du site et des essais par méthode électrique.

La seconde opération a été réalisée par Jean-Philippe Droux, cartographe et ingénieur à l'UMR 7044 ARCHIMÈDE. Le site fait l'objet depuis plusieurs années de photographies aériennes par la Société archéologique de la région de Puiseaux. Il existe ainsi plusieurs dizaines de clichés sur cet établissement. Ces différents clichés pris d'un ULM sont pour la plupart obliques et un redressement a été nécessaire afin de pouvoir les intégrer à un SIG. Ce travail, effectué par Jean-Philippe Droux, a permis de compléter les données déjà existantes des couvertures satellitaires (IGN, GoogleMaps, ApplePlan) et de préciser de nombreux aspects moins faciles à identifier sur ces clichés. Les photographies montrent

bien les divers fossés de l'époque gauloise, mais aussi les bâtiments sur solin en pierres qui apparaissent moins bien sur les résultats des prospections géophysiques. La partie la plus photographiée correspond à l'enclos résidentiel, la *pars urbana* de la villa romaine. Les différents clichés ont permis un dessin précis de deux des trois ailes du bâtiment principal, le troisième côté étant moins bien conservé, comme l'avait confirmé la campagne de fouille réalisée en 2019.

Présentation du site : état des connaissances en 2021

Le croisement des données de prospection géophysique et de couverture aérienne autorise une description plus fine de l'établissement rural, qui permettra de mieux cibler les zones d'intervention archéologique, la fouille intégrale d'un tel site étant impossible et non souhaitable.

Le site détecté à l'origine par photographie aérienne se compose de deux enclos accolés. Le premier correspond à la partie résidentielle de l'établissement. De forme trapézoïdale, il couvre une surface de

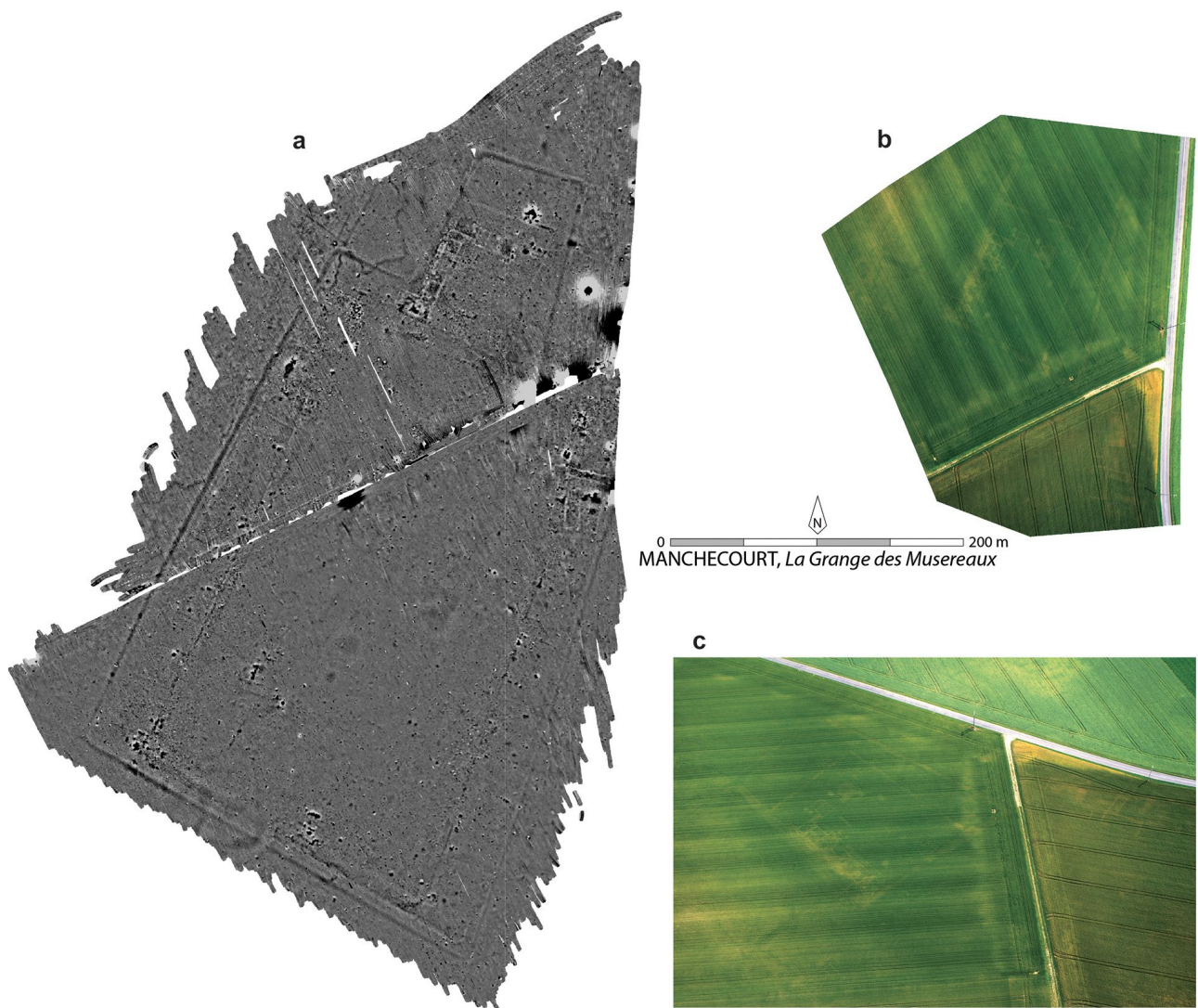


Fig. 1. Établissement aristocratique gaulois et la villa romaine de Manchecourt, la Vallée Saint-Martin, la Grange des Musereaux (Loiret):
 - a: prospection géomagnétique (GéoCarta)
 - b: redressement de la photographie aérienne oblique de la *pars urbana*
 - c: photographie aérienne oblique de la *pars urbana*
 (cliché François Besse, Société archéologique de la région de Puiseaux; redressement Jean-Philippe Droux, UMR 7044 ARCHIMÈDE)

1,12 ha (137 x 100 x 120 x 72 m). À l'intérieur se trouve un autre enclos plus réduit de 0,6 ha de forme rectangulaire (92 x 75 x 88 x 68 m). D'après la stratigraphie des fossés, celui-ci a été mis en place le premier. C'est à l'intérieur de ce système fossoyé qu'a été établi le bâtiment principal de la *pars urbana* romaine. Il prend la forme d'un U entourant une cour centrale de 0,3 ha. Si les ailes ouest et nord ressortent bien sur les différents documents (photographie aérienne, prospection géophysique), l'aile est à l'inverse est quasi invisible. La fouille de 2019 a mis en avant le très mauvais état de préservation de cette zone, avec des tranchées de fondation parfois conservées sur moins de 5 cm.

Au sud de l'enclos résidentiel est accolé un grand enclos trapézoïdal de 10,25 ha (403 x 303 x 375 x 218 m) qui correspond à la *pars rustica* de l'établissement gaulois et de la villa romaine. Elle est organisée selon le plan qui définit les *villae* à plan axial et pavillons alignés, caractéristiques de la Gaule, et trouve son origine dans les établissements gaulois du II^e siècle av. J.-C. Une esplanade centrale de 6,6 ha (360 x 208 x 327 x 173 m) est bordée sur les deux grands côtés par une délimitation sur laquelle s'aligne une série de petits bâtiments rectangulaires. La nature de cette délimitation n'est pas claire, mais les différents documents indiquent nettement qu'elle a connu plusieurs phases. S'agit-

il seulement de murs, ou y a-t-il aussi des délimitations sous forme de palissades qui remonteraient à l'époque gauloise? Les fouilles à venir devront éclaircir cet aspect.

Juliette Floquet
 Doctorante en Archéologie du Proche-Orient
 Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
 juliette.floquet@etu.unistra.fr

Corentin Voisin
 Doctorant en Sciences de l'Antiquité
 Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
 corentin.voisin@etu.unistra.fr

Laura Waldvogel
 Doctorante en Préhistoire
 Université de Strasbourg – UMR 7044 ARCHIMÈDE
 laura.waldvogel@etu.unistra.fr

Pratiques funéraires et identité(s)

Nées d'une volonté de renforcer les réflexions interdisciplinaires amorcées en 2019¹ et de poser les premiers jalons de rapprochements futurs, les journées d'étude (JDE) interdisciplinaires jeunes chercheurs «Pratiques funéraires et identité(s)»² se sont tenues en distanciel les 20 et 21 avril 2021. La thématique choisie – le lien entre la pratique funéraire et l'/les identité-s du défunt – apparaissait comme une évidence, puisqu'elle se trouve au cœur des thèses de doctorat des trois organisateurs et se prête largement à l'interdisciplinarité. Le domaine de la mort est, en effet, l'un des champs de recherche les plus féconds en sciences humaines et offre des angles de recherche extrêmement variés grâce à une pluralité de supports (sources littéraires, épigraphiques, iconogra-

phiques et/ou archéologiques, observations de terrains ethnologiques, etc.) dont l'étude permet d'appréhender les liens entre pratiques funéraires et identités individuelle ou collective.

L'appel à communication, lancé en janvier 2020, proposait donc d'examiner cette thématique à l'aune des rituels et des funérailles, du traitement du défunt ainsi que de la structure de la sépulture. Au total, 12 des quelque 70 propositions de communication

reçues furent sélectionnées par les 16 membres du comité scientifique³ en vue de leur présentation en novembre 2020. Cet évènement fut toutefois reporté à avril 2021 consécutivement à l'annonce du second confinement, tandis que sa tenue en distanciel s'avéra être rapidement nécessaire. Malgré ce format imposé par la situation sanitaire, ces deux journées remportèrent un franc succès (plus de 180 spectateurs) et favorisèrent de

1 Lors des JDE «Tradition et transmission», octobre 2019 (organisation: C. CAMBERLEIN, docteur en archéologie grecque et membre associée de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE; E. DIONYSOPOULOU, doctorante en histoire ancienne de l'UMR 7044 ARCHIMÈDE; Th. FOULON, doctorant en lettres classiques de l'UR 3094 CARRA).

2 Soutenues par l'UMR 7044 ARCHIMÈDE, l'UR ARCHE, l'UR 3094 CARRA, le CREPHAC, l'UR 4377, l'UR 4378, l'UMR DynamE, l'Institut d'Ethnologie, les Facultés des Sciences historiques, de Lettres, de Théologie catholique, de Théologie protestante, de Sciences sociales, l'ED 519 et Archéologie Alsace.

3 Noisette BEC DRELON (docteure en Préhistoire, membre associée UMR 7269 LAMPEA, membre associée UMR 7044 ARCHIMÈDE); Séverine BLIN (chargée de recherche au CNRS, membre associée UMR 7044 ARCHIMÈDE); Fanny CHENAL (anthropologue, INRAP); Michele CUTINO (PR en Histoire de l'Eglise ancienne, UR 4377); Salomé DEBOOS (MCF HDR en Ethnologie, UMR 7363 SAGE); Sylvie DONNAT (MCF en Égyptologie, UMR 7044 ARCHIMÈDE); Michel HUMM (PR en Histoire romaine, UMR 7044 ARCHIMÈDE); Régine HUNZIKER-RODEWALD (PR d'Ancien Testament, UR 4378); Christian JEUNESSE (PR émérite de Préhistoire, IUF, UMR 7044 ARCHIMÈDE); Angélique LABRUDE (docteure en Protohistoire égéenne, membre associée UMR 7044 ARCHIMÈDE); Denis MONNERIE (PR émérite d'Ethnologie, UMR 7367 DynamE); Virginie MULLER (MCF en Assyriologie, Laboratoire Archéorient); Philippe QUENET (PR en Archéologie de l'Orient ancien, UMR 7044 ARCHIMÈDE); Anne-Caroline RENDU LOISEL (MCF en Assyriologie et Archéologie de l'Orient ancien, UMR 7044 ARCHIMÈDE); Aline TENU (chargée de recherche au CNRS, membre associée UMR 7041 ArScAn); Jean-Luc VIX (MCF HDR en Philologie grecque, UR 3094 CARRA).



Fig. 1. Affiche des journées d'étude «Pratiques funéraires et identité(s)»

riches échanges polarisés sur la problématique de l'identification des identités.

Comme le soulignaient Laura Waldvogel et Christian Jeunesse dans leur communication liminaire, l'étude de la variabilité funéraire constitue un moyen essentiel pour l'appréhension de divers types d'identités, qu'elles soient par exemple ethniques ou sociales – ce dernier point étant également abordé par Laurine Viel. Certes, la restitution de ces typologies dépend des données et du terrain, entre sociétés passées et sociétés actuelles, et la complexité est d'autant plus grande lorsqu'il s'agit d'articuler pratiques funéraires et identités. En anthropologie sociale, l'étude de ces liens est facilitée par l'analyse autoptique des funérailles qui permet d'identifier la pensée dictant les faits et gestes des vivants, comme l'illustre Lisa Renard pour les Māori, ou Camille Varnier pour les Guajiros. En revanche, l'archéologie place l'observateur face à des vides, à la fois taphonomiques, mais aussi rituels, qui ne peuvent souvent être comblés qu'avec des données partielles. Cette incomplétude est encore renforcée par les pillages, spoliations ou destructions qui, comme l'évoquait Jean-Jacques Herr, limitent considérablement la compréhension de certains sites. Il

reste souvent à savoir si l'absence de traces de certaines pratiques funéraires doit être interprétée comme résultant d'une différence de conservation des vestiges, de la négligence ou la méconnaissance de fouilleurs – en particulier lors de la reprise de la documentation ancienne –, ou de la structuration des sociétés. À ce titre, le cas des sociétés dites « à fantômes » invite à de plus amples réflexions, à la fois en archéologie, mais plus généralement dans le domaine des sciences humaines.

Il faut cependant noter que les pistes de remédiation à ces difficultés offertes par les jeunes chercheurs lors de ces journées d'étude sont prometteuses et diverses. En premier lieu, le recours aux outils de la statistique inférentielle permet potentiellement de disposer davantage de données pour différencier ce qui relève du groupe ou de l'individu, par exemple dans les ensembles funéraires néolithiques. Les enquêtes de terrain auprès des populations actuelles permettent d'interroger des pratiques spécifiques et de remettre en cause certains modèles, souvent par le dialogue avec la communauté. Tout peut alors prendre une signification nouvelle et renvoyer à des identités multiples qui concernent aussi bien le défunt que la communauté. Un

objet prestigieux comme le manteau en plumes de kiwi māori, une fois qu'il a vécu, peut accompagner des défunts soigneusement sélectionnés sur la base de leur haut statut social (fig. 2). Or, en archéologie, un objet neuf déposé dans la tombe recevra souvent une interprétation différente d'un objet déjà usé et utilisé. Ces multiples allers-retours invitent parfois à reformuler nos paradigmes interprétatifs. L'attention se porte également sur la typologie – essentielle en archéologie – qu'il s'agisse de celle des objets ou des sépultures. À ce panel d'outils s'ajoutent les méthodes d'analyse iconographique lorsque reviennent certains motifs, images ou thèmes. La démarche iconologique n'est possible qu'avec une bonne connaissance du contexte général de la découverte. Souvent, l'absence du défunt limite le champ des interprétations, comme c'est le cas avec les sarcophages vidés de leur contenu. Cependant, la démarche iconologique adoptée par Julia Wang permettait de souligner que la typologie n'exclut pas l'analogie et qu'il est nécessaire de se déprendre de certains modèles binaires lors d'une étude iconographique. Ajoutons que ces analyses ne peuvent se faire qu'en employant un vocabulaire spécifique et en se débarrassant



Fig. 2. Cérémonie d'adieu des Māori [1. cercueil; 2. manteau māori; 3. Pleureuses; 4. bâton généalogique; 5. fleurs]. © Lisa Renard.

souvent d'idées préconçues développées par la recherche antérieure. Lucie Duvignac indiquait ainsi que le terme samaritain, initialement employé pour décrire les sarcophages qu'elle étudie (fig. 3), s'est longtemps imposé dans la littérature, mais demeure impropre dans la mesure où ce sont plus généralement des Samariens, polythéistes ou yahvistes, qui y sont déposés. Il est donc primordial de se garder d'associer trop rapidement certaines pratiques funéraires à des identités sociales, culturelles, religieuses ou politiques.

C'est par ailleurs ce dernier point qui semble avoir jailli dans plusieurs communications portant sur le monde contemporain. Le cas du suicide, une *malemort*, étudié par Agnès Mengotti pour le Tamil Nadu, semble mener à des pratiques funéraires bien différentes qui dépendent moins de l'identité du défunt que de la volonté de cacher une souillure ou de ne pas entacher sa réputation. Dans de rares cas cependant, c'est la mort d'un individu érigé au rang de symbole qui déclenche des pratiques exceptionnelles, sur fond de

conflits et d'oppression de certains groupes ethniques. On voit resurgir ces exceptions dans le cas des martyrs de la guerre Iran-Irak, comme le soulignait bien Parand Danesh, mais aussi des processus de marginalisation dans le cas des opposants au régime. Se constitue ainsi dans les cimetières un véritable miroir des identités sociales et politiques, résumé dans la formule de nécropolitique d'Achille Mbembe. Du martyr devenu intercesseur avec le divin, il est possible de passer au martyr de la cause politique plus vaste dite internationale. Andrea Benedetti montrait ainsi les pratiques funéraires spécifiques du parti socialiste durant la II^e Internationale, qui furent à la fois organisées, prises en charge et publicisées pour rendre un hommage à des personnalités d'exception. L'instrumentalisation politique des funérailles se repère même en amont de celles-ci avec la volonté de s'approprier un corps. Ainsi se construit une identité de parti, soudée par des intérêts communs, mais aussi de conflits autour du mort célèbre. L'instrumentalisation peut aller bien au-delà quand les

souhaits du défunt lui échappent, pour des raisons politiques, ce que présentait Clémence Vendryes dans les cas de Mahmoud Darwish et Yasser Arafat. Le second devient même après sa mort le symbole de l'aspiration du droit au retour palestinien, tandis que son confrère poète voit son histoire personnelle confondue avec celle de la Palestine contemporaine, malgré ses points de vue divergents après les accords d'Oslo.

Ces diverses interventions virent progressivement se tisser un lien inattendu entre les précédentes journées portant sur la tradition et la transmission et notre propre édition. En effet, aux pratiques funéraires et à l'identité s'ajoutent les questions portant sur la mémoire des défunts et plusieurs communications ont suggéré d'interroger l'intégration de certains cultes dédiés au souvenir des ancêtres aux pratiques funéraires. Si tel est le cas, il est probable que l'identité de la communauté, de la famille, du clan ou d'un lignage s'en trouve consolidée et réaffirmée. Il est donc nécessaire, face aux imbrications des structures sociales et lorsque



Fig. 3. Sarcophages samariens, © Lucie Duvignac

cette démarche est possible, de faire jouer les échelles. L'espace parcouru lors des présentations s'est ainsi étendu du Moyen-Orient à l'Océanie ou l'Amérique du Sud, sur un intervalle de plusieurs millénaires. Ces journées furent donc l'occasion de prêter attention aux mutations sur le temps long qui peuvent être très progressives. Isabella Bossolino montrait ainsi combien les pratiques funéraires sont essentielles pour comprendre l'émergence de la *polis* et de son organisation, ainsi que du déplacement des espaces de la compétition aristocratique de la sépulture aux sanctuaires.

La pratique du décentrement permet de mobiliser, tout en les interrogeant, des concepts géographiques et de l'analyse spatiale comme le centre, la périphérie, les marges ou la polarisation. Ce sont ces termes qui pouvaient poindre par exemple dans la communication de Juliette Floquet. Ils se lient aux concepts de l'anthropologie sociale comme le métissage, l'acculturation (l'assyrianisation dans le cas de Juliette Floquet), les transferts culturels ou l'hybridation. Or, leur usage dans le domaine des pratiques funéraires invite à mobiliser divers points de vue pour déceler les identités dans leurs superpositions, leurs substitutions ou leurs ressemblances.

Ces multiples problématiques, démarches et observations se retrouvèrent dans la communication de clôture de Séverine Blin, Pascal Flotté et Mathias Higelin qui offrit, de plus, un aperçu des travaux de recherche très récents en archéologie. Les contextes funéraires variés donnent lieu à une réévaluation de nos paradigmes dans ce domaine, mais aussi en archéologie urbaine.

La plateforme ArkéoGIS

ArkéoGIS <<https://arkeogis.org>> continue de servir de plateforme de partage, d'échanges et de sauvegarde pour plusieurs communautés d'archéologues et de géographes. Cette année a permis de mettre l'application au jour avec les identifiants pérennes issus du web-sémantique (ARK) et des vocabulaires contrôlés d'OpenTheso (FRANTIQ). ArkéoGIS sert aussi de plan de gestion de données notamment à l'ANR Watetraces (S. Bouffier, CCJ-MMSH).

Grâce à leur appui et à celui du consortium MASA de la TGIR HUMA-NUM ainsi que de la fondation Unistra, l'interopérabilité entre plateformes est désormais accrue, et le nombre de bases partagées comme d'utilisateurs continue à augmenter. Ces différents éléments de maintien de la plateforme sont peu visibles par les utilisateurs de l'application, mais la refonte du site web permet d'en augmenter

l'attractivité. Notamment la refonte de la page d'accueil qui intègre désormais une petite vidéo présentant les fonctionnalités essentielles ainsi qu'une mise à jour du plan du site et de son contenu. Plus d'exemples sont disponibles, ainsi que des tutoriels. La page des liens permet de retrouver rapidement d'autres projets et initiatives en rapport avec les Humanités Numériques au sens large.

Cette année encore compliquée du fait de la pandémie a malheureusement freiné le nombre de présentations et de formations en relation avec la plateforme <<https://arkeogis.org/actualites/>>, notons la mise en place de formations au sein du consortium MASA <<https://masa.hypotheses.org/formations>> qui ont été un succès pour leur première édition. Des formations à la demande sont proposées, d'autres dates actualisées sont en cours de préparation.

Le recrutement et la formation d'un assistant ingénieur au sein de la MISHA a été l'occasion de mettre en place une *Newsletter* numérique au sein de l'UMR 7044, elle permet de toucher plus efficacement les personnels les plus digitaux tout en évitant de prendre trop d'ampleur dans le reste de la communication du laboratoire. De nouvelles informations sous différents formats (présentations powerpoint, tutoriels...) seront implémentés prochainement.

Une nouvelle version d'ArkéoGIS est en préparation, en plus des mises à jour nécessaires pour maintenir l'outil, de nouvelles fonctionnalités sont à l'étude. Les collègues intéressés sont appelés à se manifester afin que leurs besoins puissent être pris en compte lors de cette phase de chantier virtuel qui n'impactera pas les utilisateurs.



Bibliographie des Chroniques

- AA.VV. (1947), «Shooting Photographs» [en arabe], *Sumer* 3/2, p. 333.
- AMIET, P. (1988), «Recension: Fuad Safar, Muhammad Ali Mustafa, Seton Lloyd, Eridu, 1 vol. in-4° de 360 p., avec 160 fig. dans le texte et 24 pl. couleur hors texte, Republic of Iraq, Ministry of Culture and Information, State Organization of Antiquities and Heritage, Baghdad, 1981», *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale* 82/2, p. 178-180.
- BALTY, J.-Ch. (1972), «Le groupe épiscopal d'Apamée, dit 'cathédrale de l'Est'. Premières recherches», in J. et J.-C. Balty (éd.), *Apamée de Syrie. Bilan des recherches archéologiques 1969-1971* (Actes du colloque tenu à Bruxelles les 15, 17 et 18 avril 1972), *Fouilles Apamée de Syrie. Miscellanea*, fasc. 7, Bruxelles.
- BAVANT, B. & IVANIŠEVIĆ, V., éd. (2019), *Caričin Grad IV. Catalogue des objets de Caričin Grad conservés aux musées de Belgrade et Leskovac et autres études* (CEFR 75-4), Rome.
- BAVANT, B., KONDIĆ, V. & SPIESER, J.-M., éd. (1990), *Caričin Grad II. Le quartier sud-ouest de la Ville Haute* (CEFR 75-2), Rome.
- BLIN, S. (2017), «Monuments funéraires de Koenigshoffen: étude préliminaire des matériaux et types monumentaux», in B. Schnitzler & P. Flotté (éd.), *Vivre à Koenigshoffen à l'époque romaine. Un quartier civil de Strasbourg-Argentorate du I^{er} au IV^e siècle après J.-C.* [exposition au Musée archéologique de Strasbourg du 30 juin 2017 au 31 août 2018], *Fouilles récentes en Alsace*, 10, Strasbourg, p. 183-192.
- BLIN, S. (2019), «Lions et sphinges de la nécropole romaine de Strasbourg-Koenigshoffen», in V. Gaggadis-Robin & N. de Larquier (éd.), *La sculpture et ses emplois, II^e rencontres autour de la sculpture romaine*, Bordeaux, p. 259-270.
- BLIN, S. & FLOTTÉ, P. (2017), «La nécropole du I^{er} au début du II^e siècle après J.-C.», in B. Schnitzler & P. Flotté (éd.), *Vivre à Koenigshoffen à l'époque romaine. Un quartier civil de Strasbourg-Argentorate du I^{er} au IV^e siècle après J.-C.* [exposition au Musée archéologique de Strasbourg du 30 juin 2017 au 31 août 2018], *Fouilles récentes en Alsace*, 10, Strasbourg, p. 174-179.
- BLIN, S. & FLOTTÉ, P. (2020), «La nécropole de Strasbourg-Koenigshoffen. Découverte d'une allée aux tombeaux du I^{er} siècle ap. J.-C.», in A. Binsfeld, A. Klöckner, G. Kremer, M. Reuter & M. Scholz (éd.), *Grabdenkmäler der Treverer in lokaler und überregionaler Perspektive: Stadt – Land – Fluss. Akten der Internationalen Konferenz vom 25.-27. Oktober 2018 in Neumagen und Trier* (Trierer Zeitschrift, Beiheft 37), Trier/Wiesbaden, p. 163-173.
- BORGHESI, B. (1897), *Œuvres complètes*, vol. X: *Les préfets du prétoire*, Paris.
- BRUYÈRE, B. (1937), *Rapport sur les fouilles de Deir el Médineh (1934-1935). Deuxième partie: la nécropole de l'est*, IFAO 15, Le Caire, p. 29-30.
- BUDGE, E.A.W. (1920), *By Nile and Tigris. A Narrative of Journeys in Egypt and Mesopotamia on Behalf of the British Museum between the Years 1886 and 1913*, vol. I, London.
- CARNARVON, The Earl of & CARTER, C. (1912), *Five Years' Explorations at Thebes: A Record of Work done 1907-1911*, London, p. 64-88, pl. LVIII.
- COLIN, F. (2019), «Archéologie urbaine dans une nécropole monumentale: Assassif 2017-2018 (IFAO – Université de Strasbourg)», *Bulletin de la Société française d'égyptologie* 201, p. 142-147.
- COLIN, F. (2020a), «Sarcophages en contexte: étude multiscalaire d'un dépôt funéraire au début de la 18^e dynastie», conférence du cycle «Les rendez-vous de l'archéologie», organisé par l'IFE et l'IFAO, 29 novembre 2020, <<https://clae.hypotheses.org/1434>>, consulté le 5 mai 2021.
- COLIN, F. (2020b), «The Mortuary Stela of Tetiankh. Family Piety and Social Network», *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 120, p. 129-170.
- COLIN, F. (2020c), «Un miroir hathorique en contexte au début de la 18^e dynastie (Assassif, 2019)», *Carnet de laboratoire en archéologie égyptienne*, 30 novembre 2020, <<https://clae.hypotheses.org/1041>>, consulté le 6 mai 2021.
- COLIN, F., CLAPUYT, G., DUPUIS, C., GAVAZZI, B., HARTENSTEIN, C., MARCHAND, S., MI, F., NANNUCCI, S. & SMETS, H. (2020), «Assasif», *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger* 01/11/2020, § 15-15; 19, <<http://journals.openedition.org/baefe/985>>.
- COLIN, F., GAVAZZI, B., HARTENSTEIN, C., MARCHAND, S. & QUILES, A. (2019), «Le temple funéraire de Padiaménopé dans l'environnement de l'Assassif», *Rapport d'activité 2017-2018. Supplément au BIFAO 118*, Le Caire, p. 238-244.
- CROUTSCH, C., GOEPFERT, S. & ADAM, A.-M., éd. (2020), *Les puits de la Protohistoire dans l'est de la France*, Strasbourg.
- ČURČIĆ, S. (2010), *Architecture in the Balkans from Diocletian to Süleyman the Magnificent, (c. 300-1550)*, New Haven/London.
- DAVID, F., FARIZY, C. & JAUBERT, J. (1994), *Hommes et bisons du Paléolithique moyen à Mauran (Haute-Garonne)*, éd. du CNRS, Paris.
- DELL ACQUA, G.A. (1985), *La basilica di San Lorenzo in Milano*, Milano.
- DODSON, A. (2000), «The late Eighteenth Dynasty Necropolis at Deir el-Medina and the Earliest 'Yellow' Coffin of the New Kingdom», in R.J. Demarée & A. Egberts (éd.), *Deir el-Medina in the Third Millennium AD: a Tribute to Jac. Janssen*, *Egyptologische Uitgaven* 14, Leiden, p. 89-100.
- DUNANT, Ch. & POUILLOUX, J. (1958), *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos II. De 196 avant J.-C. jusqu'à la fin de l'Antiquité*, *Études thasiennes*, 5, Paris.
- DUVAL, N. & POPOVIĆ, V., éd. (2010), *Caričin Grad III. L'acropole et ses monuments* (CEFR 75-3), Rome.
- DUVAL, N., POPOVIĆ, V. et al., éd. (1984), *Caričin Grad I. Les basiliques B et J de Caričin Grad. Quatre objets remarquables de Caričin Grad. Le Trésor de Hadjučka Vodenica* (CEFR 75-1), Rome.
- ENSSLIN, W. (1954), s. v. *Praefectus Praetorio*, *RE* XXII, col. 2426-2502.
- FARNOUX, A., LEFÈVRE-NOVARO, D., ZOGRAPHAKI, V. et al. (2021), «Mission franco-grecque de Dréros (Crète): campagne de 2018», *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger*, <<https://journals.openedition.org/baefe/>>.
- FÉLIU, C., éd. (2020), *Les fortifications du Frankembourg à Neubois (67): rapport intermédiaire 2020*, Metz – Strasbourg.

- FOURNIER, J. (2018), «Archontes et théores thasiens du I^{er} au III^e siècle ap. J.-C. De la transformation à l'abandon des listes de magistrats», *Journal des Savants*, p. 3-53.
- FOURNIER, J. (2020), «De l'intérêt de (ne pas) devenir citoyen romain dans une cité grecque ordinaire. Le cas de Thasos», in G. Frija (éd.), *Être citoyen romain dans le monde grec au II^e siècle de notre ère* (Ausonius, *Scripta Antiqua* 139), Bordeaux, p. 223-245.
- GENTNER, S. & WALTER, M., éd. (2021), *Le site de hauteur de la Burg à Ratzwiller (67), occupations préhistorique et protohistorique: sondages exploratoires* [rapport 2020], Strasbourg.
- GODEFROY, J. (1665), *Codex Theodosianus cum perpetuis commentariis*, Lyon (publ. posthume A. Marville).
- GRANDJEAN, Y. & SALVIAT, F., éd. (2000), *Guide de Thasos*, 2^e édition refondue et mise à jour, Athènes.
- GROSSMANN, P. (1989), *Abu Mina, 1. Die Grufkirche und die Gruft*, *Archäologische Veröffentlichungen* 44, Mayence.
- GROSSMANN, P. (1998), «The pilgrimage center of Abū Mīnā», in D. Frankfurter (éd.), *Pilgrimage and Holy Space in Late Antique Egypt, Religions in the Greco-Roman world* 134, Leiden.
- HALL, H. R. (1923), «Ur and Eridu: The British Museum Excavations of 1919», *Journal of Egyptian Archaeology* 9, p. 177-195.
- HALL, H. R. (1930), *A Season's Work at Ur, al-Ubaid, Abu Shahrain (Eridu) and Elsewhere*, London.
- HAMON, P. (2015-2016), «Études d'épigraphie thasienne, IV. Les magistrats thasiens du IV^e siècle av. J.-C. et le royaume de Macédoine», *Bulletin de Correspondance Hellénique* 139-140, p. 67-125.
- HAMON, P. (2017), «Études d'épigraphie thasienne, V. Théores et archontes thasiens de l'époque hellénistique et impériale: du simple au double», *Bulletin de Correspondance Hellénique* 141, p. 245-286.
- HAYES, W. C. (1935), «The Egyptian Expedition 1934-1935: The Tomb of Nefer-Khewet and his Family», *Bulletin of the Metropolitan Museum of Arts* 30 (11.2), p. 17-36, <<https://doi.org/10.2307/3255037>>.
- HENRY, D. O., HIETALA, H. J., ROSEN, A. M., DEMIDENKO, Y. E., USIK, V. I. & ARMAGAN, T. L., «Human Behavioral Organization in the Middle Paleolithic: Were Neanderthals Different?», *American Anthropologist*, N.S. 106/1.
- JAUBERT, J., LORBLANCHET, M., LAVILLE, H., SLOTTMOLLER, R., TURQ, A. & BRUGAL, J. P. (1990), *Les chasseurs d'Aurochs de La Borde – un site du Paléolithique moyen* (Livernon, Lot), «Documents d'Archéologie Française» 27, Paris.
- JONES, A. H. M. (1964), «Collegiate Prefectures», *Journal of Roman Studies* 54, p. 78-89.
- KARIVIERI, A. (1994), «The 'Library of Hadrian' and the Tetraconch Church», in P. Castrién (éd.), *Post-Herulian Athens*, Helsinki.
- KOEHLER, H., DIEMER, S., MOINE, O. & WUSCHER, P. (2020), «Nouvel essai de synthèse sur le Paléolithique moyen alsacien», *Revue Archéologique de l'Est* 69, p. 19-50.
- KOEHLER, H., WEGMÜLLER, F., AUDIARD, B., AUGUSTE, P., BAHAIN, J. J., BOCHERENS, H., DIEMER, S., PREUSSER, F., PÜMPIN, C., SÉVÈQUE, N., STOETZEL, E., TOMBRET, O. & WUSCHER, P. (sous presse), «The Middle Palaeolithic occupations of Mutzig-Rain (Alsace, France)» in H. Koehler, N. Conard, H. Floss & A. Lamotte (éd.), *The Rhine during the Middle Paleolithic: boundary or corridor?* (Tübingen Publications in Prehistory, Settlement dynamics of the Middle Palaeolithic and Middle Stone Age, 5).
- KOEHLER, H., WEGMÜLLER, F., DETREY, J., DIEMER, S., HAUCK, T., PÜMPIN, C., RENTZEL, P., SÉVÈQUE, N., STOETZEL, E., WUSCHER, P., AUGUSTE, P., BOCHERENS, H., LUTZ, M. & PREUSSER, F. (2016), «Fouilles de plusieurs occupations du Paléolithique moyen à Mutzig-Rain (Alsace): premiers résultats», *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 113/3, p. 429-474.
- KUHNLE, G., éd. (2018), *Argentorate. Le camp de la VIII^e légion et la présence militaire romaine à Strasbourg* (Monographien, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, 141), Mainz.
- LEFÈVRE-NOVARO, D. (2018), «Phaistos, Dréros, Praisos: monuments publics et naissance de la polis en Crète», *Archimède. Archéologie et histoire ancienne* 5, p. 185-201. <<https://doi.org/10.47245/archimede.0005.var.01>>.
- LEFÈVRE-NOVARO, D., éd. (2021), *À l'aube de l'archéologie grecque*, Catalogue de l'exposition participative, Strasbourg, 19 mars-26 avril 2021, <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03353267>>.
- LLOYD, S. (1947), «The Oldest City: A Pre-Sumerian Temple Discovered at Prehistoric Eridu», *Illustrated London News* May 31, p. 581-583.
- LLOYD, S. (1948), «Uruk Pottery. A Comparative Study in Relation to Recent Finds at Eridu», *Sumer* 4/1, p. 39-51.
- LLOYD, S. (1984), *The Archaeology of Mesopotamia, from the Old Stone Age to the Persian Conquest* (revised edition, first published 1978), London.
- LLOYD, S. (1986), *The Interval: A Life in Near Eastern Archaeology*, Farington.
- MANTEL, É. & DUBOIS, S. éd. (à paraître), *Briga. Bilan de cinquante années de recherches*, *Revue archéologique de Picardie*, Numéro spécial, FATRA 4.
- MANTEL, É., DUBOIS, S. & DEVILLERS, S. (2006), «Une agglomération antique sort de l'anonymat (Eu, «Bois l'Abbé», Seine-Maritime): Briga ressuscitée», *Revue archéologique de Picardie* 3-4, 2006, p. 31-50.
- MANTEL, É., DUBOIS, S. & PARÉTIAS, J. (2020), «Briga, une ville de la Gaule Belgique. Comment une remise en question des données anciennes en révèle l'existence et son importance?», *Annales des XXVIII^e Rencontres Archéologiques de Saint-Céré* (Lot) 27, p. 51-64.
- MANTEL, É., DUBOIS, S., PARÉTIAS, J., VIKESNEL-SCHLOSSER, V., VOISIN, C., GAVAZZI, B. & RICHARD, M. (2020), «Étudier l'occupation d'une ville: les enjeux du PCR "Topographie générale et insertion territoriale de l'agglomération antique de Briga"», *Archimède. Archéologie et Histoire ancienne* [En ligne] 7, p. 216-229.
- MANTEL, É., PARÉTIAS, J. & MARLIN, L., dir. (2020), *Briga: aux confins septentrionaux de l'Empire, une ville romaine se révèle*, Catalogue de l'exposition «Quand la Normandie était romaine. Briga, une ville retrouvée» organisée au Musée des Antiquités Rouen Métropole, 26 décembre 2020-16 mai 2021/Chapelle du collège des Jésuites d'Eu, 24 juillet 2021-31 octobre 2021, Milano.
- MINIACI, G. (2010), «The Iconography of the Rishi Coffins and the Legacy of the Late Middle Kingdom», *JARCE* 46, p. 49-61.
- MINIACI, G. (2011), *Rishi Coffins and the Funerary Culture of the Second Intermediate Period Egypt*, GHP Egyptology 17, London.
- MOMMSEN, Th. (1901), «Die diocletianische Reichspraefectur», *Hermes* 36, p. 201-207.
- PALANQUE, J.-R. (1933), *Essai sur la préfecture du prétoire du Bas-Empire*, Paris.
- PIERREVELCIN, G., KYSELA, J. & FICHTL, S., éd. (2020), *Unité et diversité du monde celtique: 42^e colloque international de l'AFEAF, Prague, 2018*, Paris/Prague.
- PORENA, P. (2003), *Le origini della prefettura del pretorio tardoantica*, Rome.
- RENDU LOISEL, A.-C. & QUENET, Ph. (2020), «Nouvelles fouilles à Eridu – Abu Šahrain (Irak du Sud). Aux origines de la civilisation mésopotamienne», *Chroniques d'Archimède* 1, p. 11-14, <http://archimede.unistra.fr/fileadmin/upload/DUN/archimede/Chroniques_Archimede/B1.Eridu.pdf>.
- SAFAR, F. (1949), «Excavations of the General Directorate of Antiquities at Eridu. The Third Season 1948-1949» [en arabe], *Musier* 5/2, p. 159-184.
- SAFAR, F., MUSTAFA, M. A. & LLOYD, S. (1981), *Eridu*, Baghdad.
- SCHWIEN, J.-J., PÉTRY, F. & WATON, M.-D. (1994), «L'entrée de la rivière Ill dans Strasbourg», in *Strasbourg. 10 ans d'archéologie urbaine. De la caserne Barbade aux fouilles du Tram*. Catalogue de l'exposition de Strasbourg, 15 octobre 1994-29 janvier 1995, Strasbourg, Musées de la ville de Strasbourg, 1994, p. 77-83.
- SEECK, O. (1889), «Die Zeitfolge der Gesetze Constantins», *Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung* 10, p. 1-44 et 177-251 (deux parties).
- SEECK, O. (1919), *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr.*, Stuttgart.
- TAYLOR, J. E. (1855), «Notes on Abu Shahrain and Tel el Lahm», *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* 15, p. 404-415.
- THOMPSON, R. C. (1920), «The British Museum Excavations at Abu Shahrain

- in Mesopotamia in 1918», *Archaeologia* 70, p. 101-144.
- VAN BUREN, E. D. (1949), «Discoveries at Eridu», *Orientalia, Nova Series* 18/1, p. 123-124.
- VAQUERO, M. & PASTÓ, I. (2001), «The Definition of Spatial Units in Middle Palaeolithic Sites: The Hearth-Related Assemblages», *Journal of Archeological Science* 28, p. 1209-1220.
- VAUX, W. S. W. (1860), «On Some Flint Weapons and Other Objects of Antiquity Lately Discovered in Southern Babylonia», *Proceedings of the Society of Antiquaries of London* 2nd series 1, p. 64-69.
- WERLÉ, M. & TEGEL, W. (2021), *Les tours des Ponts-Couverts à Strasbourg. De la mise en défense de l'entrée de l'Ill aux prisons de la Ville. Étude de la tour 4 (Hans von Altheimsturm). Fouille programmée pluriannuelle 2020-2025. Rapport de fouille programmée 2020*, Strasbourg, DRAC Grand Est, Service régional de l'archéologie, 2021.
- WERLÉ, M., éd. (2020), *Les tours des Ponts-Couverts à Strasbourg. De la mise en défense de l'entrée de l'Ill aux prisons de la Ville. Projet de fouille programmée pluriannuelle 2020-2025. Rapport de prospection thématique 2019*, Strasbourg, DRAC Grand Est, Service régional de l'archéologie, 2020.
- ZOGRAPHAKI, V. & FARNOUX, A. (2014), «Dréros: cité et sanctuaires», in F. Gaignerot-Driessen & J. Driessen (éd.), *Cretan Cities: Formation and Transformation* (Collection AEGIS, 7) Louvain-La-Neuve, p. 103-117.
- ZUMSTEIN, H. (1997), «Les graffiti dans les prisons de la tour dite Heinrichsturm des Ponts-Couverts à Strasbourg», in *Actes du 10^e colloque international de glyptographie du Mont-Saint-Odile (France), 4 au 9 juillet 1996*, Braine-le-Château, Éditions de la Taille d'Aulme, 1997, p. 685-690.

La culture des jeux et des spectacles dans l'Afrique romaine

Permanence et continuité du Haut-Empire à l'Antiquité tardive

Les recherches sur les édifices de spectacle et les jeux donnés en Afrique romaine utilisent des sources variées, comme les vestiges archéologiques et la littérature antique, qui permettent de mieux comprendre l'importance des représentations dans les théâtres, les amphithéâtres et les cirques. En utilisant à la fois les documents écrits et figurés, nous pouvons appréhender ce qui motivait le commanditaire à offrir des jeux et quelle en était la réception par le public africain.

Research on entertainment buildings and games in Roman Africa uses a variety of sources, such as archeological remains and ancient literature, to better understand the importance of performances in theatres, amphitheatres and circuses. By using both written and figurative documents, we can grasp what motivated the sponsor to offer games and how they were received by the African public.

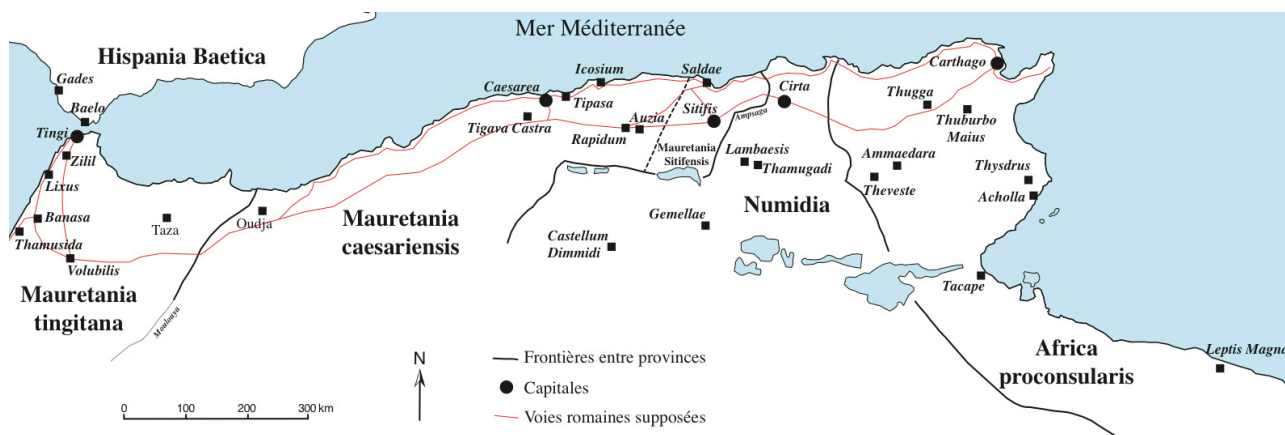


Fig. 1. Carte de l'Afrique antique romaine (© Adeline Pichot)

Étudier les jeux et les édifices de spectacle en Afrique romaine permet de mieux comprendre l'architecture des monuments et le déroulement des spectacles, mais également pourquoi les commanditaires offraient ces divertissements variés et comment ils étaient reçus par le public. De nombreuses sources, à la fois littéraires, historiques, archéologiques ou épigraphiques, permettent d'appréhender ce phénomène, par ailleurs répandu dans l'ensemble du monde romain. Notre étude se concentrera plus précisément sur les très nombreux témoignages provenant des provinces romaines d'Afrique :

- les vestiges archéologiques avec 58 théâtres, 56 amphithéâtres, six cirques et un odéon ;

- les mosaïques exposées dans les musées ou sur les sites archéologiques ;
- les textes antiques qui exaltent ou critiquent les jeux organisés en Afrique, en particulier le *De architectura* de Vitruve qui décrit le théâtre romain et le *De Spectaculis* de Tertullien, né à Carthage au milieu du II^e siècle de notre ère, qui dénonce les spectacles romains.

Cadre géographique et historique

L'Afrique romaine correspond à quatre provinces antiques (fig. 1), à savoir, d'est en ouest, les provinces *Africa Proconsularis* (capitale Carthago), *Numidia* (capi-

tale Cirta), *Mauretania Caesariensis* (capitale Caesarea) et *Mauretania Tingitana* (capitale Tingi)¹. Elle est délimitée à l'ouest par l'océan Atlantique et à l'est par le golfe de la Grande Syrte. Au-delà, se situe la Cyrénaïque qui, par son héritage politique et culturel, se rattache à la partie orientale de l'Empire romain, de langue et de civilisation grecques. De l'océan Atlantique jusqu'à la Cyrénaïque, l'Afrique romaine s'étend sur environ 2 500 km. Si le front de mer est très étendu, la pénétration à l'intérieur des terres est moins importante : à l'est, l'*Africa* et la *Numidia* font 300 km de large, la *Mauretania Caesariensis* se réduit très vite à une bande de 200 km puis à environ 50 km sur la Moulouya, ensuite le *limes* (la frontière militaire romaine) s'éloigne pour atteindre l'océan Atlantique en laissant accessibles 200 km de côte en Tingitane.

La chute de Carthage marque le début de la colonisation romaine en Afrique du Nord. Au printemps 146 av. notre ère, à la fin de la troisième guerre punique, une commission de dix sénateurs romains se prononça pour la transformation des possessions carthaginoises en province romaine : la *provincia Africa* était née. Rome a maintenu sa présence pendant plus de cinq siècles en Afrique, jusqu'à l'arrivée des Vandales au v^e siècle de notre ère. L'Afrique a connu un phénomène important d'acculturation, en particulier par l'urbanisation. Les cités et les agglomérations augmentèrent en nombre et en importance à l'époque romaine. Le développement des villes, favorisé par la paix romaine et l'essor économique, n'a pas été imposé de l'extérieur par la politique romaine, mais est l'œuvre des provinciaux eux-mêmes. Au iv^e siècle, au moins 500 villes d'environ 5 000 habitants sont connues pour l'ensemble de l'Afrique romaine et plus de 200 pour la seule Proconsulaire². Les indigènes qui souhaitaient faire partie de l'élite locale devaient suivre les us et coutumes de Rome. Même si l'Empire reconnaissait l'usage de différentes langues, il fallait parler latin ou grec et connaître les textes de loi afin de devenir magistrat.

Il est difficile de proposer des chiffres exacts pour estimer l'importance des cités, seules des approximations peuvent être présentées pour la période allant du milieu du ii^e siècle au milieu du iii^e siècle. Aucune méthode de comptage n'est tout à fait convaincante³, que l'on fasse une estimation par rapport au potentiel agricole du territoire d'une cité, à son approvisionnement en eau, aux restes archéologiques encore visibles, à la capacité d'un édifice de spectacle ou en comparant avec des données modernes. Les estimations proposées par les spécialistes sont intéressantes pour se faire une idée mais ne peuvent être considérées comme définitives, elles varient trop d'un auteur à l'autre. Par exemple, pour certains Carthage comptait probablement 100 000 habitants pour l'agglomération et sa banlieue⁴, pour d'autres, elle aurait été

la deuxième ville de l'Empire avec environ 300 000 personnes⁵.

Les spectacles étaient un phénomène urbain qui réunissait les habitants des villes et des campagnes. En effet, les agglomérations importantes possédaient un théâtre, un amphithéâtre ou un cirque. Ces monuments faisaient partie de leur parure monumentale. Vu les coûts de construction puis d'entretiens qu'ils engendraient, peu de villes pouvaient en posséder plusieurs. Seules les capitales de province, comme *Caesarea* de Maurétanie⁶ avec un théâtre, un amphithéâtre, un cirque et un stade supposé, ou Carthage avec ses quatre édifices dont le seul odéon connu en Afrique, possédaient les ressources nécessaires pour les bâtir et les entretenir. Les jeux pouvaient être offerts par des évergètes (bienfaiteurs), mais aussi organisés à but lucratif avec des places payantes⁷.

Pendant toute la période romaine, le nombre de jours consacrés aux divertissements n'a cessé d'augmenter. À la fin de la République à Rome, 76 jours par an leur sont réservés, dont dix-sept pour les jeux du cirque. Quatre siècles plus tard, le *Chronographe de 354*, un calendrier latin attribué au lapicide Furius Dionysius Philocalus (connu seulement par des copies médiévales et modernes), compte 177 jours de spectacles (101 pour les représentations théâtrales, 66 pour les jeux du cirque et 10 pour les combats de gladiateurs), ce qui représente plus de la moitié de l'année⁸. Il faut ajouter à ces dates officielles les jeux privés donnés par des familles puissantes lors des triomphes ou des funérailles. La vie d'un habitant de l'Empire était ponctuée par ces représentations⁹. Au tout début du ii^e siècle ap. J.-C., Juvénal l'a parfaitement souligné en écrivant que le peuple désirait seulement *panem et circenses* (JUVÉNAL, X, 81). De plus, offrir des spectacles à la population d'une cité, devenir un *editor ludii*, était un puissant instrument de propagande politique et pouvait permettre de grimper plus rapidement les échelons de la hiérarchie municipale.

Les monuments

Les vestiges en ruine ou restaurés sont les premiers témoignages des jeux en Afrique romaine. Il est important de bien comprendre l'architecture de chaque type de monument afin de mieux saisir les spectacles qui s'y déroulaient et l'impact qu'ils pouvaient avoir sur les spectateurs qui y prenaient place.

Théâtres

Le théâtre romain s'inspire de la forme architecturale de son prédécesseur grec, mais il en diffère par plusieurs aspects qui lui sont spécifiques¹⁰. Dans son traité *De l'architecture*, Vitruve le décrit longuement et

1 Voir LEPALLEY 1998 ; HUGONOT 2000.

2 CLAVEL-LÉVÉQUE 1984a, p. 47.

3 DUNCAN-JONES 1963.

4 DECRET & FANTAR 1998.

5 CHARLES-PICARD 1990.

6 Actuellement Cherchell en Algérie.

7 Sur le financement des jeux par l'évergétisme de l'oligarchie républicaine à Rome, voir VEYNE 1976, p. 387-415.

8 *CIL* I², p. 254-278.

9 VEYNE 1976, p. 702-706 : « Les spectacles : quatre mois de vacances ».

10 RUMPF 1950 ; LAUTER 1976 ; FRÉZOULS 1982.

propose un modèle type, une sorte de canon architectural¹¹. Toutefois, aucun théâtre romain ne suit ses règles architecturales à la lettre, car elles sont bien trop contraignantes et difficiles à appliquer¹². Chaque architecte concevait son bâtiment selon le terrain choisi, les matériaux utilisés, les moyens financiers et les besoins de la cité. Les théâtres romains suivent des caractéristiques générales que l'on retrouve dans les édifices africains¹³.

À Carthage, le théâtre est adossé à une colline sur le bord nord-est de la ville, il est orienté vers le sud-ouest. Il ne subsiste que très peu de choses de lui, il a été entièrement restauré au XIX^e siècle¹⁴. Les ressources épigraphiques ne sont d'aucune aide pour le dater. Édifiée au début du II^e siècle sous le règne d'Hadrien¹⁵ ou au milieu du II^e siècle¹⁶, une inscription nous indique que les dernières restaurations et transformations datent de 379-393¹⁷. Dans le *De Spectaculis*, Tertullien décrit seulement la *cavea* et son système de divisions horizontales et verticales¹⁸, mais un passage d'Apulée permet d'imaginer son décor et sa richesse sans difficulté :

in auditorio hoc genus spectari debet non pavimenti marmoratio nec proscaenii contabulatio nec scaenae columnatio sed nec culminum eminentia nec lacunarium refulgentia nec sedilium circumferetia...

« Dans un auditoire comme celui-ci, ce qu'il faut considérer, ce n'est pas le marbre des pavements, l'architecture du *proscenium*, la colonnade de la scène; ce ne sont pas les combles surélevés, les caissons aux brillantes couleurs, les gradins en demi-cercle. » Apulée, *Florides*, XVIII, 3¹⁹.

Le théâtre de *Thugga* (aujourd'hui Dougga) est un monument particulièrement bien conservé²⁰ (fig. 2). Construit en 168 ou 169 ap. J.-C., il pouvait contenir 3 500 spectateurs. La *cavea* y est divisée en trois parties distinctes séparées par des murets, on peut encore voir les rainures dans lesquelles étaient encastrés les blocs de pierre qui formaient les balustrades. En bas de la *cavea*, cinq rangs plus larges que les autres accueillent les sièges mobiles (fauteuils en bois) des personnages importants, ainsi placés aux meilleures places. Entre la *cavea* et la scène, se situait le petit *orchestra* qui servait aux spectateurs pour atteindre leur place.

Le mur du *pulpitum* (situé sous la scène, il mesure une hauteur d'un mètre) est décoré de cinq niches semi-circulaires et rectangulaires, avec un petit escalier de chaque côté. La scène mesure 37 m sur 5,50 m, son dallage est très soigné. La colonnade du mur de scène a été reconstruite en partie, les morceaux de colonnes retrouvés lors des fouilles ont été remontés; on peut ainsi admirer tout le premier et le début du deuxième niveau. Derrière, se trouvait le mur de scène proprement dit qui fermait tout le monument. Trois



Fig. 2. Vues des gradins (a) et du mur de scène (b) du théâtre de Thugga (© Adeline Pichot)

portes le perçaient et permettaient aux artistes d'entrer et de sortir.

Ainsi en utilisant à la fois les vestiges archéologiques du théâtre de Carthage et d'autres sites africains, ainsi que les descriptions rédigées par certains auteurs antiques, nous pouvons restituer l'architecture et les aménagements intérieurs de cet édifice, même s'ils n'ont pas résisté au passage du temps.

Amphithéâtres

Création originale romaine, l'amphithéâtre est une construction où se déroulaient les combats de gladiateurs et les chasses²¹. Il n'existe aucun traité d'architecture ou de commentaires antiques sur sa construction. Sa fonction même atténuée les exigences architecturales d'acoustique et de distribution. Les spectacles étaient vus par un très grand nombre de spectateurs et accompagnés d'une musique tonitruante. Il fallait accueillir la foule et permettre à chacun de suivre l'ensemble des combats de gladiateurs ou des chasses.

Le choix de l'emplacement et ses caractéristiques topographiques étaient importants. Les architectes choisissaient donc un terrain dont la forme et la nature se prêtaient au mieux à leur réalisation. Le fonctionnement d'un amphithéâtre posait des problèmes de dégagement et il fallait réserver autour du monument

¹¹ VITRUVÉ, *De l'architecture*, V, 3-9.

¹² ISLER 1989; SEAR 1990; GROS 1994.

¹³ GROS 1996, p. 272-307, en part. p. 290-294.

¹⁴ CHARLES-PICARD & BAILLON 1992; ROS 1996.

¹⁵ Selon l'architecture et le décor, d'après LACHAUX 1979.

¹⁶ GOLVIN 2003.

¹⁷ CIL VIII, 24 588.

¹⁸ TERTULLIEN, *Les spectacles*, III, 6.

¹⁹ Texte établi et trad. par P. Vallette, Paris, 1971.

²⁰ LACHAUX 1979, p. 133-135.

²¹ GOLVIN 1988; GROS 1996, p. 317-345; WELCH 2007.

un espace libre destiné à la circulation des spectateurs. Cette place existait rarement en ville et les amphithéâtres étaient plus facilement installés à l'extérieur des agglomérations, à proximité immédiate de l'une des voies principales. Si l'amphithéâtre se trouvait à l'intérieur du périmètre urbain, sa position était toujours périphérique. L'orientation par rapport au soleil n'exigeait pas de recherche particulière, en effet une partie de la *cavea* était toujours exposée et dans certains édifices, probablement pas tous, le *velum* – un voile tendu au-dessus des gradins – permettait de protéger les spectateurs.

Le plus bel exemple d'amphithéâtre en Afrique est celui de *Thysdrus* (fig. 3), actuellement El Djem en Tunisie. Entièrement construit en dur, comme l'amphithéâtre flavien (Colisée) à Rome, il n'est pas installé contre une colline ou dans une dépression du terrain, mais sur une surface plane. Il date du III^e siècle de notre ère et fait partie des dix plus grands amphithéâtres de l'Empire romain, pouvant accueillir 30 000 personnes²².



Fig. 3. Façade extérieure de l'amphithéâtre de *Thysdrus* (© Adeline Pichot)

Cirques

Le cirque romain a une forme très allongée et étroite, fermée d'un côté par un demi-cercle et de l'autre par les écuries (*carceres*). Si cette forme rappelle celle de l'hippodrome, sa recherche architecturale en fait une invention originale au même titre que l'amphithéâtre²³ (fig. 4). Le nombre de *carceres* varie selon la taille de l'édifice. La ligne inclinée, sur laquelle étaient placées les stalles de départ, offrait à chaque concurrent les mêmes chances de gagner. La *spina* divisait en deux l'arène dans le sens de la longueur. Ce muret était décoré de plusieurs éléments lapidaires, Tertullien décrit des œufs et des dauphins qui permettaient d'indiquer le nombre de tours effectuées par les attelages, des colonnes, des autels et des obélisques²⁴. À chaque extrémité, se trouvait une borne (*meta*) de forme semi-cylindrique autour de laquelle tournaient les chars. La *meta secunda* se trouvait vers les écuries

et la *meta prima* à l'opposé, puisque c'est autour d'elle que se faisait le premier virage de la course²⁵.

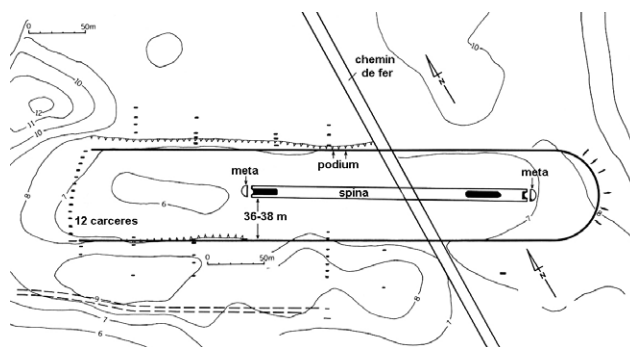


Fig. 4. Plan du cirque de Carthage (© Adeline Pichot)

Seules des villes importantes possédaient un cirque construit en dur, comme à Carthage. Bien souvent, il suffisait de disposer d'un terrain plat et de quelques poteaux pour créer un champ de courses. Le cirque de Carthage contenait entre 60 000 et 70 000 personnes. Son plan était très proche de celui du *Circus Maximus* de Rome, le modèle par excellence pour tous les cirques romains²⁶.

Les représentations

Les édifices de spectacle étaient donc particulièrement nombreux en Afrique. Chacun étant spécifiquement conçu pour les spectacles qu'il accueillait. Le terme de « représentation » permet à la fois d'introduire les représentations en tant que spectacles, mais également les représentations iconographiques, en particulier les mosaïques, ainsi que la « représentation » de l'autorité romaine, à travers la propagande impériale qui se manifestait lors des *pompae* et des défilés précédant les jeux.

La propagande impériale ou le culte fait spectacle

Comme le mentionne à de nombreuses reprises Tertullien²⁷, les jeux (*ludi*) furent créés pour honorer des divinités, pour célébrer les empereurs, le jour de leur avènement au pouvoir ou d'un grand succès militaire. Ces célébrations comportaient des éléments religieux et des spectacles²⁸. Une procession solennelle (*pompa circensis*) avec les statues des principales divinités précédait les festivités²⁹. Elle est décrite en ces termes par Tertullien³⁰ : « la profusion des simulacres, l'armée des images, des chars, des litières, des brancards, des sièges, des dépouilles [...] que de cérémonies, que de sacrifices précèdent, accompagnent, interrompent

²² GOLVIN 1988, p. 209 sq.; GOLVIN & LANDES 1990, p. 141-146.

²³ HUMPHREY 1986; GROS 1996, p. 346-361.

²⁴ TERTULLIEN, *Les spectacles*, VIII, 3-6.

²⁵ FAUQUET 2008.

²⁶ CIANCIO ROSSETTO 1993; EAD. 2008.

²⁷ TERTULLIEN, *Les spectacles*, V, 2, 4-6 et 8.

²⁸ Sur le sens religieux des jeux, voir déjà PIGANIOL 1923, p. 137-149.

²⁹ La procession du cirque, la *pompa circensis*, est bien connue pour les Jeux Romains par la longue description que lui consacre Denys d'Halicarnasse (*Antiquités Romaines*, VII, 71, 4 – 73, 5), en grande partie tirée des annales de Fabius Pictor (frg. 20 Chassignet), premier « annaliste » romain (fin III^e siècle av. J.-C.); voir PIGANIOL 1923, p. 15-31; CLAVEL-LÉVÉQUE 1984b, p. 40-45; NELIS-CLÉMENT 2008, p. 440-444.

³⁰ TERTULLIEN, *Les spectacles*, VII, 2.

ces jeux! Combien de collèges d'augures! Combien de sacerdoces divers! Combien de fonctions mises en mouvement! ». Cela correspond bien à la description donnée par Ovide³¹, mais ce dernier semblait apprécier ce spectacle. En effet, dans son texte, il rapporte que les représentations des dieux les plus importants du panthéon romain défilaient et que chaque spectateur, reconnaissant la divinité qu'il vénérât tout particulièrement, applaudissait davantage à son passage. Si telle ou telle divinité était particulièrement appréciée dans une ville, elle devait être mise en avant lors du défilé. Dans les théâtres et les amphithéâtres, une procession du même type se déroulait avec, à la fin, le dépôt des images des dieux sur un lit de parade (*pulvinar*) placé face à la scène ou à l'arène (où, à l'époque impériale, l'empereur lui-même prit place parmi les dieux, si bien que le *pulvinar* finit par désigner la loge impériale au cirque)³². Les dieux pouvaient ainsi suivre les spectacles donnés en leur honneur. Auteur chrétien, Tertullien dénonce la dimension religieuse des *ludi*, qui semble le gêner davantage que la violence des combats de gladiateurs ou l'obscénité de certaines scènes de théâtre. La religion semble bien avoir été un élément important et vivant pour les spectateurs et pour ceux qui organisaient les jeux. Tout en rendant hommage aux dieux, les spectateurs, et par extension toute la cité ainsi que son territoire, rendaient hommage dans le même temps aux magistrats de la cité et à l'empereur. Cette procession permettait d'intégrer totalement les divertissements dans le culte rendu aux dieux et à l'empereur.

Ludi circenses et ludi scaenici

Lors des *ludi circenses*, du matin jusqu'au soir, on pouvait assister à une succession de courses de chars ou de chevaux, mais aussi à des luttes et à des exercices athlétiques. Le calendrier de Philocalus (IV^e siècle) montre que le nombre habituel de courses (*missus*) était de 24 en une journée. Le spectacle favori des Romains semble bien avoir été les courses de chars à quatre ou deux chevaux. Des corporations (*factiones*) s'occupaient de recruter les cochers et d'acheter les chevaux. Elles organisaient les épreuves du cirque pour le compte de magistrats ou de riches citoyens qui les offraient à leurs concitoyens. Quatre factions se partageaient les faveurs du public : les Bleus, les Verts, les Blancs et les Rouges (*Prasina, Venata, Albata et Russata*). Les paris étaient très nombreux et les auriges victorieux amassaient des fortunes considérables. Au III^e siècle ap. J.-C., les Blancs tombèrent sous la domination des Bleus et les Rouges sous celle des Verts. Les deux factions restantes devinrent extrêmement importantes et elles jouèrent un rôle politique de premier

plan. Elles furent chacune adoptées par une partie de la société : à Rome, la plèbe s'identifiait aux Verts et les Bleus symbolisaient l'aristocratie³³.

Les pièces jouées lors des *ludi scaenici* étaient adaptées du répertoire grec³⁴. Les tragédies de Livius Andronicus, Accius et Sénèque reprennent les sujets traités par Euripide (V^e siècle av. J.-C.). Les auteurs de la comédie latine dite *palliata*, notamment Plaute et Térence, ont cherché leurs modèles dans la Nouvelle Comédie attique de la fin du IV^e jusqu'au III^e siècle av. J.-C., et notamment chez Ménandre³⁵. On ne sait pas jusqu'à quelle date les textes classiques furent réellement représentés, mais ils continuèrent d'être lus ou déclamés lors de certaines assemblées littéraires. Les mimes (des comédies burlesques et satiriques), les atellanes (des pièces improvisées et masquées) et les pantomimes côtoyaient les bateleurs, les saltimbanques et les prestidigitateurs.

Les tragédiens et les comédiens portaient des masques réalisés en bois, en cuir ou en cire. Ils recouvraient la figure et emboîtaient la tête à l'aide d'une perruque. La bouche, largement ouverte, servait de porte-voix. Les masques de tragédie étaient de forme allongée, pour renforcer l'aspect noble et imposant des personnages. La saillie des traits et la taille des yeux exagéraient les sentiments violents. L'apparence pathétique de l'acteur devait frapper les spectateurs jusqu'au dernier rang. Les masques de comédie étaient nettement plus proches des proportions humaines, même si bien souvent leur aspect était grotesque. L'un des seuils de la maison des Masques à Hadrumetum (Sousse en Tunisie) s'orne de trois masques qui pourraient représenter les protagonistes d'une scène typique de la comédie (fig. 5) : à gauche une courtisane dont la coiffe jaune indique la cupidité, au milieu un vieux père en colère et à droite une esclave à l'expression autoritaire et rusée.



Fig. 5. Seuil de la maison des Masques à Sousse en Tunisie (photographie Gilles Mermet, d'après M. BLANCHARD-LEMÉE & G. MERMET, *Sols de l'Afrique romaine : mosaïques de Tunisie*, Imprimerie Nationale, Paris, 1995, p. 222)

Pour la *comoedia togata*, les acteurs jouaient en costume romain (la toge) et interprétaient des rôles d'artisans ou de marchands italiens, avec des noms latins, dans le cadre de scénarios qui se passaient en Italie. On trouve dans la *togata* une amorce de satire

31 OVIDE, *Les amours*, III, 2.

32 GOLVIN 2008.

33 MARICQ 1950, p. 397-402; CAMERON 1976; NELIS-CLÉMENT 2002. Il y aurait eu à l'origine trois couleurs seulement (Blanc, Rouge, Vert); le Bleu serait apparu ensuite (cf. JEAN LE LYDIEN, *Des mois*, IV, 30) comme un dédoublement du Vert correspondant à la plèbe. Sur la valeur symbolique des couleurs des factions, liée à la tripartition fonctionnelle commune aux peuples indo-européens (cf. DUMÉZIL 1954, p. 45-61), voir DRAGON 1974, p. 336-337.

34 CLAVEL-LÉVÉQUE 1984b, p. 45-63.

35 SUERBAUM 2014, p. 178-272.

sociétale, mais son répertoire reste celui de la Nouvelle comédie ou de la *palliata*³⁶.

Les agones de type hellénistique

Les concours (*agones* ou *certamina*), développés sous l'Empire, comportaient des épreuves hippiques, gymniques et musicales. Il semble que l'Afrique ait été une des régions occidentales où ces grands concours agonistiques ont connu le plus de succès. Des *agones* étaient organisés avec l'autorisation et souvent en l'honneur de l'empereur. Les vainqueurs recevaient généralement une couronne à l'imitation des jeux grecs et une somme d'argent. À Carthage, Septime Sévère fonda deux concours grecs : les *Asklepieia* et les *Pythia*, qui copiaient les jeux de Delphes. Ces spectacles se déroulaient traditionnellement dans un stade, mais aucun stade n'est connu en Afrique. Ils pouvaient donc avoir lieu dans l'arène de l'amphithéâtre ou du cirque, ou sur la place principale de la ville quand aucun endroit adapté n'existait.

Munera et venationes

Les combats de gladiateurs (*munera*) constituent des spectacles à part. Organisés pour la première fois à Rome en 264 av. J.-C., lors de jeux privés offerts à l'occasion des funérailles de Junius Brutus Pera, ils ne devinrent publics qu'en 150 av. J.-C.³⁷. Au début, les *munera* se déroulaient sur des places publiques réaménagées à cet effet (le Forum Boarium ou le Forum à Rome). Au cours du 1^{er} siècle avant notre ère, les premiers amphithéâtres furent construits en Italie (Pouzzoles, Capoue, Pompéi), avant de se répandre dans l'ensemble du monde romain³⁸. Des combats d'animaux, des chasses (*venationes*) ou des luttes entre troupes armées s'inséraient entre les *munera*³⁹. Une journée dans l'amphithéâtre commençait par la *pompa circensis*, suivie des chasses et des combats entre animaux pendant la matinée, puis venaient les exécutions des condamnés en milieu de journée et enfin les combats de gladiateurs tout le reste de la journée⁴⁰. Contrairement aux idées reçues, les combats navals (*naumachiae*) se déroulaient sur des plans d'eau aménagés pour l'occasion, mais pas dans des amphithéâtres. Les canalisations retrouvées dans les amphithéâtres servaient seulement à drainer l'eau de pluie, qui aurait rapidement abîmé les monuments si elle n'avait pas été évacuée.

Même si Tertullien n'évoque à aucun moment les chasses (*venationes*) dans ses écrits, de nombreux vestiges archéologiques montrent que les spectateurs africains se passionnaient pour ces spectacles et les animaux sauvages. De très nombreuses mosaïques représentent les bêtes de l'amphithéâtre, le lion occu-

pant une place de choix sur ces pavements, et des chasses ou des condamnés aux bêtes de façon très naturaliste. Celle de Smirat en Tunisie (fig. 6) rend compte d'une chasse sanglante, où quatre bestiaires armés de lances sont opposés à quatre léopards. Le combat se déroule sous l'égide de Diane et de Dionysos (déesse de la chasse et dompteur des fauves), ce qui souligne le caractère fortement religieux des jeux. Au centre, le serviteur d'un notable local apporte la somme pour payer le spectacle, c'est-à-dire quatre sacs de mille deniers chacun. L'histoire est expliquée en détail sur la mosaïque, qui orna certainement la demeure du généreux donateur Magerius au milieu du III^e siècle ap. J.-C.



Fig. 6. Mosaïque de Smirat exposée au musée de Sousse en Tunisie (photographie Gilles Mermet, d'après M. BLANCHARD-LEMÉE & G. MERMET, *Sols de l'Afrique romaine: mosaïques de Tunisie*, Imprimerie Nationale, Paris, 1995, p. 216)

Conclusion

Si les spectacles furent condamnés par la religion chrétienne dès Tertullien⁴¹, des attestations de jeux tardifs sont connues aux III^e-IV^e siècles de notre ère. Si d'un côté des voix s'élèvent contre ces jeux, de l'autre, de nombreuses sources confirment leur persistance pendant toute l'Antiquité tardive et même au-delà. Les édifices de spectacle ont souvent été abandonnés après le V^e siècle de notre ère et leurs matériaux démontés. Quelques témoignages attestent cependant de leur réutilisation à la Renaissance. Le *Code théodosien*, en empêchant les particuliers de s'emparer des monuments des jeux (XV et XVI) et en légiférant pour qu'ils soient restaurés et entretenus (XV, 1, 11 et 15-33), montre bien leur importance pour le pouvoir jusqu'au V^e siècle de notre ère. Les cités ne devaient pas perdre la parure monumentale reçue de leurs aïeux (XV, 1, 1)⁴². L'épigraphie établit également la restauration régulière ou la reconstruction en cas de destruction des monuments des jeux de Rome. La disparition

³⁶ SUERBAUM 2014, p. 272-277.

³⁷ TITE-LIVE, *Abrégé de l'histoire romaine*, 16, 6; VALÈRE MAXIME, *Faits et dits mémorables*, II, 4, 7; TERTULLIEN, *Les spectacles*, XIII.

³⁸ GOLVIN & LANDES 1990, p. 39-40; GROS 1996, p. 320-323; WELCH 2007; PICHOT 2012, p. 41.

³⁹ CLAVEL-LÉVÊQUE 1984b, p. 78-86.

⁴⁰ VISMARA 2001.

⁴¹ TERTULLIEN, *Les spectacles*; voir aussi : CYPRIEN, *À Donat*, 7-8; PRUDENCE, *Hamartigénie (De l'origine du mal)*; AUGUSTIN, *Confessions*, III, 2 et VI, 8; SALVIEN, *Le gouvernement de Dieu*, VI, 2. Liste complémentaire d'auteurs moins connus chez DUGAST 2007, p. 13, n. 14.

⁴² Le même intérêt existe pour les temples païens qui sont fermés au culte mais qui ne sont pas détruits, *Code Théodosien* XVI, 10, 3-4.

des gladiateurs avant les *ludi scaenici* et *circenses* tient certainement plus aux mauvaises conditions économiques de l'Empire romain, qui ne permettaient plus d'entretenir les *ludi* pour former les gladiateurs, ni de payer des sommes colossales pour offrir des *munera*, qu'aux considérations morales ou à l'éthique religieuse. D'ailleurs Augustin évoque presque toujours la gladiature en termes historiques et métaphoriques, mais jamais des combats contemporains en Afrique⁴³. L'œuvre d'Augustin confirme bien la disparition précoce de la gladiature en Afrique au milieu du IV^e siècle de notre ère⁴⁴. Dans le royaume vandale fondé par Genséric après la conquête de 430, le mode de vie romain fut conservé avec ses jeux et ses spectacles, mais sans gladiature⁴⁵. Les Vandales ont entretenu des bâtiments romains comme le cirque de Carthage, qui a servi pour des courses jusqu'à l'époque byzantine⁴⁶.

Dans tous les textes antiques que nous venons de citer, la religion semble être un élément fondamental des jeux. En particulier la *pompa*, le défilé inaugural, qui permettait d'intégrer totalement les divertissements dans le culte rendu aux dieux et à l'empereur. Ces spectacles remportaient un franc succès auprès des habitants des villes et des campagnes. Il est très net qu'offrir des jeux renforçait grandement le statut d'un *editor ludi*, qui n'hésitait pas ensuite à afficher le faste de son don, dans sa demeure, à l'aide d'une mosaïque rappelant l'événement. Toutes ces sources archéologiques et philologiques permettent à la fois de comprendre l'architecture des monuments, les spectacles, mais également leur importance pour les populations, leur force d'acculturation et d'intégration politique au monde romain.

⁴³ Notamment lorsqu'il évoque Spartacus : AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, III, 26.

⁴⁴ HUGONOT 1996.

⁴⁵ PROCOPE DE CÉSARÉE, *La guerre contre les Vandales : Guerres de Justinien*, IV, 6, 6-9 : « quand ils jouissaient de loisirs, ils (sc. les Vandales) passaient dans les théâtres et les hippodromes, et s'ils se livraient à toutes sortes de plaisirs, ils aimaient spécialement ceux de la chasse. Ils avaient aussi des danseurs et des mimes, et il leur était fréquent d'assister à des auditions et des spectacles ». Voir GHADDHAB 2008.

⁴⁶ HUMPHREY 1986, p. 297-306 ; MAURIN 2008, p. 92-94.

Bibliographie

Sources : textes et traductions

- APULÉE, *Florides. Texte établi et traduit par Paul Vallette*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.
- JUVÉNAL, *Satires. Texte établi et traduit par Pierre de Labriolle et François Villeneuve*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- OVIDE, *Les Amours. Texte établi et traduit par Henri Bornecque*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- PROCOPE DE CÉSARÉE, *La guerre contre les Vandales : Guerres de Justinien, Livres III et IV ; traduction Denis Roques*, Les Belles Lettres, Paris, 2004.
- SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu – Œuvres philosophiques complètes. Traduction sous la direction de J.-J.-F. Poujoulat et J.-B. Raulx*, Les Belles Lettres, Paris, 2018.
- TERTULLIEN, *Les spectacles (De spectaculis). Traduction et commentaire de Marie Turcan (Sources chrétiennes, 332)*, Paris, Éditions du Cerf, 2012.

Études modernes

- BLANCHARD-LEMÉE, M., & MERMET, G. (1995), *Sols de l'Afrique romaine : mosaïques de Tunisie*, Paris.
- CAMERON, A. (1976), *Circus Factions, Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford.
- CHARLES-PICARD, G. (1990), *La civilisation de l'Afrique romaine*, 2^e éd. mise à jour (1^{re} éd. 1959), Paris.
- CHARLES-PICARD, G. & BAILLON, M. (1992), « Le théâtre romain de Carthage », in *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord : spectacles, vie portuaire, religions* (Actes du 115^e Congrès national des Sociétés savantes, Avignon, 1990), Paris, p. 11-27.
- CIANCIO ROSSETTO, P. (1993), s.v. « Circus Maximus », in M. Steinby (éd.), *Lexicon Topographicum Urbis Romae*, I (A-C), Roma, p. 272-277.
- CIANCIO ROSSETTO, P. (2008), « La ricostruzione architettonica del Circo Massimo: dagli scavi alla maquette elettronica », in J. Nelis-Clément & J.-M. Roddaz (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, p. 17-38.
- CLAVEL-LÉVÉQUE, M. (1984a), *Villes et structures urbaines dans l'Occident romain*, 2^e éd. (1^{re} éd. 1971), Paris.
- CLAVEL-LÉVÉQUE, M. (1984b), *L'Empire en jeux. Espace symbolique et pratique sociale dans le monde romain*, Paris.
- DECRET, F. & FANTAR, M. (1998), *L'Afrique du nord dans l'Antiquité : histoire et civilisation (des origines au V^e siècle)*, Paris.
- DRAGON, G. (1974), *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris.
- DUGAST, F. (2007), « Spectacles et édifices de spectacles dans l'Antiquité tardive : la mémoire prise en défaut », in Ch. Landes & J.-M. Carrié (éd.), *Jeux et spectacles dans l'Antiquité tardive*, *Antiquité tardive* 15, p. 11-20.
- DUMÉZIL, G. (1954), *Rituels indo-européens à Rome*, Paris.
- DUNCAN-JONES, R. (1963), « City population in Roman Africa », *The Journal of Roman Studies*, 53, p. 85-90.
- FAUQUET, F. (2008), « Le fonctionnement du cirque romain. Déroulement d'une course de chars », in J. Nelis-Clément & J.-M. Roddaz (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, p. 261-290.
- FRÉZOULS, É. (1982), « Aspects de l'histoire architecturale du théâtre romain », in ANRW, II, 12, 1, Berlin-New York, p. 343-441.
- GHADDHAB, R. (2008), « Les édifices de spectacle en Afrique : prospérité et continuité de la cité classique pendant l'Antiquité tardive ? », in J. Nelis-Clément & J.-M. Roddaz (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, p. 109-132.
- GOLVIN, J.-C. (1988), *L'amphithéâtre romain. Essai sur la théorisation de sa forme et de ses fonctions*, 2 vol., Paris.

- GOLVIN, J.-C. (2003), *L'Antiquité retrouvée*, Paris.
- GOLVIN, J.-C. (2008), « Réflexion relative aux questions soulevées par l'étude du *pulvinar* et de la *spina* du Circus Maximus », in J. Nelis-Clément & J.-M. Roddaz (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, p. 79-87.
- GOLVIN, J.-C. & LANDES, Ch. (1990), *Amphithéâtres et gladiateurs*, Paris.
- GROS, P. (1994), « Le schéma vitruvien du théâtre latin et sa signification dans le système normatif du *De architectura* », *Revue archéologique*, p. 57-80.
- GROS, P. (1996), *L'architecture romaine, du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*, t. 1, *Les monuments publics*, Paris.
- HUGONNIOT, Ch. (1996), *Les spectacles de l'Afrique romaine: une culture officielle municipale sous l'Empire romain*, Université de Paris IV-Sorbonne, Paris.
- HUGONNIOT, Ch. (2000), *Rome en Afrique. De la chute de Carthage aux débuts de la conquête arabe*, Paris.
- HUMPHREY, J.H. (1986), *Roman circuses: arenas for chariot racing*, London.
- ISLER, H. P. (1989), « Vitruvius Regeln und die erhaltenen Theaterbauten », in H. Geertman & J. J. de Jong (éd.), *Munus non ingratum. Proceedings of the International Symposium on Vitruvius' De Architectura and the Hellenistic and Republican Architecture (Leiden, 20-23 January 1987)*, BABesch, suppl. 2, Leiden, p. 141-153.
- LACHAUX, J.-C. (1979), *Théâtres et amphithéâtres d'Afrique proconsulaire*, Aix-en-Provence.
- LAUTER, H. (1976), « Die hellenistischen Theater der Samniten und Latiner in ihrer Beziehung zur Theaterarchitektur der Griechen », in P. Zanker (éd.), *Hellenismus in Mittelitalien. Kolloquium in Göttingen vom 5. bis 9. Juni 1974*, Göttingen, p. 413-430.
- LEPELLEY, C. (1998), « L'Afrique », in C. Lepelley (éd.), *Rome et l'intégration de l'Empire, 44 av. J.-C.-260 ap. J.-C.*, t. 2, *Approches régionales du Haut-Empire romain*, Paris, p. 71-112.
- MARICQ, G. (1950), « Factions du cirque et partis populaires », *Académie royale de Belgique, Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 36, p. 396-421.
- MAURIN, L. (2008), « Les édifices de cirque en Afrique: bilan archéologique », in J. Nelis-Clément & J.-M. Roddaz (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, p. 91-108.
- NELIS-CLÉMENT, J. (2002), « Les métiers du cirque, de Rome à Byzance: entre texte et image », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 13, p. 265-309.
- NELIS-CLÉMENT, J. (2008), « Le cirque romain et son paysage sonore », in J. Nelis-Clément & J.-M. Roddaz (éd.), *Le cirque romain et son image*, Bordeaux, p. 431-457.
- PICHOT, A. (2012), *Les édifices de spectacles des Maurétanies romaines*, Montagnas.
- PIGANIOL, A. (1923), *Recherches sur les jeux romains. Notes d'archéologie et d'histoire religieuse*, Strasbourg.
- ROS, K. E. (1996), « The Roman Theater at Carthage », *American journal of archaeology*, 100, p. 449-489.
- RUMPF, A. (1950), « Die Entstehung des römischen Theaters », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts (römische Abteilung)*, 3, p. 40-50.
- SEAR, F.B. (1990), « Vitruvius and Roman Theater Design », *American journal of archaeology*, 94, p. 249-258.
- SUERBAUM, W. (2014), *Nouvelle histoire de la littérature latine*, 1, *La littérature de l'époque archaïque, des origines à la mort de Sylla. La période pré-littéraire et l'époque de 240 à 78 av. J.-C.* (version française sous la direction de G. Freyburger et F. Heim), Turnhout.
- VEYNE, P. (1976), *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris.
- VILLE, G. (1981), *La gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, Rome.
- VISMARA, C. (2001), « La giornata di spettacoli », in A. La Regina (éd.), *Sangue e arena (Roma, Colosseo, 22 giugno 2001-7 gennaio 2002)*, Milano, p. 199-221.
- WELCH, K. E. (2007), *The Roman Amphitheatre from its Origins to the Colosseum*, Cambridge.

Les membres de l'UMR ARCHIMÈDE publient (2018-2020)

Anne-Marie ADAM, Christophe CROUTSCH & Sébastien GOEPFERT (éd.), *Les puits de la Protohistoire dans l'est de la France*, « MAGE, 6 », Strasbourg, AVAGE (Association pour la Valorisation de l'Archéologie dans le Grand Est), 2020, 256 p.



Ce volume réunit les textes des communications présentées lors de la table ronde « Les Puits protohistoriques » qui s'est tenue à la Maison interuniversitaire des sciences de l'Homme-Alsace (MISHA) en octobre 2018. Cette manifestation a été portée par l'UMR 7044 et la DRAC Grand Est (SRA Alsace), en collaboration avec ANTEA Archéologie et Archéologie Alsace, et avec la participation de l'INRAP. Elle a rassemblé différents acteurs issus de l'archéologie préventive – INRAP, entreprises privées et ser-

vices des collectivités (Département de la Moselle, Pôle archéologie préventive de Metz métropole, Service archéologie de la Communauté urbaine du Grand Reims, Archéologie Alsace), de l'Université de Strasbourg et du Service régional de l'Archéologie. L'idée de regrouper des archéologues protohistoriens autour de la thématique des puits s'est imposée en raison de la découverte récente, sur différents chantiers préventifs en Alsace, de structures d'approvisionnement en eau, comme à Erstein ou encore à Marckolsheim.

Il a également paru pertinent de confronter ces questionnements à une échelle géographique plus large, en réunissant autour de ces thématiques des archéologues travaillant dans des régions voisines (notamment la Lorraine, La Champagne et la Bourgogne). La réflexion s'est organisée autour de plusieurs axes: la terminologie des points d'accès à l'eau, les moyens techniques mis en œuvre pour accéder à cette ressource, la chronologie (datation et durée d'utilisation) des puits, les relations entre les puits et l'habitat et la place de ces structures dans le territoire. Les résultats de la table ronde illustrent le rôle incontournable que jouent les puits, et autres points d'approvisionnement en eau, dans les recherches sur l'organisation et le statut des habitats protohistoriques.

Céline BORELLO & Airtou POLLINI (éd.), *Les territoires au croisement du temps et de l'espace. Mobilités, identités et paysages*, « Hors-Série des Actes du Cresat, 1 », Mulhouse, Cresat, 2019, p. 13-94.



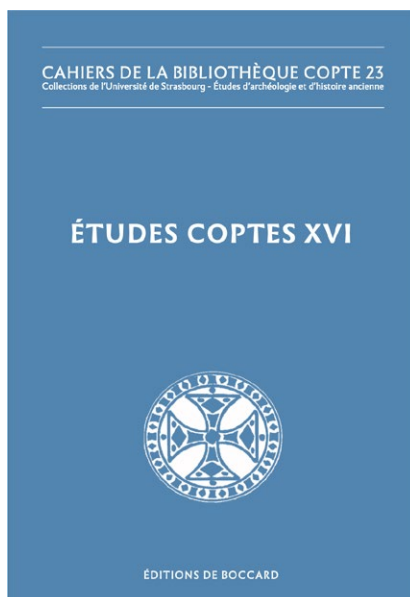
La question des territoires en histoire est une préoccupation réactualisée à partir de la fin du xx^e siècle, après une période de désintérêt, sans doute parce qu'elle combine des thématiques traitées par deux disciplines, l'histoire et la géographie. L'interaction entre ces deux domaines, louée comme un trait innovant ou « à la mode », est en réalité très ancienne, et l'on peut rappeler les origines communes chez les auteurs grecs antiques, où l'intérêt pour la description du monde connu, l'*oikoumène*, associait systématiquement les préoccupations de nos deux disciplines actuelles. Après avoir

rappelé l'antiquité de l'étude combinée de la géographie et de l'histoire, il est opportun de revenir à nos méthodes et perspectives. En effet, les études historiques sur les territoires et les villes, modernes et anciennes, constituent un domaine en plein développement. Dans un mouvement parallèle aux développements de l'histoire urbaine, il est essentiel de se tourner vers l'idée de territoire. En effet, le choix du titre de ce hors-série n'est pas anodin. Nous avons voulu, dès l'intitulé, souligner que le territoire est une donnée qui dépend de son contexte spatial certes, mais aussi historique (le temps), et que la notion d'appropriation par les sociétés humaines est donc essentielle. Ce hors-série s'attache ainsi en premier lieu aux espaces appropriés, aménagés et vécus par des populations humaines, pris dans leur épaisseur historique. Enfin, l'approche historique de l'analyse des territoires invite à observer de près les phénomènes de mobilité, d'identité et les problèmes relatifs à l'insertion de nouvelles populations.

Les articles qui composent ce volume, parce qu'ils viennent de plusieurs horizons géographiques et historiques, ont l'intention de souligner la complexité des interactions entre une société donnée et un territoire approprié, où les frontières entre les disciplines « histoire » et « géographie » ne sont pas nettes.

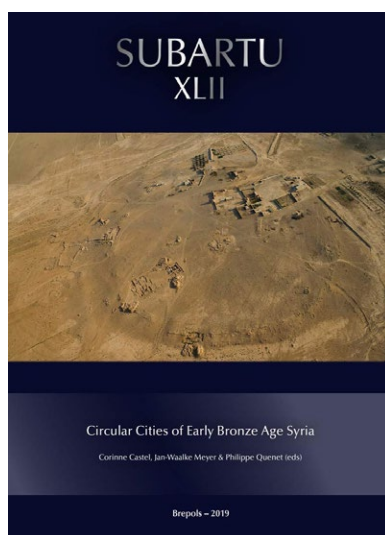
Anne BOUD'HORS, Esther GAREL, Catherine LOUIS & Naïm VANTHIEGHEM (éd.), *Études coptes XVI. Dix-huitième journée d'études*, Bruxelles, 22 au 24 juin 2017, CBC, 23, Paris, 2020, 322 p.

Dans la perspective de la collection *Cahiers de la bibliothèque copte*, qui entend promouvoir les études coptes dans l'aire francophone (en tant qu'émanation de l'Association francophone de coptologie), ce volume représente les tendances et les résultats récents des recherches dans ce domaine, tels qu'ils ont été présentés lors de la dernière journée d'études coptes qui s'est déroulée à Bruxelles en 2017. Ces travaux couvrent toutes les branches des études coptes, l'archéologie et



l'histoire de l'art, l'étude de la littérature copte, l'épigraphie et la papyrologie, la langue. L'originalité du volume tient aussi au fait qu'il offre une large place au domaine arabe-chrétien en Égypte, c'est-à-dire aux textes chrétiens de langue arabe; ce pan de la recherche, longtemps négligé, trouve depuis quelques années un intérêt particulier chez les jeunes chercheurs.

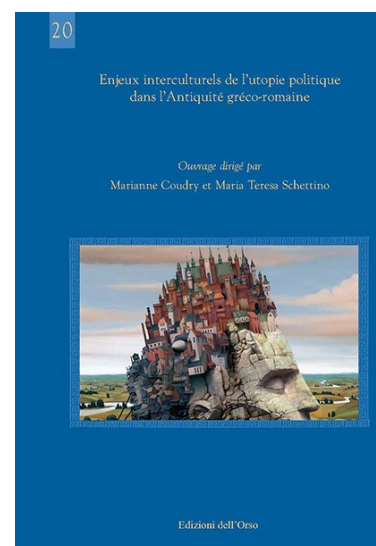
Corinne CASTEL, Jan-Waalke MEYER & Philippe QUENET (éd.), *Circular Cities of Early Bronze Age Syria*, Brepols, Turnhout, 2020, XXVI-395 p.



Cet ouvrage est la publication des actes du colloque de clôture du projet ANR-DFG qui s'intitulait « Badiyah. Villes circulaires du III^e millénaire avant J.-C. dans les marges arides de Syrie: genèse, développement et déclin » et dont Corinne Castel (CNRS, UMR 5133

Archéorient), et Jan-Waalke Meyer (Université Goethe de Francfort-sur-le-Main), étaient les porteurs et Philippe Quenet (Université de Strasbourg, UMR 7044 ARCHIMÈDE), le partenaire. Les mêmes ont donc assuré la direction scientifique de l'ouvrage, qui rassemble 29 contributions en relation directe avec ce phénomène marquant du Bronze ancien nord-mésopotamien: l'émergence des premières villes en Syrie du Nord et du centre ouest entre le début et le milieu du III^e millénaire av. J.-C. Fait singulier et sans précédent – sans postérité non plus après leur complète extinction vers la fin du millénaire –, elles adoptent dès l'origine une forme circulaire et connurent leur apogée en termes de pouvoir et de richesse entre 2600 et 2100 av. J.-C. environ. L'ouvrage dresse un état de la question qui tient compte des toutes dernières découvertes. En tout état de cause, cette synthèse restera pour longtemps une référence, vu que les recherches archéologiques de terrain en Syrie ont cessé en 2011 et que rien n'augure qu'elles reprendront de sitôt.

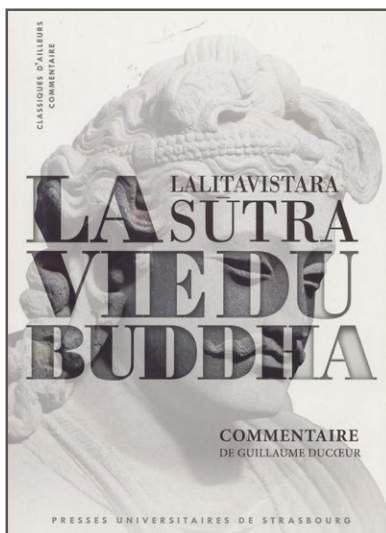
Marianne COUDRY & Maria Teresa SCETTINO (éd.), *Enjeux interculturels de l'utopie politique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2020, 592 p.



Le volume rassemble 15 études thématiques et 23 enquêtes lexicales présentées de 2015 à 2017 lors des rencontres tenues au MISHA de Strasbourg dans le

cadre du projet scientifique de l'UMR ARCHIMÈDE «L'utopie politique et la cité idéale», codirigé par M. Coudry et M.T. Schettino. Les contributions, en français, italien, espagnol, reprennent et enrichissent les thèmes traités dans les 7 interventions discutées dans la première phase du programme (2013-2015) et publiées, en 2015, dans la revue *Politica antica*, 5. Toutes sont inspirées par le souci scientifique d'ancrer solidement les études consacrées aux descriptions d'ailleurs et aux modèles ou programmes présumés utopiques dans le cadre historique de leur élaboration.

Guillaume DUCCEUR, *La vie du Buddha. Lalitavistara sūtra*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, «Classiques d'ailleurs/commentaire», 2018, 157 p.

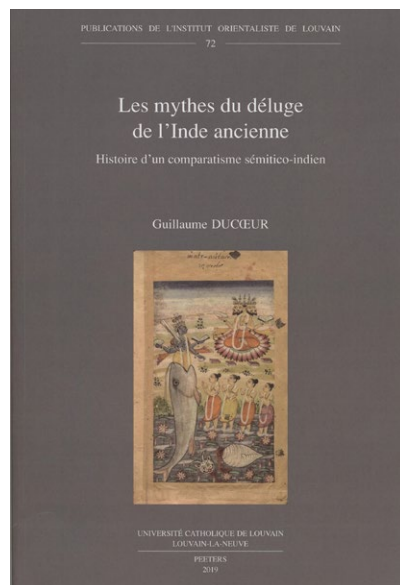


Le *Lalitavistara sūtra* ou *Sūtra du développement des jeux* du Bodhisattva représente l'une des biographies traditionnelles du Buddha historique. Connue en Asie dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, puis en Europe à partir du XIX^e siècle, ce classique de la littérature bouddhique fut traduit plusieurs fois en chinois sous les dynasties Jin et Tang et inspira les artistes du Gandhāra (Pakistan) comme ceux de Borobudur (Indonésie).

Basé sur la lecture du texte sanskrit et de ses traductions chinoises, le commentaire proposé dans ce volume permet de se familiariser avec cette œuvre unique issue de la doctrine nouvelle du mahāyāna, ou

grand véhicule, tout en perpétuant des épisodes biographiques du Buddha des écoles anciennes. Sont ainsi abordés les différents genres littéraires, la structure du sūtra, les sources textuelles et mythologiques qui ont inspiré son auteur, ainsi que les thèmes de la souffrance, de l'impermanence, des jeux du Bodhisattva, etc. Ce parcours d'ensemble invite à mieux comprendre la manière dont la vie du Buddha a été écrite.

Guillaume DUCCEUR, *Les mythes du déluge de l'Inde ancienne. Histoire d'un comparatisme sémitico-indien*, Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain, 72, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2019, 426 p.

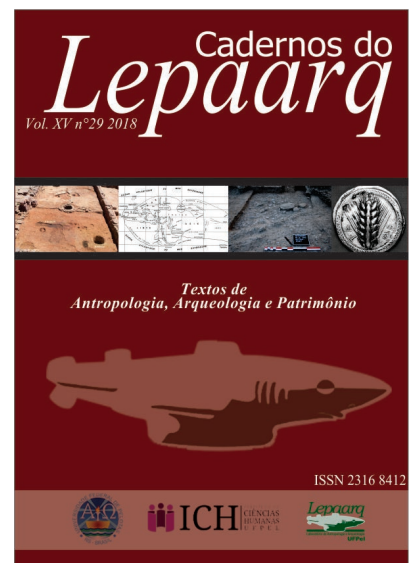


En Europe, durant les périodes moderne et contemporaine, les mythes du déluge de l'Inde ancienne ont joué un rôle non négligeable dans les constructions savantes de l'histoire sacrée chrétienne et des histoires universelles. Confrontés au récit diluvien de la *Genèse*, bien avant le déchiffrement de la XI^e tablette de l'épopée de Gilgamesh par G. Smith en 1872, ils ont alimenté nombre de controverses sur l'origine de l'Homme et ont contribué, aux côtés de la géologie et de la paléontologie naissantes, à sortir progressivement l'Europe d'une représentation biblique de l'histoire de l'humanité.

La présente étude se propose de revenir sur la chronologie des multiples réceptions de ces récits traditionnels brāhmaniques – *Śatapatha*

Brāhmaṇa, Mahābhārata, Purāṇa – chez les érudits occidentaux, depuis la fin de la période médiévale jusqu'à nos jours. Un parcours qui rappelle que missionnaires chrétiens des XVI^e et XVII^e siècles, administrateurs coloniaux et orientalistes du XVIII^e siècle, indianistes des XIX^e et XX^e siècles ont tous participé, par leur comparatisme analogique ou différentiel, fondé ou infondé, à la construction de représentations orientées de l'histoire de l'humanité et de ses origines ainsi qu'au développement de la mythologie comparée et, plus largement, de l'histoire comparée des religions.

Arianna ESPOSITO, Airton POLLINI & Fábio VERGARA CERQUEIRA (éd.), *Mobilités, contacts et colonisation dans l'antiquité grecque* [trad. Port. *Mobilidades, contatos e colonização na antiguidade grega*], dossier thématique de la revue *Cadernos do LEPAARQ*, 29, vol. 15, Publication de l'Université fédérale de Pelotas (UFPel), Brésil, 2018, p. 71-457.



Ce dossier est le fruit d'une collaboration internationale, avec les contributions de collègues actifs dans certaines universités françaises et brésiliennes. Il a pour objectif de promouvoir le débat actuel sur la thématique des mobilités à travers la participation de chercheuses et chercheurs de deux côtés de l'Atlantique. La thématique abordée, centrale pour penser le monde méditerranéen antique et ses interconnexions avec les régions continentales circumvoisines, vise le

dialogue politique et contemporain dans un monde globalisé, tout en étant également connectée aux discussions théoriques en cours dans les Humanités. Que l'on pense le monde antique ou contemporain, les thèmes traités sont très actuels : migrations et mobilités, contacts coloniaux et précoloniaux, interculturalité et hybridation, diasporas et (dé)colonisation, violence militaire, négociations commerciales et mariages interethniques.

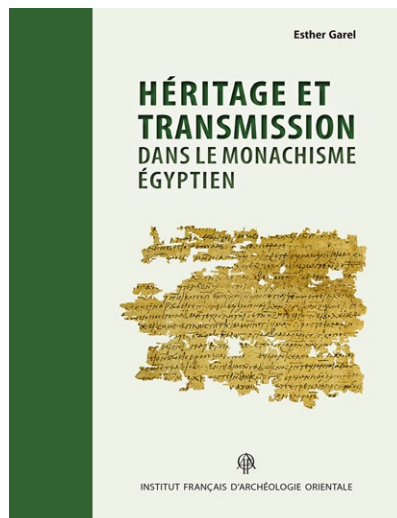
Le dossier est le premier à avoir des contributions bilingues, traduites en portugais, sur la question des colonisations grecque et phénicienne et constitue désormais la publication de référence à ce propos au Brésil. Il invite ainsi au voyage intellectuel de part et d'autre de l'Atlantique, entre pré-occupations contemporaines et Antiquité.

Arianna ESPOSITO & Airton POLLINI (éd.), *À l'aube des villes antiques: vocabulaire de la cité et formes urbaines, dossier thématique dans Gaia. Revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque* [En ligne] 22-23, Grenoble, 2020, <<https://doi.org/10.4000/gaia.469>>.

Ce numéro de Gaia propose un dossier thématique intitulé «À l'aube des villes antiques: vocabulaire de la cité et formes urbaines» visant à appréhender le phénomène de l'urbanisme qui marqua la Méditerranée antique à travers l'étude de la documentation historique, littéraire et archéologique. La première partie du dossier est consacrée aux premières formes d'organisation d'une cité-État, de la Crète aux sites préurbains de l'Italie antique, des *poleis* grecques aux colonies en Occident et en Orient, du monde étrusque à l'Europe celtique. La seconde partie présente quatre études lexicales sur le vocabulaire de la cité antique et des communautés. Le dossier est accompagné d'une introduction qui énonce les enjeux historiographiques du sujet, de réflexions conclusives qui soulignent les apports scientifiques des contributions réunies, et de la traduction française de l'article fondateur de Karl Hölkeskamp sur le mot *ptolis*

dans les poèmes homériques («*Ptolis* et *agorè*. Homère et l'archéologie de la cité-État»).

Esther GAREL, *Héritage et transmission dans le monachisme égyptien. Les testaments des supérieurs du topos de Saint-Phoibammôn à Thèbes* «Bibliothèque d'Études Coptes, 27», Le Caire, 2020, XV-350 p.

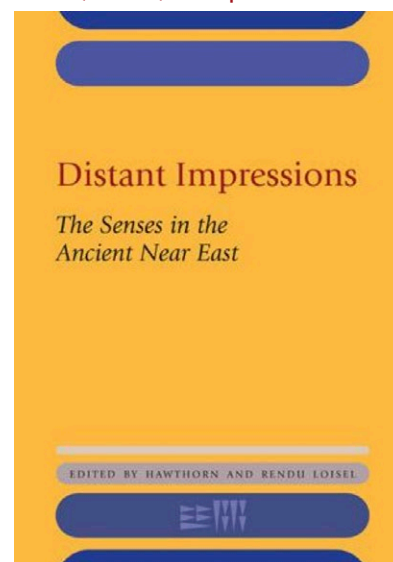


L'ouvrage présente l'édition commentée de quatre testaments écrits sur papyrus, datés du VII^e siècle ap. J.-C., et émanant des supérieurs d'un monastère de Haute-Égypte, le monastère de Saint-Phoibammôn, situé sur la rive gauche de Thèbes. Utilisant la forme du testament de droit privé, les supérieurs lèguent à leur successeur la direction spirituelle du monastère en même temps que la propriété de ses biens et son administration. Les implications de ce dossier sont à la fois juridiques – dans quelle mesure ces documents sont-ils conformes au modèle offert par le droit byzantin? –, historiques – les testaments apportent des éclairages nouveaux sur l'histoire du monastère de Saint-Phoibammôn, qui fut un important centre de vie ascétique au VII^e siècle et la résidence de l'évêque Abraham d'Hermonthis, son fondateur –, et linguistiques – il s'agit d'un dossier bilingue, le premier testament étant en grec et les trois suivants en copte, ce qui permet d'étudier les processus de traduction d'une langue à l'autre, et de s'interroger sur le statut du copte comme langue juridique.

Cet ensemble est unique car il offre la possibilité d'étudier le

même type de documents, provenant du même endroit, rédigés dans deux langues différentes, et condensés sur une période chronologique relativement courte (moins d'un siècle).

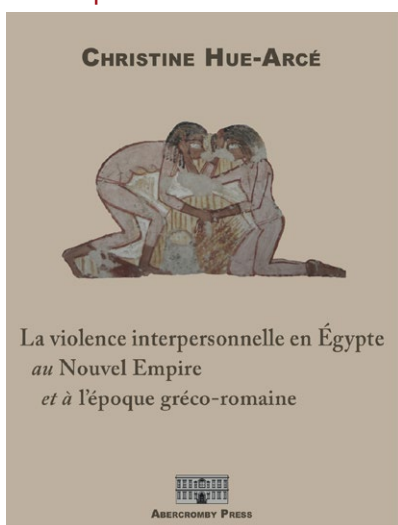
Ainsley HAWTHORN & Anne-Caroline RENDU LOISEL (éd.), *Distant Impressions: The Senses in the Ancient Near East*, Philadelphia, Eisenbrauns – UPenn, 2019, 224 p.



Ce volume rassemble huit contributions portant sur l'expérience sensorielle dans les sociétés anciennes du Proche-Orient, d'un point de vue philologique, littéraire et archéologique. Les chapitres abordent les moyens de perception sensorielle (tels que la vision, l'ouïe et l'odorat) et les objets de perception (tels que la lumière, le bruit et l'odeur), et examinent les sens dans des cadres religieux, politiques et sociaux. Loin d'approcher l'expérience individuelle, il s'agit, dans chaque contexte spécifique, de retrouver les codes et les valeurs attribuées aux phénomènes sensibles. La première partie du volume porte sur l'architecture monumentale, les bas-reliefs et les tablettes de la période néo-assyrienne, tandis que la seconde partie explore les dimensions sensorielles de l'environnement bâti et des représentations littéraires dans des contextes plus vastes, comme la période néolithique en Mésopotamie du Nord ou l'Anatolie hittite. Les thématiques abordées au cours de ce volume sont variées: métaphores synesthésiques en divination, modi-

fications d'état de conscience dans les rituels, mise en scène sensorielle du pouvoir royal dans la salle du trône, etc. *Distant Impressions* est un des premiers volumes portant sur l'étude des phénomènes sensoriels pour les cultures du Proche-Orient ancien. Outre les éditeurs, les contributeurs incluent Elke Friedrich, Sara Manasterska, Alice Mouton, Kiersten Neumann, Ludovico Portuese et Diana Stein.

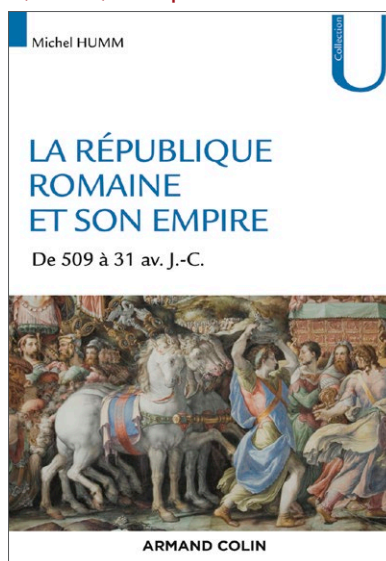
Christine HUE-ARCÉ, *La Violence interpersonnelle en Égypte au Nouvel Empire et à l'époque gréco-romaine*, Wallasey, Abercromby Press, 2020, XII-277 p.



Cet ouvrage propose une étude de la violence physique interpersonnelle dans l'Égypte du Nouvel Empire et d'époque gréco-romaine, à partir des textes documentaires de Deir el-Médina et de la documentation de la pratique démotique, complétés par les littératures néo-égyptienne et démotique. Dans une approche comparative, l'auteure interroge la manière la plus pertinente de définir et d'étudier ce phénomène social pour l'Égypte ancienne. L'analyse des modes d'expression et de résolution de la violence interpersonnelle, ainsi que des études de cas sur les protagonistes au cœur des conflits violents, permettent la mise en évidence des caractéristiques et des similarités de l'expression et de la régulation de la violence interpersonnelle au Nouvel Empire et à l'époque gréco-romaine. L'auteure propose ainsi une approche axée sur les continuités de l'histoire sociale en dépit des

fluctuations de l'histoire politique et événementielle.

Michel HUMM, *La République romaine et son empire: 509-31 av. J.-C.*, «U», Malakoff, Armand Colin, 2018, 319 p.

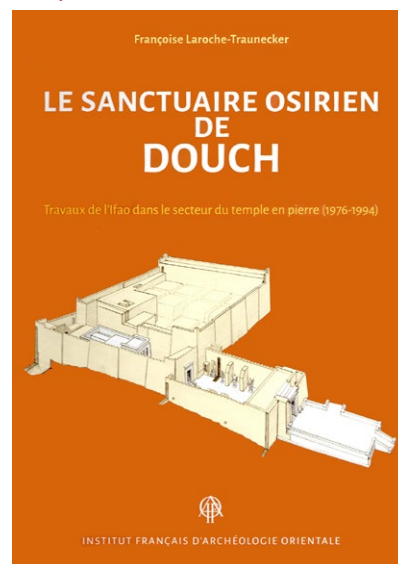


Ce livre est d'abord un manuel destiné aux étudiants de la Licence, du Master et du Doctorat en Histoire, ainsi qu'à ceux qui préparent les concours de recrutement de l'enseignement secondaire en France. Mais la synthèse qu'il présente sur l'histoire de la République romaine de 509 à 31 av. J.-C. contient également une réflexion plus originale, fruit des recherches personnelles de l'auteur sur la longue formation des institutions politiques romaines depuis l'époque archaïque, ainsi que sur les liens dialectiques qui se sont tissés entre l'organisation politique et sociale que l'État romain a connue pendant la période républicaine et la constitution d'un empire territorial inédit dans l'histoire.

La République romaine commence son histoire vers 509 av. J.-C. par l'expulsion du «roi» Tarquin le Superbe. S'ensuit la mise en place d'un gouvernement de type oligarchique qui laissa le pouvoir à quelques grandes familles aristocratiques. Cinq siècles plus tard, les déchirements politiques qui divisèrent son aristocratie précipitèrent la fin de la République après l'avoir entraînée dans des conflits sociaux et des guerres civiles interminables. Entre-temps, la «république» (*res publica*) avait

constitué un «empire» (*imperium*) qui s'est étendu à l'ensemble du monde méditerranéen ainsi qu'à ses territoires périphériques grâce à des institutions politiques et sociales lui permettant d'associer un peuple de citoyens à son aristocratie. Cette profonde solidarité d'intérêts au sein de la société romaine favorisa une expansion territoriale exceptionnelle tant d'un point de vue historique que géographique. Toutefois, l'expansion impérialiste finit par révéler l'inadéquation entre les structures institutionnelles et l'univers socio-culturel d'une cité-État, et le mode de gestion d'un empire aux dimensions exceptionnelles. L'incapacité à surmonter cette contradiction mit un terme au régime aristocratique qui définissait la nature de la République romaine.

Françoise LAROCHE-TRAUNECKER, avec la collaboration de Michel WUTTMANN, Philippe de LA CHAPELLE & Anca LE MAIRE, *Douche VI. Le Sanctuaire osirien de Douch. Travaux de l'Ifao dans le secteur du temple en pierre (1976-1994)*, «Documents de Fouilles de l'IFAO», Le Caire, IFAO, 2020, VI-287 p.



Douch – Kysis dans les documents grecs –, dont le nom évoque en égyptien ancien le pays de Kouch, au Soudan, est le dernier grand site à l'extrémité sud de l'oasis de Kharga, dans le désert libyque, en Haute-Égypte. Découvert en 1818, il comprend des édifices conservés sur toute leur hauteur: un temple en grès local, un autre en brique

crue ainsi que plusieurs enceintes en brique pouvant atteindre douze mètres de haut. D'après des inscriptions de Domitien, Trajan et Hadrien gravées sur le temple et les portes en pierre, le sanctuaire était attribuable à l'époque romaine.

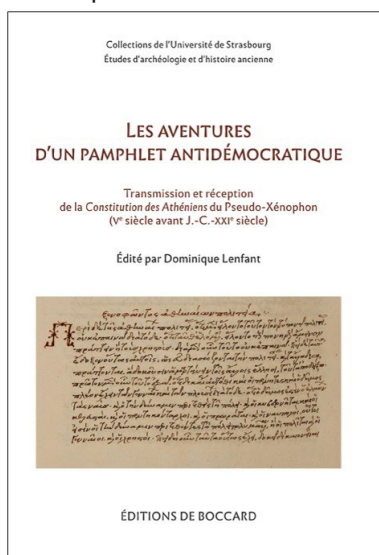
Les travaux entrepris par l'IFAO en 1976 ont permis de remettre en place des blocs tombés et d'enlever des éboulis de murs de briques ainsi qu'une épaisse couche de sable. Ces dégagements ont mis au jour les dernières installations, datées du Bas-Empire par le matériel découvert. Au-dessous apparaissait le sol entièrement dallé du temple et des deux cours qui le précèdent. L'hypothèse d'une occupation antérieure à l'époque romaine fut confirmée par les fouilles ultérieures et des analyses C¹⁴ de la paille de briques. La datation des édifices les plus anciens du site remontant à l'époque perse ou même au-delà, cette étude porte sur une période de plus d'un millénaire. La présence de supports de statues et d'autres blocs à encastrement ont permis de restituer l'existence de statues dans la première cour.

L'ouvrage, qui décrit la construction et les transformations de chacun des édifices du secteur, est moins un rapport de travaux qu'une étude d'architecture ou d'archéologie du bâti. Le dernier chapitre reconstitue l'évolution chronologique du sanctuaire et propose des restitutions en plan et en perspective de ses principaux états successifs. L'abondante illustration (234 photographies, environ 200 relevés et 30 dessins de restitution inédits) est étroitement liée au texte, sur la même page ou en vis-à-vis, afin d'en faciliter la lecture. Les relevés de grand format sont regroupés en fin de volume en neuf dépliants.

Dominique LENFANT (éd.), *Les aventures d'un pamphlet antidémocratique. Transmission et réception de la Constitution des Athéniens du Pseudo-Xénophon (v^e siècle av. J.-C. - III^e siècle)*, Paris, de Boccard, 2020, 290 p.

La *Constitution des Athéniens* est un pamphlet écrit par un Athénien du v^e siècle avant notre ère :

partisan d'un régime oligarchique, l'auteur reproche à la démocratie de laisser la parole aux pauvres et de leur donner le pouvoir d'opprimer les riches, qui devraient être, selon lui, les seuls à gouverner. Pour les historiens d'aujourd'hui, cet écrit est une source majeure sur le fonctionnement de la démocratie athénienne et sur l'idéologie oligarchique, mais il n'a pas toujours été compris ainsi.



Issu d'un colloque international organisé en 2018 par l'UMR ARCHIMÈDE à l'Université de Strasbourg et réunissant les meilleurs spécialistes, cet ouvrage retrace les aventures de ce pamphlet. Il sonde les voies de sa transmission et parcourt l'histoire de ses lectures plurielles, de l'Athènes antique à l'époque contemporaine. Peu cité dans l'Antiquité, l'opuscule arrive en Italie avec les lettrés byzantins et circule dans les manuscrits qu'échangent les humanistes. Longtemps reproduit comme étant de Xénophon et perçu comme un tableau de mœurs fidèle, il vient souvent illustrer les dangers du pouvoir populaire en général. Et ce sont des progressistes en politique qui contestent d'abord son crédit historique, parce qu'il témoigne d'idées contraires aux leurs. Loin, cependant, de toute progression linéaire, son interprétation et son usage varient au gré d'influences multiples : l'évolution scientifique, mais aussi les circonstances, l'esprit du temps, la personnalité des interprètes ou leur tendance politique, des monarchistes aux marxistes en

passant par les républicains ou les franquistes. En analysant les jalons majeurs de la réception de l'opuscule, ce volume remet en perspective ses interprétations d'hier et d'aujourd'hui.

Les douze contributions de ce volume sont dues à Cinzia Bearzot, Emmanuèle Caire, Stefano Ferrucci, Hans Kopp, Dominique Lenfant, Yannick Muller, Pascal Payen, Pierre Pontier, Luana Quattrocchi, P.J. Rhodes, Laura Sancho Rocher et Christian Wendt.

Table des matières: Dominique Lenfant, « Introduction »; Emmanuèle Caire, « Qui a lu l'*Athenaiôn Politeia*? La réception du pamphlet dans l'Antiquité »; Luana Quattrocchi, « Le voyage de la *Constitution des Athéniens* dans les manuscrits des XIV^e et XV^e siècles. Les témoins "fondamentaux" »; Dominique Lenfant, « La *Constitution des Athéniens* à l'heure de la Révolution française »; Pierre Pontier, « L'ère du soupçon: la naissance du Pseudo-Xénophon et la "question xénophontienne" dans la première moitié du XIX^e siècle »; P.J. Rhodes, « The Reception of the *Constitution of the Athenians* in Britain in the 19th century »; Cinzia Bearzot, « Une lettre de Xénophon au roi de Sparte Agésilas? La singulière monographie d'Émile Belot »; Pascal Payen, « De Victor Duruy à Gustave Glotz: la démocratie athénienne, "une extravagance reconvenue" »; Christian Wendt, « Un tour de force sophistique? Ernst Kalinka et la *Constitution des Athéniens* »; Hans Kopp, « Die *Athenaiôn politeia* als Theorie der Seemacht: Hartwig Frischs Kommentar und seine zeitgenössische Wirkung »; Laura Sancho Rocher, « L'édition du Pseudo-Xénophon par l'Instituto de Estudios Políticos dans l'Espagne de Franco (Madrid 1951) »; Yannick Muller, « Claudine Leduc et les lectures marxistes de la *Constitution des Athéniens* »; Stefano Ferrucci, « Cinquant'anni di ricerca sullo Pseudo-Senofonte in Italia (1968-2018): temi, proposte, prospettive »; Index.

Sophie MONTEL & Airton POLLINI (éd.), *La Question de l'espace au IV^e siècle av. J.-C. dans les mondes*

grec et étrusco-italique: continuités, ruptures, reprises, «ISTA», Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, 320 p.



Ce volume collectif s'intéresse à la question de l'espace au IV^e siècle av. J.-C. Sont considérés les différents espaces de la cité grecque, leur histoire, leurs fonctions, mais aussi leurs représentations figurées. Vingt ans après l'ouvrage de Pierre Carlier (Nancy, 1996), des historiens de l'art, des archéologues, des spécialistes de l'aménagement du territoire des cités antiques éclairent de leur réflexion les effets de continuité, rupture, reprise et les particularités des espaces de la cité de ce moment particulier de l'histoire grecque.

Aujourd'hui on insiste volontiers sur l'aspect socio-symbolique et les éléments de représentation de l'espace plutôt que la géographie physique. Le paysage ne se résume plus à la campagne; nous devons davantage considérer l'espace réel tel qu'il était perçu par les populations antiques. Ainsi, les différents articles qui composent notre volume sont tous très attentifs aux contextes géographiques et au paysage, pris dans ce double aspect, naturel et tel que perçu et représenté par les Anciens. Et, dans l'optique d'appréhender cette perception et représentation du paysage en tant qu'un espace apprivoisé, l'apport des arts figurés est essentiel.

Les trois parties qui composent ce volume correspondent à différentes échelles et types d'espaces dans lesquels les contributions ont

souligné des effets de continuité, rupture ou reprise. Les articles ont montré un IV^e siècle point d'aboutissement en continuité d'une longue tradition d'organisation des espaces dans le monde grec et, au-delà, dans le bassin méditerranéen; point d'inflexion à partir duquel ces organisations se précisent davantage et développent de nouvelles formes de gestion et d'aménagement. Dans les arts figurés, le clivage est plus marqué avec de nouveaux motifs iconographiques et les agencements qui les accompagnent, témoignant de nouvelles formes de représentation de l'espace.

Maria Teresa SCHETTINO, Prospettive interculturali e confronto politico da Augusto ai Severi, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2018, 355 p.

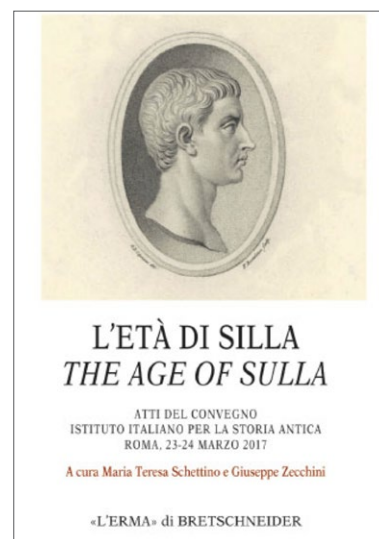


PROSPETTIVE INTERCULTURALI
E CONFRONTO POLITICO
DA AUGUSTO AI SEVERI
Maria Teresa Schettino
«L'ERMA» di BRETSCHNEIDER

Ce livre réunit des études sur le Haut-Empire (I^{er}-III^e siècles) qui concernent aussi bien la vie politique et les rapports institutionnels, que la construction des identités culturelles et politiques sous l'Empire. Sa première section est consacrée à la cohérence entre la conception du pouvoir impérial et les pratiques institutionnelles mises en œuvre entre les Julio-Claudiens et les Sévères. La deuxième section concerne la reconstruction de l'époque républicaine dans l'historiographie et la littérature impériales ainsi que l'interprétation du passé proposée par des intellectuels hellénophones (Aelius Aristide, Plutarque, Élien). La troisième section est entièrement consacrée aux guerres civiles de l'époque impériale dans la recons-

truction des contemporains et aux changements de la *lex maiestatis* qui se sont produits entre le règne de Marc-Aurèle et Septime Sévère; plusieurs études portent notamment sur l'histoire contemporaine chez Dion Cassius ainsi que sur la genèse et la datation de son œuvre.

Maria Teresa SCHETTINO & Giuseppe ZECCHINI (éd.), L'età di Silla. Actes du colloque international, Istituto Italiano per la Storia Antica, Rome, les 23-24 mars 2017, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2018, 268 p.



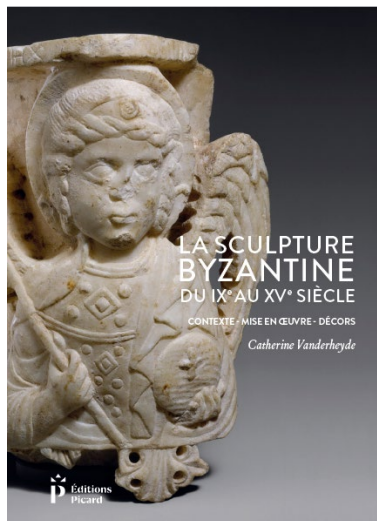
Le volume fait le point sur les interprétations des spécialistes modernes autour de la personnalité politique de Sylla, dont il met en valeur un portrait inédit qui relance le débat sur cette époque troublée de la République romaine. Des treize contributions de cet ouvrage collectif émergent d'importantes indications permettant la construction d'une nouvelle image de Sylla: celui-ci ne voulait pas affirmer son pouvoir personnel ou réaffirmer le pouvoir de la *nobilitas*, mais voulait et croyait avoir réalisé une nouvelle unité de tous les éléments constitutifs du peuple romain. C'est dans cette perspective qu'il faudrait comprendre l'élargissement ou le redimensionnement du Sénat, la position centrale de la *potestas* des magistrats élus, la législation sur les dettes, l'attention donnée aux exigences des soldats à travers la fondation de colonies, ou le maintien de l'introduction des Italiens dans les 35 tribus.

Maria Teresa SCHETTINO & Giuseppe ZECCHINI (éd.), *La generazione post-syllana. Il patrimonio memoriale. Actes du colloque international, Istituto italiano per la storia antica, Rome, les 22-23 février 2019, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2019, 189 p.*



Cet ouvrage est consacré aux événements et personnalités historiques qui ont marqué les esprits de la génération post-syllanienne. Pour la première fois on essaie de reconstituer le patrimoine mémoriel de cette génération dans le cadre des tensions politiques de l'époque.

Catherine VANDERHEYDE, *La sculpture byzantine du IX^e au XV^e siècle. Contexte, mise en œuvre, décors*, Paris, Picard, 2020, 361 p.



Située à la croisée de l'histoire de l'art et de l'archéologie, la sculpture byzantine est restée longtemps méconnue en raison de sa singularité par rapport aux célèbres sculptures antiques et gothiques en ronde-bosse. Ce livre richement illustré fait œuvre de réhabilitation et révèle toute la créativité associée à ce domaine artistique. Il dépasse l'analyse stylistique et esthétique d'un choix d'œuvres sculptées qui caractérisaient l'unique ouvrage de synthèse paru sur le sujet écrit en 1976 par André Grabar. On y découvre une nouvelle approche de

la sculpture envisagée comme l'expression d'un savoir-faire et examinée en tant qu'objet archéologique sous toutes ses facettes: matériau (marbre mais aussi calcaire, plâtre, bois et remplois), mise en œuvre (outils et techniques utilisés), choix et signification des décors abstraits et figurés, emplacement dans son environnement architectural et liturgique, rôle idéologique et économique des commanditaires, localisation et organisation des équipes de sculpteurs.

Fondée sur plus de vingt années de recherche, cette synthèse inédite réunit de nombreuses sculptures issues des diverses régions de l'empire byzantin et emmène le lecteur dans une série insoupçonnée de questionnements: goût pour l'insertion de matières colorées, interactions avec les arts somptuaires mais aussi avec les mosaïques et les fresques de l'espace ecclésial, rôle des modèles et des échanges culturels, choix et symbolisme des motifs sculptés, place pour l'innovation. En lisant ce livre, tant les chercheurs, que les étudiants et les amateurs d'art pourront admirer les renouvellements et les originalités de cette production jusqu'ici négligée par rapport à celle caractérisant les autres domaines de l'art médiéval.